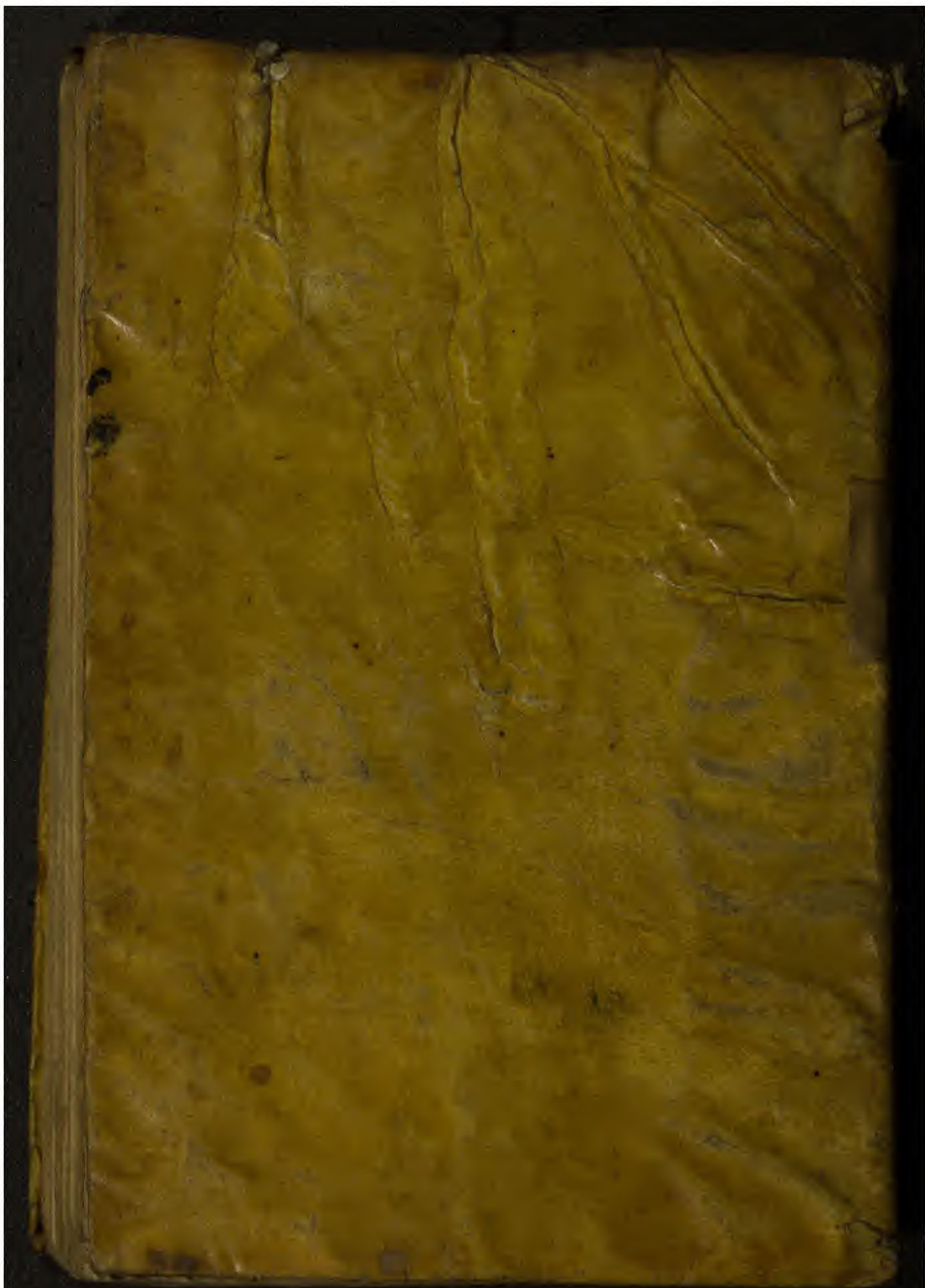






Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
6020/A





Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
6020/A



Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
6020/A

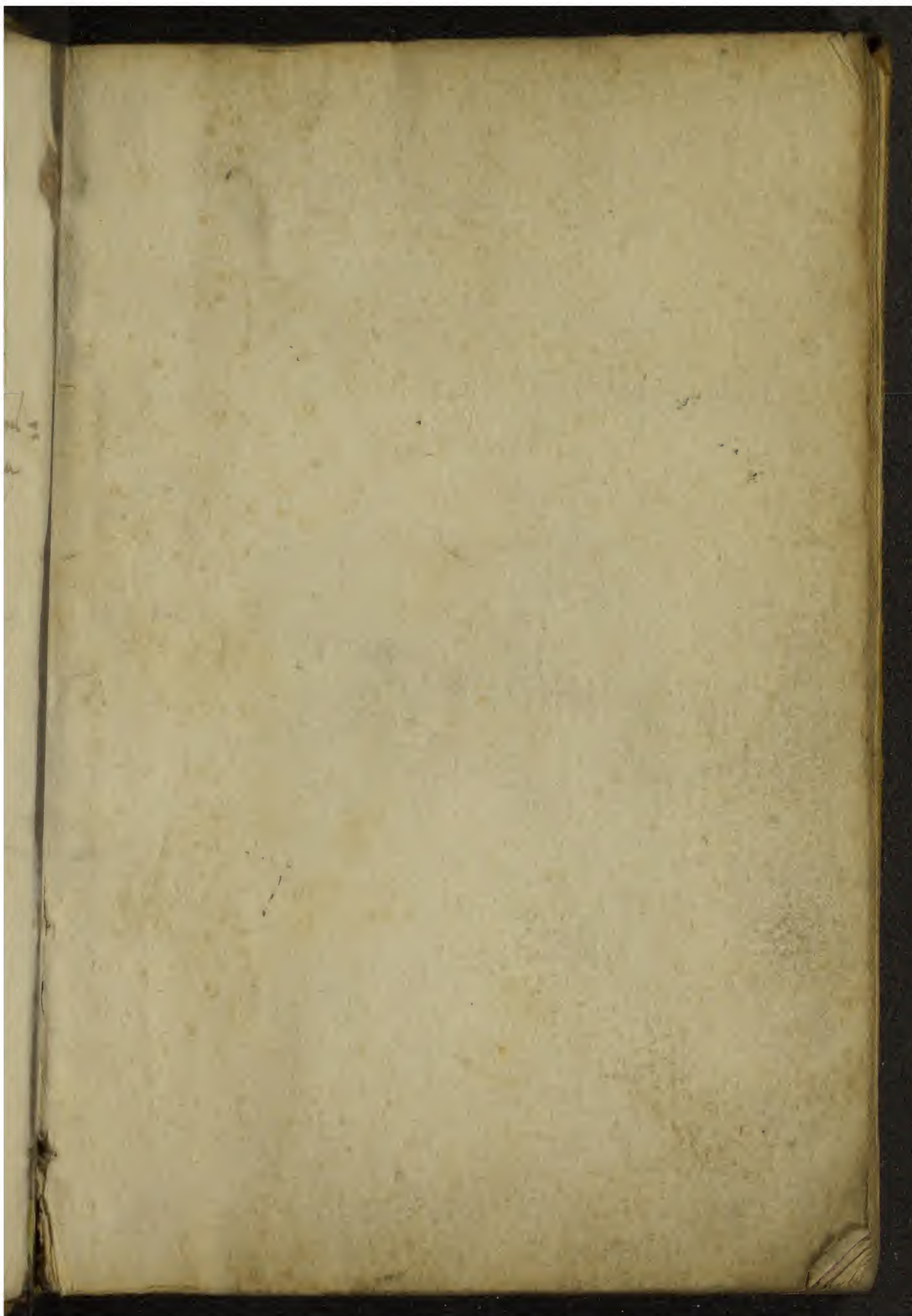


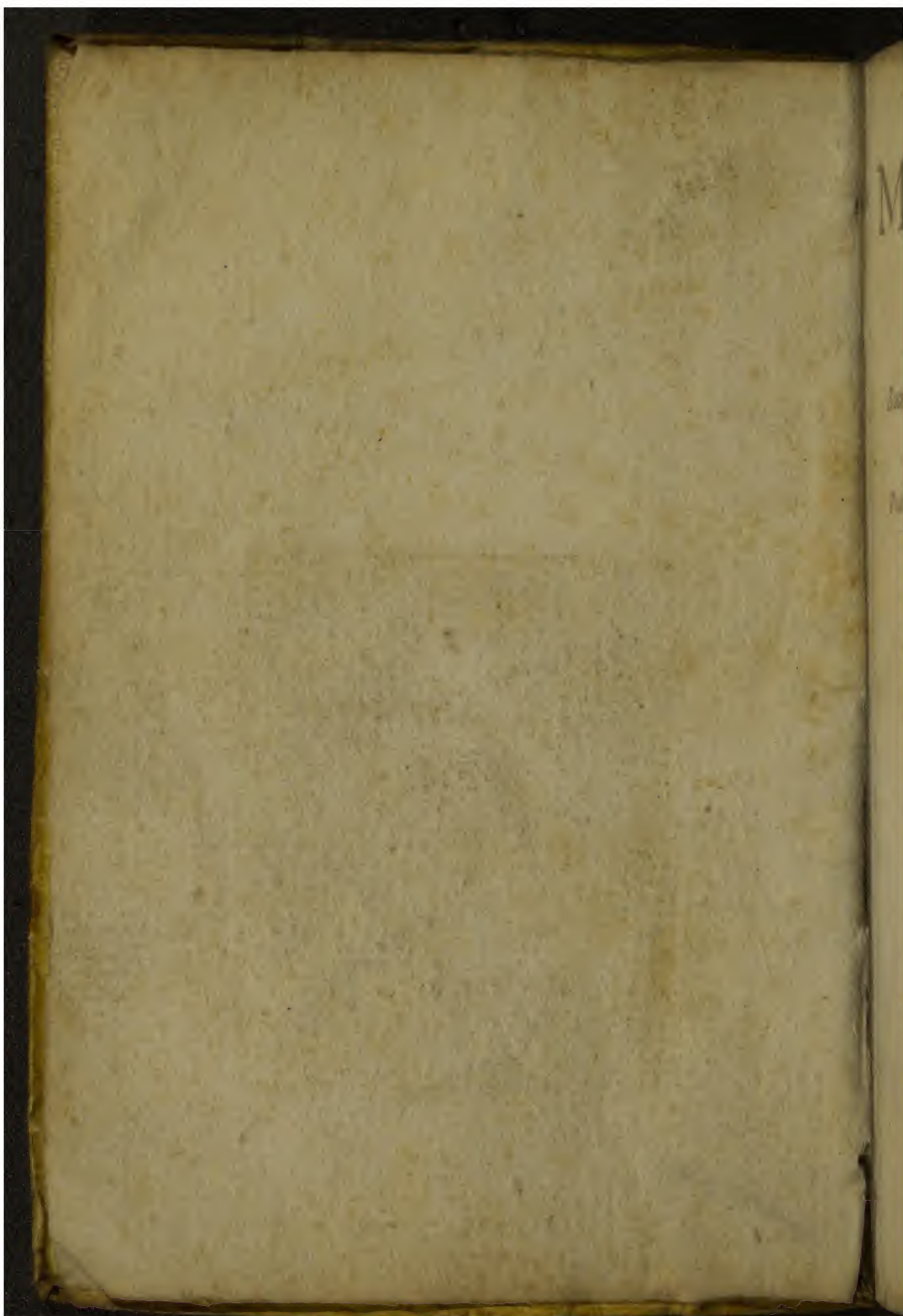
Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.
6020/A

9772

6020 / A

Édition la plus complète &
vendue 14 s Meun de Courval =
Bouvier





56750

SATYRE
MENIPPEE
CONTRE
LES FEMMES.

*Sur les poignantes trauerses & incommoditez
du Mariage.*

Par THOMAS SONNET Docteur en Medecine
Gentil-homme VIROIS.



A L R O N,

Pour Vincent de Cœurfillly, en rue Tupin, à
l'enseigne de la fleur de Lys.

Avec Permission.

1 6 2 3.



SATYRE
ENIPPE
CONTRE
LES FEMMES.

*Sur les poignantes traverses & incommoditez
du Mariage.*

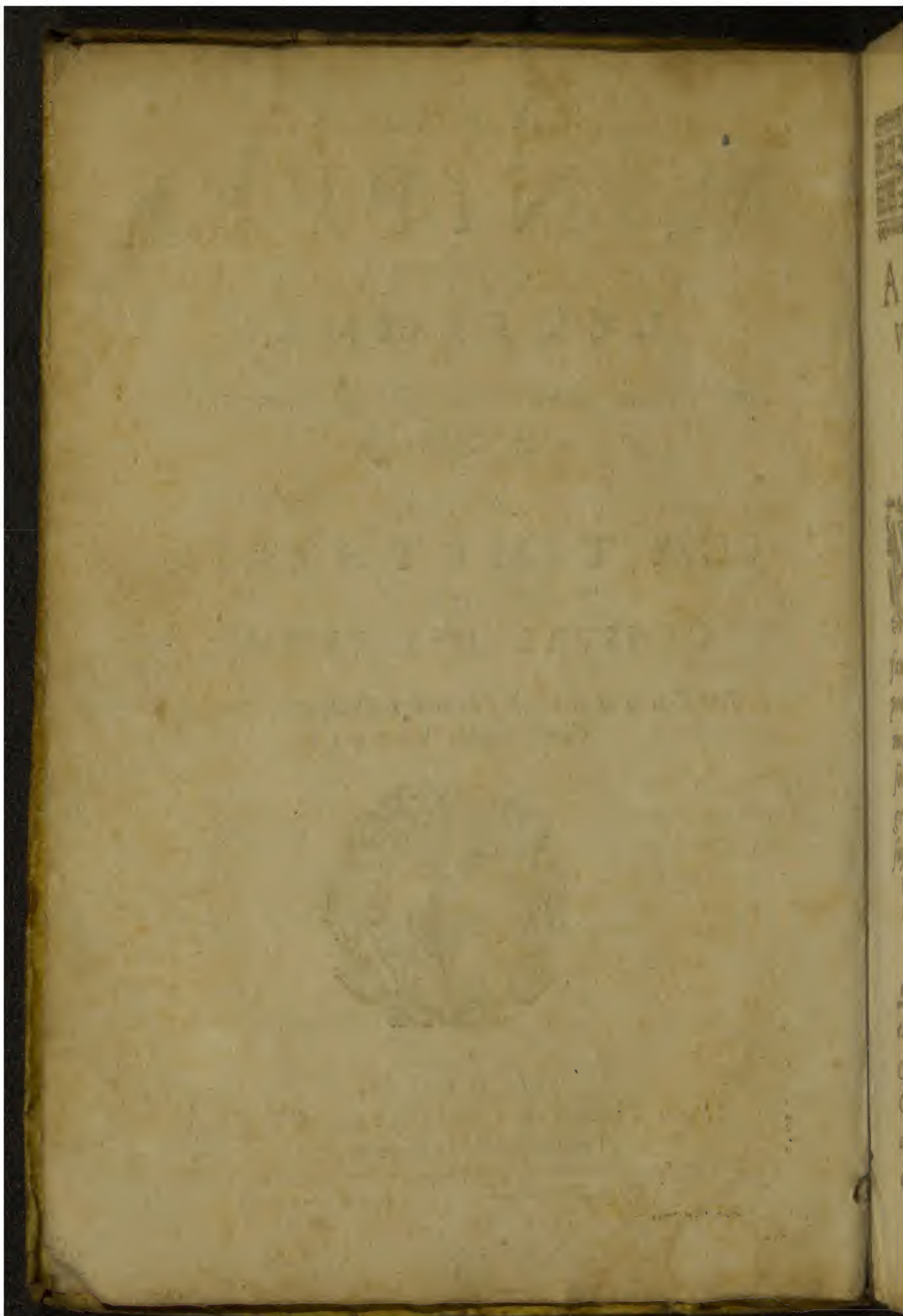
AVEC
LA TIMETHELIE
OV
CENSURE DES FEMMES.

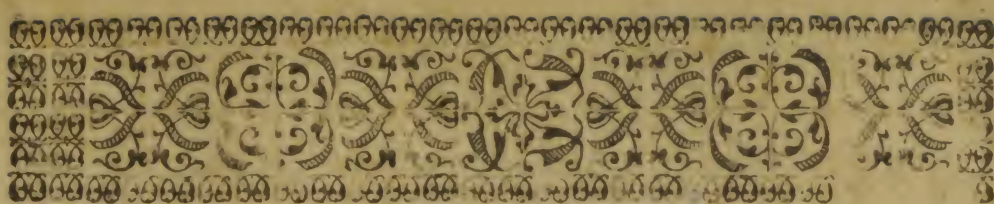
Par THOMAS SONNET Docteur en Medecine
Gentil-homme VIROIS.



A L R O N,
Pour Vincent de Cœurfillly, en rue Tupin, à
l'enseigne de la fleur de Lys.

Avec Permission. 1 6 2 3.





A TRES-NOBLE ET
VERTUEUX GENTIL-HOM-
ME GILLES DE GOVETS,
SIEVR DE MENIL-ROBERT,
& de Clinchamp.

MONSIEVR,

*Après auoir alambiqué mon cerueau, iusques
au dernier Mercure, pensé & repensé, sous la
faueur & sauuegarde de quel Neptun ou Dieu Tutelaire, ie
pourrois faire cingler en assurance vers le port François, ce
mien petit Esquis ou Satyre Menippée: Ie me suis en fin re-
solu, voyant luire & briller en vous tant d'excellentes &
genereuses vertus, de vous choisir particulièrement pour ce
sujet, & vous dire avec ma Muse:*

*Vous estes digne seul de receuoir mes vœux,
Mes vœux sans vostre Nom ne peuvent auoir d'estre,
Leur estre essentiel despend de vos Aduex,
Sans vos adueux mes vers n'osent au i ur paroistre.*

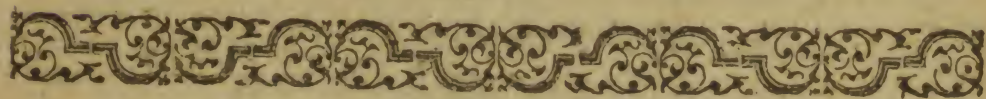
*Quel Phare plus lumineux? quelle plus brillante Cynozure
eust peu seruir de guyde à ma Barque Satyrique, que l'esclat
& le lustre de vos merites, & la reputation de vostre Nom?
Car s'il s'est iamais rencontré Gentil-homme en Norman-
die amoureusement passionné, & passionnément amoureux
de la science, c'est vous, Monsieur, comme les effects l'ont fait*

*

paroiſtré, ayant eu l'ame touchée d'une tant curieufe recher-
che, & d'une curioſité tant recherchée, que d'auoir fait dref-
ſer à voſtre maiſon & terre de Clinchamp (vray ſejour &
retraicte des Muſes) vn magazin ou Bibliotheque des liures
les plus rares qui ſe ſoient point imprimez de ce ſiecle. Acte
vrayement digne d'un Gentil-homme, digne d'un cœur ge-
nereux, digne d'un ſeul M E S N I L-R O B E R T. A qui
donc mieux qu'à vous euſſe-je peu dedier & conſacrer ceſte
Satyre, qui eſtes l'un des Mignons des neuf ſœurs, le cœur
de Mars, & l'ame de Minerue: Qui cheriſſez & caſſez les
hommes doctes, & particulièrement ceux qui font profeſſion
de cueillir ſur le Parnasſe les Lauriers de Phœbus. Il me
ſemble neantmoins que j'entens quelque ſourcilieux & Cri-
tique cenſeur, lequel me voudra peut-eſtre reprendre de ce
que j'oſe adreſſer ceſte poincte Cynique, Antagoniſte du
Dieu Nopcier, à un Gentil-homme qui a eſté long temps
engagé à ſa ſolde, & porté les armes ſouz ſon Enſeigne. Mais
ie le prieray de conſiderer que voſtre mariage eſtoit d'une
autre trempe, & portoit d'autres marques que les alliances
vicieuſes de ce temps, n'ayant point choiſi pour eſpouſe feu
Madamoifelle voſtre femme, pouſſé par aucune ambition,
auarice, ou volupté; ains ſeulement pour les rares vertus &
les vertueuſes raretez que le Ciel luy auoit deſparties, vertus
(dy-ie) leſquelles, comme à une ſeconde Ariadne, luy auoient
baillé durant le cours de ſa vie, le fil de la prudence, duquel
elle s'eſtoit heureuſement ſerui pour vous faire eſquiver,
ainſi qu'un autre Theſée les Dedalles & labyrinthes du
Nopcier Hymen, & vous aſſranchir des eſpineuſes tranuerſes
depeintes par ceſte Satyre, que j'oſe mettre au iour ſouz le
fauora

*favorable appuy de vos merites, l'aisle de vostre renom, & le
pauois de vos diuines vertus : Esperant sous les heureux
auspices d'un si digne & vertueux Gentil-homme, & benin
aspect d'un Astre si lumineux, destourner les mauuaises
influences & malignes oppositions de son Horoscope ascen-
dant sur l'Orizon François. Receuez donc, s'il vous plaist, ces
premiers deuoirs de ma deuotion à vostre seruice, d'aussi bon
visage que ie desire demeurer toute ma vie,*

Vostre plus affectionné seruiteur,
COURVAL MEDECIN.



A V D I C T S I E V R D E
M E S N I L R O B E R T.

S T A N C E S.

A Vous mon Mæcenas, mon estoille Pollaire,
Mon Phare, mon Neptun, ma Tramontane claire
(Ie consacre ces vœux:) A vous qui dans le Port
Ma fregate guidés, mes Vers, & ma Satyre,
Qui sans vous son Patron, n'eust point party de VIRE,
Redoutant des François le perilleux abort.

Mais ayant pour appuy un si puissant Neptune,
Quel orage gresleux, ou Borasque importune,
Quels Syrtes, quels escueils, luy feront reculer
Le riuage François: ayant pour claire estoille
Vos diuines vertus, & vostre Nom pour voile,
Vers le Port hardiment elle pourra cingler.

A V D I C T S I E V R.

S O N N E T.

H Eureux, MENIL-ROBERT, heureuse l'influence
Et l'Astre fortuné qui dominoit aux Cieux
Lors que tu veis le iour. Mars te feist genereux,
Et Mercure t'offrit sa plus douce Eloquence.

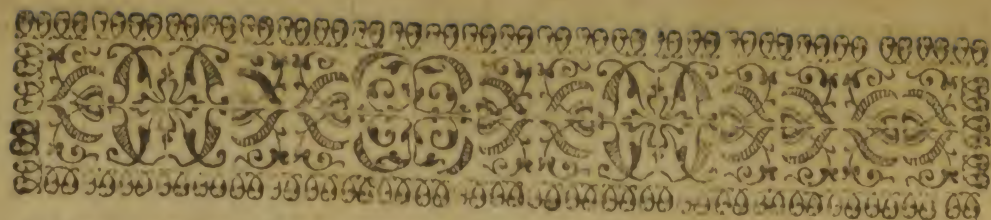
Pallas te feist present de ceste grand' Prudence
Qui en tes actions te rend si vertueux:
Minerue te donna le desir curieux
D'auoir de tous les arts parfaicte intelligence.

O fauorable aspect! ô bening Ascendant!
Qui lors que tu naissois, alloit comme influant
Mesmes perfections à ta noble famille.

Tu vois ton docte Fils ce genereux CLINCHAMP,
Lequel à tes valeurs heureux va succedant,
Faisant renaistre en luy ta doctrine fertile.

Q V A T R A I N A L V Y M E S M E.

H Eureux, MENIL-ROBERT, qui sans te consommer
Fais naistre vn Phœniceau sans te changer en cendre,
Le Phœnix se perdant tasche à s'eterniser:
Toy tu peux immortel sans te perdre te rendre.



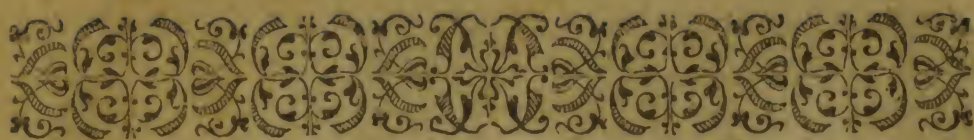
AV SIEVR DE COVRVAL,
CONTRE VN COCV, LEQUEL
fasché de se voir peint en ceste Satyre,
a mesdit de ses Vers.

S I c'est l'humeur d'un vray Satyre
De bien reprendre & de bien rire,
Celuy qui reprend tes écrits
N'a point gaigné d'estre repris,
Pource qu'il est depuis n'aguere
Cogueu Satyre du Vulgaire.

Le different est qu'en ce faict
La Muse Satyre t'a fait;
Mais cetui-cy qui te diffame
L'estant à cause de sa femme,
Sa femme, COVRVAL, que ie croy,
La micux fait Satyre que toy:
Car luy faisant dessus la teste
Porter la corne à double creste,
Doit-il pas donc estre tenu
Pour un vray Satyre cornu.

ANGOT, L'ESPRONNIERE.

* S



A MONSIEVR
DE COVRVAL SVR LA
SATYRE DV MARIAGE.

STANCES.

N'Ouurez plus desormais vos portes amoureuses,
Femmes qui deceuez les ames malheureuses
De ceux que vous rendez trop laschement vaincus:
Puis qu'on trouue en ces vers vn-docte apprentissage
D'euitier le malheur qui rend en Mariage,
Et la femme impudique, & les hommes coctus.

Vous ne nous ferez plus porter comme les bestes,
Le ioug dessus le col, des cornes sur les testes,
Nostre cœur maintenant autre part est porté:
Voz beaux yeux qui trompoient nos ames insensées,
Sont ceux qui pour iamais remenant nos pensées
Dans l'assuré séjour de nostre liberté.

Cyrces de nos esprits, Syrenes de nos ames,
Qui sous l'appas trompeur de voz sorcieres flames
Allumez tout le feu qui esteint nos esprits,
Voz charmes autresfois ont tenté mon enuie:
Mais voyant en ces vers l'humeur de vostre vie,
I'ay voz glaçons en haine, & vos feux en mespris.

COVRVAL depeint si bien sous sa diuine plume
Vostre amere douceur, vostre douce amertume,

Vos

Vos plaisirs malheureux, & voz plaisans malheurs,
Vos Syrtes, vos destroits, voz denoyantes voyes:

Que ce qui nous estoit un Paradis de ioyes
Nous semble maintenant un Enfer de douleurs.

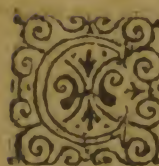
Pour perdre tous les Grecs qui gaignerent l'Asie
Nauple planta de nuit une torche ennemie
Sur le haut d'un rocher d'escueils environné,
Vostre œil pipant ainsi nostre raison volage
Nous attire en la mer du fascheux Mariage
Qui rend la femme heureuse, & l'homme infortuné.

Pour l'extreme beauté de celle que i'adore
Qui luit sur vostre sexe, ainsi comme l'Aurore
Parmy l'obscurté des flambeaux de la nuit.
Je tairay voz humeurs, & vos mœurs tout ensemble,
Pour dire en un beau mot qu'un homme est ce me semble,
Bien sage qui vous laisse, & bien fol qui vous suit.

L'ESPERONNIERE.
ANGOT.


A THOMAS SONNET, DOCTEUR
EN MEDECINE SUR SA SATYRE.

SONNET.

 Eluy est ignorant qui mesait de tes Vers,
Docte COVRVAL SONNET, c'est faute de sciëce,
Faute d'un bel esprit, faute d'experience,
Et pour n'auoir gousté des Poëtes disers
La diuine liqueur, & les carmes diuers,
Le Style douxcreux, & la braue cadence:
Mais cil qui d'Helicon enseigné dès enfance,
Et chery d'Apolon, à sceu par l'uniuers
Admirer les beaux traiëts d'une haute Poësie:
Te fera du respect, honnorera ta vie,
A iamais vantera ta Satyre & ton los,
Consacrera ton nom au temple de memoire,
Dira qu'au bord VIROIS, COVRVAL est une gloire
Qui chante ce qu'il veut, & fort bien à propos.

A V MESME.

QVATRAIN.

 Viconque ce Satyre ennemy des beautez
Lira sans passion, sans haine, sans enuie,
Pourra bien remarquer qu'on peut passer sa vie,
Sans encourir d'Hymen les douces cruantez.

IEAN SONNET, Aduocat,
frere de l'Authcur.



AV SIEVR DE COVRVAL, SVR
SA SATYRE MENIPPEE.

SIZAIN.



*Ets hardiment au iour ta Satyre & tes vers,
Sans craindre des V IROIS les iugemens diuers:
Pense Docte COVRVAL, qu au regard de la
France*

*VIRE n'est rien qu'un poinct, qu'un Atome leger,
Laisse les donc, COVRVAL, leur venin d'sgorger,
Car l'Atome & le point n'a pas grande puissance.*

DE CERIZOLES, Gentil-
homme NORMAND.

AV SIEVR DE COVRVAL.

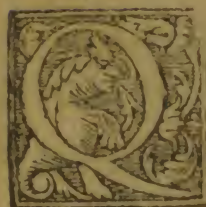
SIZAIN.

*M On frere, qui vous meut de blasmer tant Hymen?
Le remede assure, l'unique Dictamen,
Qui peut guarir les corps de l'enfant de Cyprine:
Ha! ie voy bien que c'est vostre esprit trop hautain,
Lequel veut despiter l'Archerot inhumain,
Eschauffe des rayons d'une flamme diuine.*

Damoiselle ESTHER SONNET,
Sœur de l'Authcur.

O D E
SVR LA SATYRE MENIPPEE.

*Sur les poignantes trauerses & incommoditez
du mariage.*



*Q*U'E ie vous ayme Satyre!
Puis que vostre arc si bien tire
Tant de traiçts & de fureurs
Contre le dur Mariage,
Et qu'en ouurant son nuage
Vous descouurez son erreur.

*Au flux de vostre parole
S'eslene la banderole,
Des raisons, & du sçauoir:
Qui meine toute personne
A voir quel bien se moissonne
Quand Hymenée on va voir.*

*O fiel du monde où nous sommes!
O seule espine des hommes!
O seule nuit de noz beaux iours!
O femmes trop inhumaines!
Que vous nous donnez de pcines,
Pour vn rien de vos amours.*

*O meurtrieres de nos aises!
Ie dy vous femmes mauuaises,
Inconstantes, & sans loy!*

Mers

Mers où tout plaisir se noye,
Legere, & fausse monnoye,
Qui n'a rien de bon aloy.

Superbes, outrecuidées,
Vos honneurs sont en idées,
Et vos erreurs en effect:
Vous n'avez que fantaisies,
Malices, Hypocrisies,
Et tout vice tres parfait.

Heureux mille fois ie nomme,
Mille fois heureux un homme,
Qui ne se ioinct point à vous:
Ains qui vous fuit plus que pestes,
Car vous estes plus molestes
Que les Tygres & les Loups.

Quel ennuy, quelle infortune,
Qu'elle douleur importune,
Quel feux, & chaines de fer:
Sont d'auoir mauuaise femme!
Car alors de corps & d'ame
On vit comme en Enfer.

Qu'elle peine est terrible,
Et qu'elle Mer plus horrible,
Où flottent mille perils:
Que de voir comme sans bornes
Les femmes planter les cornes

Sur

Sur le front de leur maris.

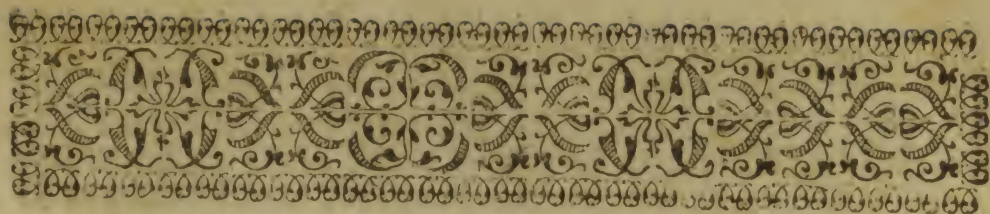
*C'est un malheur indicible,
Et une erreur invincible,
Et inévitable coups:
La femme impudente & fiere,
Qui de son honneur meurtriere
Veut faire un sot son espous.*

*A ceste femme effrenée,
Plus qu'un orage obstinée,
Bon conseil toujours desplaist:
Et moqueuse, & desreglée,
Elle est du tout aveuglée
A cognoistre ce qu'elle est.*

*Elle court & suit le monde,
Comme beste vagabonde,
Sans honte & sans iugement:
Et mangeant son bled en herbe,
Ses vœux ne sont que superbe,
Sottise, & enragement.*

*O que jamais telle femme
D'aucun amour ne m'enflamme!
Mais octroyez moy bons Dieux,
Que loing d'un tel Hymenée
Se passe la destinée,
Qui me doit conduire aux Cieux!*

DE DEIMIER.

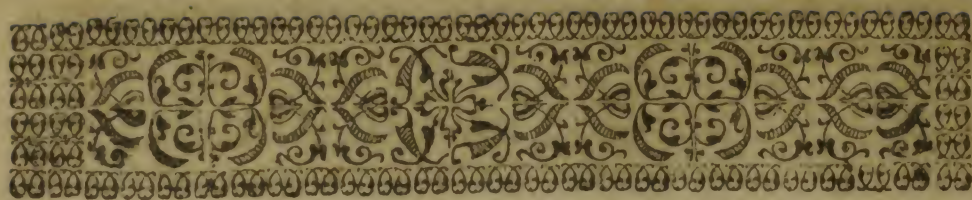


A MONS^{OR}. DI CORVAL, DOTTO-
RE IN MEDICINA.

SONETTO SOPRA
la sua Satyra.

DOtto, e, degno CORVAL, vostr' al' Impresa
De spegner d' Hymeneo la dolce face
Bella, e, segiadra, tant' ella mi piace
La Musa per ciò dir la penna há presse;
Non será mai però senra Contesa,
Che s' ad alcuni aggrada, a' gl' altri spiace
Sempre fia in guerra, e, mai non haur á pace,
Sin che la luce in Ciel del Sol fia accesa?
Saró sempre Con Voi con l' arme in mane
Per mettere per terra quest' Antheo,
E se possibile, darli an cor morte,
Benche voi sete piu ché'l grand Thebano
Assai bastante sol, ma temo forte
Non rinouian l' historia encor d' Orphee.

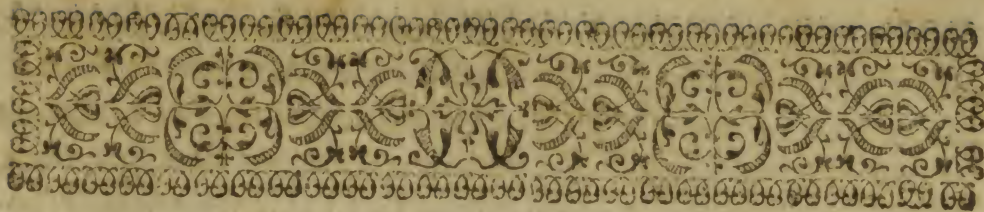
* *



AL MEDESMO,
MADRIGALE.

Donne leggiadre, e, belle
Pin chiare ch' alme stelle
Questa Satyra degna
Non spiega la sua insegna
Contra di voi, ma guelle
Superbe, alte, e, fastose,
Impudiche, e, sdegnose;
Cil vulgo ignar, che prezza
Tanto vana Bellezza,
Chel sur mal sano Ciglio,
Non vede il gran periglio,
Che fra li fieri, e, fronde
Qual velenoso serpe, si nasconde.

V. F.



AV LECTEUR.

A My Lecteur, tout ainsi que les sages & bien aduisez Pilotes, faisans voile sur le dos escumeux de Thetis, apres auoir esté long temps battus des orages & tempestes; & fatigués des continuels travaux de la marine, ont accoustumé lors qu'ils ont descouvert quelque coste ou poinct de terre, où ils desirent aborder & baigner l'ancre, de faire descendre quelques mariniers dans l'esquif, pour aller descourir & recognoistre l'assiette, situation, & commodité du lieu, la nation, la langue, & l'humeur des habitans, pour sçauoir s'ils y pourront trouuer quelque rafraischissement ou commodité de viures, & s'ils auront permission & licence desdits habitans d'y pouuoir aborder, leur ayant premierement fait entendre par leur truchement, de quel pays, climat, & nation ils sont, & quelles marchandises ils portent, à fin que par la responce de l'Esquif s'il se trouue quelque commodité iointe à la permission, ils puissent en toute assurance faire cingler & aduancer leur flotte pour y prendre terre. Tout de mesme (Lecteur) ayant depuis trois ou quatre ans en ça fait voile sur le vaste Ocean de la Poësie, avec vne petite flotte de sept nauires seulement, dont les quatre premieres sont chargées de quatre Satyres: la premiere contre les VSVRIERS, la seconde contre les CHICANEVRS, la troisieme cōtre les CHARLATANS ET PSEVDOMEDECINS Paracelsistes, la quatriesme & derniere contre LA VANITE', SUPERFLVITE' ET INCONSTANCE DES HABITS: Les trois autres

** 2

vaisseaux sont chargez de plusieurs & diuerses sortes de marchandises: dans le premier sont mes Amours de Francine; au second mes Meslanges Poëtiques, tissües de plusieurs especes de Poësies, comme Sonnets, Stances, Odes, Discours, Elegies, Epigrammes, Anagrammes, Epithalames, Chants Royaux, Cartels & Mascarades. Le troisieme & dernier a pour charge seize Epitaphes ou Tombeaux, desquels ie t'en ay voulu attacher six seulement à la quenë de cet Esquif, à fin que tu puisses iuger par ces deux petits eschantillõs du commencement & de la fin de mes œuures. Ayant donc, dis-je, nauigé sur ceste Poëtique mer, agité des bourasques & tempestes de mille trauerses, qui arriuent le plus souuent à ceux qui font profession de toucher la lyre d'Apollon: et descourant de loin la coste Françoisë, où ie desire moiüiller l'ancre & me r'afraischir, i'ay bië voulu auât que d'y aborder enuoyer deuant ceste petite fregate ou Satyre Menippée du Mariage pour recognoistre le port, descouurir les humeurs, têter les opiniõs, sonder les volôtez, & taster le pouls des esprits François, pour sçauoir s'ils auront cet abbord agreable, & si i'auray permission & licence de pouuoir ancrer dans leur Haute: leur ayant fait entendre par cet Esquif quel est mon Pays, mon humeur, mon langage, mon style, ma veine, & ma boutade Poëtique, sans oublier à les aduertir de quelles marchandises ma flotte est chargée, & de quelles banieres i'arbores le mail de mes Nauires, à fin que si ie descouure que l'on ait rudement traité cet Esquif, i'aye pour le moins ce bonheur, & ce contêtement en l'ame; d'auoir guarenty & sauüé ma flotte entiere d'un perilleux danger, ayment beaucoup mieux la laisser en pleine mer à la mercy des ondes, & à la discretion des Aquillons, que temerairement l'exposer en un port mal assuré à la fureur de quelques cerueaux mal tymbrez & langues serpentines, qui (peut-estre du bord de leur riuage) pourroient décocher tant de flesches, & lascher tant de canons de moquerie & de mesdisance, qu'ils la pourroyent

roient saccager & mettre à fonds. Contente-toy donc à présent de cet Esquif, Amy Lecteur, auquel si tu fais bon village, & montre vn doux & gracieux acueil, tu te peux assurer que ie ne differeray point long temps à cingler, à rames & voilles tendues vers ton Haure François: Sinon, ie prendray port ailleurs, où le vent, le destin, l'orage, & la fortune me guideront. Au reste ie desire que tu sois aduertty qu'en toute ceste presente Satyre mon dessein & mon but n'ont point esté de syndiquer ou censurer le mariage sacré, & institué du grand Dieu; C'est seulement contre les Mariages de ce temps, que i ay dressé ceste pointte Satyrique, voyant qu'aujourd huy la plus-part, ou se font par l'ambition, ou pour les richesses, ou pour la volupté, comme les malheurs & trauerses qui en naissent donnent tesmoignages: Aussi ont-ils aussi mauuaile fin, que leur principe est depraué & corrompu. A Dieu.

** 3

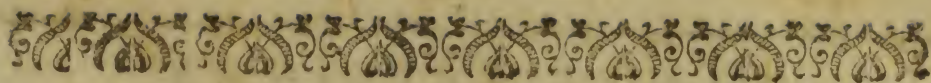


A M A S A T Y R E.

S T A N C E S.

V A ma S A T Y R E, va, & te monstre en lumiere,
Le cœur braue & hautain, & la desmarche fiere,
Le visage assure, à fin de supporter
De tous les mesdisans la tempeste & l'orage:
Sois ainsi qu'un rocher exposé au riuage:
Qui despise les flots qui le viennent heurter.
Ne crains des mesdisans les langues enuieuses,
Ne crains de leur Carquois les flesches venimeuses:
Leur trempe (que ie croy) n'est d'un acier bastant
Pour fausser l'espaisseur de ta forte cuirasse:
Ne crains donc point les traicts de cette populasse,
Et laisse mal parler l'enuieux ignorant.
C'est assez, c'est assez, si tu plais à la France,
C'est d'elle qu'il te faut attendre la sentence,
Pour iuger si tes vers sont bien ou mal limez,
Non de ces enuieux de l'ingratitude patrie,
Qui pour te censurer, disent par moquerie
Que ton stile est lascif, & tes vers mal rimez.
Marche donc hardiment, ô ma chere Satyre,
Et ne crains les abbois de ce peuple de V I R E:
Quoy? ma fille, as-tu peur des mesdisans V I R O I S?
Sçais-tu pas qu'à leur goust iamaïs ie n'ay sçeu plaire?
Ta seule ambition sera de leur desplaire,
Pour plaire (si tu peux) au reste des F R A N Ç O I S.

A



A M A S A T Y R E , S V R L A
T R O I S I E S M E E D I T I O N .

Here S A T Y R E allez pour la troisieme fois
Vous anchrer hardiment au riuage FRANÇOIS,
Sans craindre des Autans l'halaine pestilente,
Le foudre, les esclairs, la rage, les fureurs
D'un tas de mesdisans, ennemis des neuf Sœurs,
Qui vous agiteront d'une horrible tourmente.

A V X

E N V I E V X P O E T A S T R E S
D E V I R E .

Escumez, enragez Poëtaſtres enuieux,
Iettez voſtre venin Cerberes furieux,
Grenouilles croüaſſez, ſifflez fieres Couleuvres,
Bourdonnez parmy l'air, inutilles Freſlons,
Voſtre croüaſſement, ſifflement, vos bourdons
N'empescheron qu'au iour ie ne mette mes œuures.

ΣΠΑΡΤΗΝ ΕΛΑΧΟΝ ΤΗΝ ΕΧΑΤΙΑΝ
ΤΑΤ ΤΗΝ ΚΟΣΜΗΣΩ.

C O N S E N T E M E N T.

IE consens pour le Roy, que le presēt liure intitulé *Satyre Menippée contre le Mariage*, soit imprimé par Vincent de Cœurfillly, marchant Libraire en ceste ville, avec les deffences en tel cas requises. Faict à Lyon, ce 15. May, 1623.

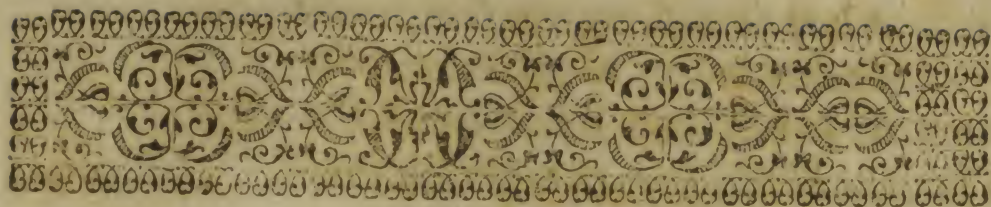
DE POMEY.

P E R M I S S I O N.

IL permis à Vincent de Cœurfillly, marchant Libraire en ceste ville; d'imprimer, ou faire imprimer le present liure intitulé *Satyre Menippée contre le Mariage*, avec les deffences en tel cas requises. Faict à Lyon, ce 15. May, 1623.

DV SAVZEY.

SATYRE



SATYRE MENIPPEE.

MUSES qui habitez dans l'Antre Pieride
Rendez libres mes sens & ma veine fluide,
Serenez mes esprits, agitez d'un procez,
Qui de vostre Helicon m'a fait perdre l'accès,
O Diuin Apolon, faiçtes moy cette grace

Que du Pin desacré ie reprenne la trace,
Que l'ombrage mon chef d'un Laurier immortel,
Et que ie sacrifie à vostre saint Autel:
Que ie hume à longs traiçts de vostre eau Cabaline,
Qui des Poëtes saintes eschauffe la poictrine:
O Phæbus donne moy que ie chante en ces Vers
Les mal-heurs, les ennuis, les accidens diuers,
Lesquels vont trauersant ceux qui par mariage
Souz les Loix d'un Hymen se mettent en seruage!
O rigoureuse Loy! Loy dont la cruauté
A rauy des humains la douce liberté:
Liberté qui nous faiçt exposer nostre vie
A cent mille perils, crainte d'estre asservie!
Liberté qui nous met le fer dedans la main,
Nous arme de courroux, quand un Prince inhumain

A

*S'efforce l'opprimer, si que pour la deffendre
On a veu des Citez & des villes en cendre:
Et maint Empire encor' on a veu mal-heureux
Pour cette liberté, qu'on tient fille des Dieux.*

***S**I donc la liberté du Ciel nous est donnée,
Pourquoy l'engageons nous souz les loix d'Hymenée:
Pourquoy fols incensez voulons-nous sans raison
Nous rendre mal-heureux de nous-mesme en prison?
Pourquoy pleins de fureur, ainsi que frenetiques,
De noz mains voulons-nous nous enfermer de piques?
Hé! pourquoy voulons-nous, stupides indiscrets,
Nous mesme nous ietter captif dedans les rets?
Nous forgeons les chainons qui captivent nostre ame,
Nous allumons le feu qui nostre cœur enflame,
Nous preparons la glus qui nous vient empestrer,
Et le rets nous tissons qui nous vient enrether:
Nous beuons l'Acconit & le Nappelle blesme
Que nous auons pilé, & destrempe nous-mesme:
Nous mesmes nous dressons les charmes Cyrceans
Qui charment nos esprits, & enchantent nos sens,
Ulysses malheureux, nous martelons le foudre,
Qui brize nos plaisirs & les reduit en poudre,
Nous sommes Autheurs de nos propres mal-heurs,
Quand souz le ioug d'Hymen nous engageons nos cœurs!
O ioug, seruite ioug, ô ioug plus miserable!
Ioug cent fois plus fascheux, & plus insupportable
Que celui des Forcats, qui de crime entachez
Languissent sans repos, à la rame attachez:*

Ioug

Iong qui va surpassant les peines iournalieres
Qu'endurent aujourd'huy dans les creuses minieres
Les pauvres Indiens vendans leur liberté
Au Marane Espagnol, qui plein de cruauté
Les contraint iour & nuict en extreme misere
De tirer l'Or du creux d'une sombre carriere:
Si quelqu'un d'eux se plaint soudain au cheualet
Ses os sont disloquez couplet apres couplet,
Ou bien ils sont contrains d'endurer l'estrapade,
Qui leur destord les bras d'une rude tyrade.
Ces tourmens ne sont rien, ce sont roses & fleurs
Balancez au nineau des seueres rigueurs,
Qui du nopcier chaos ont prins estre & naissance;
Les foudroyans esclairs ne font tant de nuisance
Aux moissons de Cerés: Les vents plus orageux,
Les Autans empestez ne sont si dangereux,
Et les froids Aquilons ne font tant de dommage
Aux fleurs du gay Printemps, comme le Mariage
Faiët de mal aux humains; Nous comblant de mal-heurs,
Fanissant tout soudain l'esmail des belles fleurs
De nos ans Printaniers; changeant par mainte escorne
Nostre doux Gemini, en un froid Capricorne,
Nos plaisirs en douleurs, en tristesse nos ris,
Il vient changer fatal nostre heureux Paradis,
En un horrible Enfer, un gouffre de miseres,
Un deluge d'ennuys, un foudre de coleres,
Un torrent de malheurs, un Ocean de maux,
Arsenal de chagrins, magazin de trauaux,
Le Poinët, le Racourey, l'Epitome & le Centre,

Où les lignes d'ennuis se viennent toutes rendre.
Vn Montgibel fumeux de bouillonnans souspirs,
Dont les chaudes vapeurs chassent les doux Zephirs
De nos contentemens, pour fermer vn orage
Lequel va dissipant les plaisirs de nostre aage,
Vn menteur Charlatan qui nous va deceuant
Souz le masque trompeur de quelque beau semblant,
Vn cauteleux Aspic, dont la douce piqueure
Nous endort plaisamment du sommeil d'Epicure.
Sommeil voluptueux, dont le triste réueil
Nous conduit en douleur au fenestre cercueil.
C'est l'amer gobelet du fin Apoticaire,
Lequel pour desguiser vne Rubarbe amaire,
Ou le rude Agaric, couure d'un sucre doux
Le breuuage appresté, craignant à tous les coups
Que la siere rigueur de ce fascheux breuuage,
Ne face au languissant bien tost perdre courage,
Mais il n'a pas si tost auale la liqueur,
Qu'il sent dans l'estomach vn frissonnant horreur.
C'est le trompeur flageol du cauteleux Mercure
Qui endort les Argus, plus subtils de nature
Par les appas trompeurs d'un son melodieux,
Qui charme leurs esprits, & leur sylle les yeux.
Vn vray Faux-monnoyeur, qui baille pour monnoye
Vn or adulteré, que pour bon il employe,
Scachant son faux alloy desguiser dextrement,
D'un esclattant metal le couurant finement:
Mais ce n'est que billon & pure piperie,
A la touche ont cognoist qu'elle est la tromperie,

A la

M E N I P P E E.

5

*A la couppe, au cizeau on descouure ce mal,
 Et que son or n'est rien, qu'un billonné metal.
 De mesme les attraits, que l'Hymen nous presente,
 N'est que pour decevoir d'un espoir nostre attente.
 Les sifres & tambours, & les gays violons,
 La Musique, le Luth, le Bal, & les Chansons,
 Les flambeaux allumez, les Jeux, les Mascarades,
 Les folastres Bouffons, les ris, & les aubades:
 Tous ces vents de plaisirs, sont les avant-couriers
 De nos tristes malheurs, & de nos destourbiers.
 Tout ce grand bruit nopcier pronostique un orage
 Qui nous va menassant d'un estrange rauage;
 Ainsi que nous voyons, lors que l'Austre moiteux,
 Bourdonne parmy l'air, presager tempesteux,
 Un orage prochain, une future pluye,
 De foudres & d'estairs le plus souuent suyvie:
 De mesme ce grand bruit, & murmurant cacquet
 Des Parens assemblez au nuptial banquet,
 Sont les signes certains, & assurez augures
 Des orages suyans, & tempestes futures:
 Prestes à saccager ces pauvres amoureux
 Engagez aux filets de ce Dieu captieux,
 Qui les va repaissant de souspirs, & de larmes,
 Et leur brasse à la fin de cruelles alarmes.*

C*Et Hymen neantmoins semble un plaisant iardin,
 Plein de roses, d'æillets, d'odorant Romarin,
 Tout bigarré de fleurs, de cent couleurs diuerses,
 D'incarnat, pourpre, vert, iaunes, grises & perses,*

A 3

Bordé d'un passément, de cristalin ruisseau
Dont le murmure doux, endort les animaux,
Où les mignards Zephirs de leur suave haleine
Parfument tout le lieu d'une odeur souveraine,
Plus douce mille fois, que le musc Indien,
L'odoreux Ambre-gris, le Baulme Ægyptien.
En un mot ce iardin semble proprement estre,
Un petit r'accourcy du Paradis terrestre:
Mais tout incontinent, qu'on s'advance au milieu,
Pour contempler de près la beauté de ce lieu:
On ne s'apperçoit point qu'entre ces vers fueillages,
Ces beaux compartimens, & alignez bordages,
Ces ruisseaux argentez, ces roses, & ces lis,
Entre l'odeur des fleurs, de ce doux Paradis.
Parmy tous ces attraiets, & mignardes blandices,
Sont cachez au dessous d'estranges precipices,
Pleins de chardons picquans, & d'espineux haliers,
Où se perdent d'Hymen les plus fins Escolliers,
Lesquels se promenant dans ces salles plaisantes
Couvertes à l'entour de feuilles verdoyantes,
Tombent tout aussi tost dans ces abismes creux,
Pensant cueillir des fleurs de ce parterre heureux:
Lors ils ont beau crier, secours, misericorde,
Ils sont prins tout ainsi, que Renard à la corde.
Ses mignons frisottés, qui font tant les matois,
A ce piege estant pris, sont aux derniers abois
Fussent-ilz r'afinés insqu'au dernier Mercure,
Ils sont contraincts en fin bastir leur sepulture
Dans ces antres obscurs, où ils sont prisonniers,

Et

Et mis entre les mains, de tres-rudes Geoliers:
C'est pour fin vn marché, qui n'a que le front libre,
Portant en son abord pour marques & pour tymbre
Vn Dédalle Cretois, plein d'obliques destours,
De Meandreux replis, qui font perdre le cours
Du chemin, qui sembloit à l'abord si facile,
Se monstrant au sortir fascheux & difficile:
On ne s'en peut tirer, ô trop rigoureux sort!
Que par le dard cruel de l'indomptable Mort;
C'est le seul peloton, le fil & la cordelle
Qui de ce Labirintbe nous passe en la nacelle
Du nautonnier Charon, seul unique secours
Des pauvres Mariez, qui languiroient tousiours
Dans le Dedalle obscur du fascheux Mariage,
Qu'on peut plustost nommer gouffre de male-rage.
C'est pourquoy à bon droit, Hyponacte disoit
Que deux iours bien-heureux seulement il trouuoit
Soubs ce ioug espineux: Le iour des Espouzailles
Et le iour qu'on faisoit les tristes funerailles.
Ces deux fleurs vont naissant, entre mille chardons,
Qui nous vont trauersant de picquans esguillons:
Ces roses nous cueillons à trauers tant d'espines,
Que leur plaisante odeur, ne les peut rendre dignes
De tant se traualler pour en vouloir iouyr,
Puisqu'avec tant de mal s'en acquiert le plaisir
Et comme a bien chanté quelque docte Poëte,
Mariage n'est rien qu'une horrible tempeste.
La Grotte Æolienne, Orque des tourbillons,
Ocean de douleurs, grains aux vagueux syllons,

*Forge de tous ennuis, fusil de toute rage,
 Dont s'allume le feu qui nous brusle & saccage.
 Non, ce n'est rien qu'un feu sous la cendre voillé,
 Sous l'aigneau courtisan un Renard recelé,
 Un borgne clair-voyant, un gausseur Harpocrate,
 Un charme despitant tous les ius d'Hypocrate,
 Un ris Sardorien, un fiel Hyimeteen,
 Vne neige poissarde, un sucre Absynthien,
 Vray courrier d'Atropos, postillon de vieillesse,
 Boutique de Pluton, abysme de tristesse,
 Canal d'affliction, alambic de mal-heurs,
 Source d'aduersité, fontaine de douleurs.*

M*Ais quelqu'un me dira que dans cette Satyre
 Je descry les tourments, & le cruel martyre,
 La tempeste, l'horreur, le perilleux danger,
 Qu'encourent les humains, qui souz le ioug nopcier
 Captifs sont asservis, sans prouuer par histoires
 Les iournaliers effects de toutes ces miseres.
 Je respondray soudain au Lecteur curieux,
 Que s'il falloit nombrer les amans mal-heureux,
 Qui souz les loix d'Hymen se sont mis en seruage,
 J'espuiserois plustost le Pactole ou le Tage,
 Plustost ie nombrerois les peuples escaillez,
 Tous les hostes de l'air aux habits esmaillez,
 Et plustost, & plustost ie descrirois le nombre
 Des celestes flambeaux, qui durant la nuict sombre
 Brillent au firmament, lors que le grand flambeau
 Sa carriere bornant, se plonge dedans l'eau,*

Bref,

Bref, ce seroit courir apres un impossible,
Et rendre par ces vers l'impossible possible.

I'Oseray neantmoins, à fin de contenter
Le Lecteur curieux, au vif représenter,
Cinq ou six grands Heros aux armes indomptables,
Que le nopcier Hymen a rendus miserables.
Ce puissant Hercules, cet indompté guerrier,
Ce Tu-geant Thebain, qui osa le premier
Attaquer au combat les Monstres de la terre,
Qu'il terrassa, vainqueur, comme un foudre de guerre,
Environnant son chef de mille lauriers vers,
Tesmoins de sa valeur par ce large uniuers:
Cependant, ô destin, Hymen ce Dieu folastre
Aidé de l'Archerot, rendit son cœur molastre:
Soudain qu'il fut captif dans les rets amoureux,
Il n'entreprist iamais un acte genereux:
Soudain qu'il fut atteint des brandons de Cyprine,
Sa guerriere valeur tomba comme en ruine,
Le laurier de son front devint sec & flestrit,
Son cœur effeminé fut tout allangoury;
Si tost qu'il espousa la Belle Deianire,
On veit au mesme temps flestrir son vert Empire.
Il devint mal-heureux, & le ialoux cerueau
De sa femme le mit dedans l'obscur tombeau:
Car ayant imprimé en sa teste friuole,
Que son Hercule aymoît, & caressoit Iolle,
Fille d'un Erithus, Roy des Æoliens,
Deianire en fureur recherche les moyens

De s'en pouuoir venger, ayant l'ame saisie,
Et le cœur enflammé d'ardante jalousie.

Or aduint il qu'un iour le Centaure Nessus
Ayant voulu forcer, pres le fleuve Euenus,
L'espouse du Thebain, dont espris de colere
Descocha sur Nessus une fiesche legere,
Teinte au sang du Dragon, dont le venin cruel
Par la playe espanché, rendit le coup mortel.

Ce Nessus donc atteint d'incurable blessure,
Voulut auant qu'entrer dedans la sepulture
Se venger, s'il pouuoit, du grand Alcmenien,
Estant (s'il en fut onc) expert Magicien.

Or ayant descouuert qu'une ialouse rage
De Deianire auoit enflammé le courage,
Brasse subtilement une feinte trahison
Pour tirer du Thebain promptement la raison,
Il fait secrettement appeller Deianire,
Luy disant, qu'il scauoit qu'un estrange martyre
Et qu'un ialoux chagrain luy bourrelloit le cœur:
Voyant que son mary plein d'ardante fureur,
Trop ingrat auoit fait n'aguere amour nouuelle,
Caressant iour & nuict Iolle la pucelle,
L'asseure (s'elle veut ensuiure son conseil)
Luy donner un secret qui n'a point son pareil,
Pour esteindre le feu & l'impudique flame
Qui alloit consommant Hercule iusqu'à l'ame.
Deianire entendant ses gracieux discours,
Desireuse de voir arracher ces amours
Du cœur de son mary, consent à l'entreprise:

Il luy

*Il luy monstre en secret la fatale chemise
Qui auoit tel pouuoir, ainsi qu'il assëuroit:
Que cil qui plein d'amour sur soy la porteroit
Ne seroit desormais inconstant & rebelle
A sa chere moitié: Mais constant & fidelle:
Que si son cher espoux auoit d'autres amours,
Ce seul secret pourroit en arrester le cours.*

*Or voyons quel malheur, ceste promesse enfante
Nessus luy donne alors la chemise charmante
Dont le fil venimeux, & le magique sort,
Precipitoient soudain les amans à la mort.
Deianire en son cœur, qui trop jalouse brusle
Ceste chemise enuoye à son mary Hercule:
Si tost que le Thebain l'eut mise sur son dos,
Il deuint insensé, n'ayant aucun repos:
Il couroit iour & nuict ainsi qu'un frenetique,
Ou comme un fier Taureau, que le Tan mord & picque:
Il se iette en fureur dans un bucher ardent.
Ceste ialouse ainsi priua son cher amant
Et de vie & d'esprit, ô fatal mariage!
Cil qui auoit dompté d'un genereux courage
Les Monstres plus cruels de ce grand Vniuers,
Par ce fatal Hymen, gist ores à l'enuers:
Cil qui auoit vaincu le pourceau d'Erimante,
Le Monstre Lernean à teste renaissante:
Bref, celui qui auoit par deux fois six labours
Esleué son renom entre tous les vainqueurs,
Est maintenant dompté par les mains d'une femme:
O Hymen trop peruers, ô rigoureuse flame!*

IE mets au second rang ce grand Agamemnon,
 Qui par armes auoit eternisé son nom
 En mille lieux diuers. Ce vaillant Capitaine,
 Ce grand prince Gregois, sentit bien tost la peine,
 Et les cruels assauts de ce ioug espineux,
 Pour s'estre emprisonné dans les lacs amoureux,
 Pour auoir trop aymé sa chere Clytemnestre,
 Et s'estre captiué dans le nopcier cheuestre,
 Il sentit les effects de sa temerité
 Pour auoir sous Hymen lié sa liberté:
 Il ne peust euitier qu'à son retour de Troye,
 Au royaume noircy sa dame ne l'envoie,
 De sa femme il sentit la trop bourrelle main,
 Luy ouurant l'estomach d'un poignard inhumain:
 Aydée à ceste fin de son paillard Ægiste,
 Qui pour la secourir vint vers elle bien viste.
 Dieux quelle cruauté, quelle estrange rigueur
 De voir Clytemnestra poignarder son seigneur,
 Son espoux, son mignon, ô sinistre Hymenée!
 O ioug par trop cruel ! ô fiere destinée:

ET que diray-ie plus de ce fascheux lien?
 Tairay-ie le malheur du grand Roy Thracien,
 Du lascif Tereus, dont le cœur plein de flamme
 Brusloit par la Progné, qu'il choisit pour sa femme,
 Espris de ses beautez, charmé de ses beaux yeux,
 Qui le rendit en fin chetif & mal-heureux:
 Car soudain que Progné entendit la nouuelle
 Du tort qu'on auoit fait à sa sœur Philomelle,

Sçachant

*Scachant que Tereus plein d'ardante fureur,
 Auoit violemment rauy la tendre fleur
 De sa virginité: Ceste fiere Lyonne,
 Plus cruelle cent fois que n'est vne Gelonne,
 Esgorge son Ithis, son tendrelet enfant,
 Et par menus lambeaux ses membres va couppant,
 Les fait mettre à boiillir, & seruir sur la table
 A son maistre d'Hostel, comme vn mets delectable,
 Ayant sceu dextrement cette chair apprestier,
 A fin que son mary eust desir d'en gouster,
 Il mange, ô fort cruel, ô sinistre aduenture,
 Son pauure enfant Ithis, sa chere geniture:
 Il demande son fils sur la fin du disner,
 Commande à ses valets qu'on eust à l'amener:
 Progné dans vn grand plat en apporte la teste,
 En luy disant: Meschant, tu as mangé le reste,
 Va cruel ruffien perfide, rauisseur,
 Nostre enfant a payé le tort fait à ma sœur.*

*Tereus à l'instant, plein de fureur & d'ire,
 Mettant l'espée au poingt commence à le poursuiure
 Par les bois plus espais, & les herbus pastis,
 Pour punir ce forfait & vanger son Ithis.
 Mais ainsi que l'on feint changé est Philomelle
 En vn doux Rosignol, Progné en Arondelle.*

A *insi vsa Medée à son espoux Iason,
 Apres qu'il eust conquis la Colchide Toison,
 Elle occit ses enfans deuant les yeux du Pere.
 Est-il rien plus cruel que de voir vne Mere*

Teindre

Teindre au sang de ses fils ses maternelles mains?
 Tent-on iamaïs ouyr actes plus inhumains?
 Qui cause ces effects, sinon le mariage,
 Qui nous enfle le cœur d'une bouillante rage?

Quel mal-heur arriva à Claude l'Empereur,
 Pour auoir (ja vieillard denué de chaleur)
 Espousé follement la belle Messaline?
 Ceste insigne Putain se monstra si vilaine
 Que d'aller iour & nuict courir par le bordcau,
 Pour, lasciuue, chercher quelque plaisir nouveau;
 Estant en ses amours si ardente & lubrique
 Qu'elle fut eslimée vne Putain publique:
 Ceste Louue effrontée en sa lubricité
 Proposa certain prix, & gage limité,
 A qui plus le feroit, se ventant glorieuse
 D'auoir en ce mestier esté victorieuse
 Sur les autres Putains: Ayant en vne nuict
 Receu vingt Courtisans en ce plaisant deduit?
 Quel plus aspre tourment, quel plus aspre martyre
 Auroit peu affliger ce Prince en son Empire?
 Quel plus grand deshonneur luy eust peu arriuer?
 Hé! quel plus grand mal-heur eust-il peu esprouuer?
 Les trois plus rudes fleaux, famine, peste & guerre
 N'eussent tant affligé son Royaume & sa terre.

D'Où viennent ces mal-heurs, sinon du Dieu Nopcier:
 Hé! qu'il fait dangereux voguer sur cette Mer,
 Il vaudroit mieux rocher deuenir pres Syppille,

Que fist

*Que fist à son espoux l'infidelle Erifille.
Son mary entendant l'ambitieux dessein
Du grand PoliniceZ, Capitaine Thebain,
Qui le vouloit mener à la guerre Thebaine:
Mais sçachant des Deuins, pour chose bien certaine
Que s'il alloit au Champ, son destin l'asseuroit,
Que dedans sa maison iamaïs ne reuiendrait:
Parquoy pour euter du fier destin la trame,
Se cache dans vn bois deffendant à sa femme
De ne point descouvrir le lieu où il estoit,
Ce fin PoliniceZ, qui peut estre doubtoit
Qu'il ne se fust caché, demande à Erifille
Où estoit son mary, l'assurant qu'à la fille
Tous ces gens s'assembloient pour se trouuer au Camp,
Et qu'il falloir trouuer son mary sur le champ:
La perside en riant dist, qu'estoit ignorante
Du lieu où il estoit PoliniceZ la tente,
Luy offre pour present vn riche colier d'or,
La priant instamment, & suppliant encor
Luy faire tant de bien, de faueur, & de grace,
Que de luy declarer & le lieu & la place,
Où son craintif mary s'estoit allé cacher,
A fin que ses soldats eussent à le chercher:
La perside à ce coup sans dauantage attendre
Luy dit, qu'au prochain bois il y auoit vn antre
Taillé dans vn rocher, de mousse tout couuert,
Bordé de grands palmiers, dont le fueillage vert
Donnoit ombre à ce lieu secret & solitaire,
Seruant à son espoux de cachette ordinaire;*

Il est

*Il est prins & mené en guerre où il mourut
Par sa femme, ô destin, la mort il encourut!*

HE quoy? voudrois-je bien en ce papier descrire
Les sinistres malheurs qu'un Hymen peut produire
C'est un large Ocean, sans fonds, rive, ny bort,
Il vaut mieux le laisser, & s'entrer dans le port.
J'aurois plustost trouué au sein de la Nature,
Du Cercle rondissant l'égale quadrature;
Secret tant recherché des Geometriens,
Où l'Elixir caché de tous les Elemens:
Plustost ic trouuerois par un art tout Chimique,
Des metaux transmueze la parfaicte pratique,
Que de pouuoir, Lecteur, en ces vers raconter
Tous ceux qu'un fier Hymen a faict precipiter,
Aux pieges de la mort: Quittons donc ces exemples,
Debonnaire Lecteur, à fin que tu contemples
Plus curieusement les labeurs infinis,
Les tourmens, les trauaux, la peine, les ennuis,
Qui trauersent ceux-là, qui comblez de misere
Ont consacré leurs vœux, à Iunon la Nopciere.

M V S E.

Muse poursuyuons donc par les temperamens,
Qui pour estre diuers causent mille tourmens
Aux Amans asseruis au ioug de Mariage,
De contraires humeurs formant un grand orage:
De la diuersité de leurs complexions,
Naissent le plus souuent mille dissensions,
Leurs humeurs rarement ont mesme sympathie,

Entre

Entr'eux on void souvent semblable antipathie,
 Qu'entre le Loup cruel, & le paisible aigneau,
 Entre le Leurier, & le craintif Lapreau,
 Les sifflans Scorpions, & larmieux Crocodilles,
 Les ravissans Faulcons, & plongeantes Bourilles,
 Les pepians Poulets, & rapineux Millans,
 Les charongneux Vautours & delicats Faisans:
 Entre les Chats huants, & iasardes Corneilles,
 Les gourmands Espreuiers, & chastes Tourterelles:
 Entre les Chardonnets & grinelez Mauuis,
 La mesme antipathie est aux Amans ravis,
 Et portez dans le sein du fatal Hymenée,
 Où ils sont tourmentez comme une ame damnée,
 Pour la diuersité des contraires humeurs,
 Qui des deux mariez des-uniennent les cœurs.

L E S A N G V I N.

PEut estre le mary sera chaud & humide,
 D'humide radical, aérien & fluide,
 Qui le rend abondant en spermatic humeur,
 De nos digestions quinte-essence & liqueur,
 Laquelle remplissant les prostates glandules,
 Où estant reserrée, ainsi que des cellules,
 L'efforce de sortir pour caresser Cypris,
 Spumeuse regorgeant, de fretillans esprits,
 Esprits qui sont portez du cœur par les arteres,
 Du foye sanguinolent par les veines portieres,
 Du cerueau, par les nerfs, au muscle cremaster,
 Qui ioignant aux vaisseaux spermatics, va porter
 Ses bouillonnans esprits aux seconds testicules,

B

*Pour estre conseruez dedans les vessicules,
Comme un vray magazin des plaisirs amoureux,
Arsenac qui fournist de matiere & de feux.*

LA FLEGMATIQUE.

L*A femme d'autre part sera fort flegmatique,
Froide, mal temperée, & d'humeur cacexique,
N'aura rien desplaisant, que ce plaisant deduit,
Luy tournera le dos tout au long de la nuit,
L'appellera vilain, lubrique, deshoneste,
Refrongnera l. front en luy tournant la teste:
Le mary amoureux fasché de ce refus,
Caresse la seruant & veut monter dessus.
De là mille debats de là mille querelles;
Si la femme oyt le vent de ses amours nouvelles,
Le mary est contraint bien souuent de quitter
Sa maison pour un temps, taschant à eniter
La tempeste & le bruit de sa ialouse femme,
Laquelle est toute glace, & luy n'est rien que flamme.*

*Quel plaisir peut auoir l'infortuné mary?
Sa femme hayt l'amour & a le cœur marry!
S'il en recherche vne autre aux esbats de Cyprine,
Luy qui est amoureux & d'un humeur sanguine.*

LA SANGVINE.

C*E n'est rien que cela, c'est bien autre malheur,
Quand la femme au contraire est d'une chaude hu-
meur.*

LE FLEGMATIQUE.

*Et lors que son mary est froit & flegmatique
De l'incarnation, n'entendant la rubrique,*

N'y

*Ny les accouplemens du lascif Aretin,
 S'amusant seulement à taster le tetin,
 Ou s'il passe plus outre, il ne fait rien qui vaille
 Car son sang froidureux à grand peine deuaille
 Des vaisseaux spermatics où il est enfermé:
 Sa femme d'autre part a le cœur consommé
 D'une extreme chaleur, cherchant un doux clistere,
 Clistere spermatic, qui son ardeur tempere.
 Que fera le mary ethique & sans humeur,
 Pourra-il de sa femme esteindre la chaleur,
 Qui rampe dans ses oz, & boult en sa mouëlle,
 Luy consomme le cœur, le foye & la ceruelle?
 Il a beau s'efforcer, si peu qu'il a d'humeur
 Renflamme encore plus son amoureuse ardeur,
 Tout ainsi qu'un peu d'eau va redoublant la fieur
 Du malade alteré, & bien souvent l'Orfebure
 Pour accroistre l'ardeur de son cuisant fourneau,
 Tespand dextrement des gouttelettes d'eau,
 Bref, le lasche mary pour sa froide impuissance,
 Ne peut pas assouvir ce gouffre de semence.*

DE ce Lerne renaist un Hydre de malheurs,
 Comblans le liēt Nopcier de tragiques horreurs:
 La femme à qui l'amour eschauffe la poictrine,
 Et dont le sang bouillant iaillit de veine en veine,
 Ne peut plus longuement ceste ardeur supporter,
 Et de si peu d'humeur ses desirs contenter,
 Voyant que son mary plus souvent la chatoüille
 Du bec, que de la queue, & que point il ne fouille.
 Au fonds de sa garenne avecque son Furet,

Est contrainte choisir quelque amoureux secret
Pour amortir ce feu, esteindre ceste flamme,
Qui gangrene ses os, & consomme son ame.
Il faut, il faut, chercher quelque nouuel Amant,
Jeune frais & gaillard, roide de son deuant,
Iouial, vigoureux, d'humeur vrayement sanguine,
Pour estre desormais son mignon de courtine:
Quel malheur au mary, quel plus vilain affront
Que de luy voir germer des cornes sur le front?
Peut estre les Demons le prenant pour leur frere
Le voudront emmener dans l'infernal repaire:
Les Satyres bouquins, au front haue & chenu,
Les Faunes & Syluains voyant son front cornu,
Estimeront qu'il est comm' eux quelque Satyre:
S'approcheront de luy pour gausser & pour rire.
Comme un Monstre, de tous, au doigt sera montré,
Estant par le chemin d'un chacun rencontré:
Sa femme d'autre part, l'abhorre & le deteste,
Le mesprise, le hait, le fuyt comme la peste,
N'ayant point d'autre soin que de bien s'attiffer,
Se frisser, se farder, en habits piaffer,
Pour plaire à son mignon : sans soucy du mesnage.
O cruelle rigueur ! ô estrange seruage!
Que l'homme est aucuglé, qui se laisse tromper
A ce maudit Hymen qui nous vient appiper,
Le pauvre mary meurt en extreme martyre,
Il languist peu à peu, & si n'ose le dire:
Il deteste en son cœur, & le iour & l'Hymen,
Qui premier l'arresta dans ce fascheux lien,

*Je croy que son tourment est assez meritoire,
Pour l'empescher mourant d'aller en Purgatoire:
Tout droit en Paradis, il ira vray martyr,
Ou comme un Penitent pour bien se repentir.
Peut on excogiter plus dure penitence
A un pauvre mary, que voir en sa presence
Sa femme effrontément caresser ses mignons:
Dissiper tous ses biens pour leur faire des dons,
Et qui plus est n'oser murmurer ou se plaindre,
Ains ce mal en son cœur receler & contraindre?
Son cœur est tout enflé de souspirs & regrets,
Qu'au fonds de l'estomach il cache & tient secrets,
Il n'ose de trauers ietter la moindre œillade,
Il contrefait le fein, & a le cœur malade,
Vne gesne, un ennuy, luy bourrelle le cœur:
Il ne vit qu'en mourant, & ne meur qu'en langueur,
Ne sçait de ses enfans, ceux qui sont legitimes
Pour heriter ses biens, ô detestables crimes!
Somme, il est si comblé de tristesse & d'ennuy,
Qu'il inuoque la mort pour son dernier appuy,
Voyez en quel danger Hymen nous precipite:
Voyez combien de maux aux humains il excite,
Les gages dont il paye au soir ses seruiteurs,
Ne son rien que tourmens, que peines, & labeurs,
Malheureux qui luy sert d'escorte & de conduite,
Malheureux ses vassaux, malheureuse sa suite,
Symbolisant l'humeur à ce Magicien,
Ce superbe Pharon, Monarque Egyptien,
Qui pour gages donnoit au soir les estrivieres*

*A ses valets recreus des peines journalieres.
 Ainsi en fait Hymen en ce maudit Amour,
 Que pour auoir seruis tant de nuit que de iour,
 Ne donnent à la fin pour toute recompence
 Que mille vains travaux, sans aucune esperance,
 D'y pouuoir obtenir vn moment de repos:
 Mais vn soin eternel, qui ronge iusqu'au oz,
 S'il y a pour trois iours de calme en mariage,
 Il y aura trois mois de tempeste & d'orage.
 Muse, laissons icy toutes discretions,
 Et poursuiuons le fil de nos complexions.*

LA COLERIQUE.

*Si la femme est d'humeur purement bilieuse,
 Elle aura le cœur haut & l'ame ambitieuse,
 Brusque, prompte, soudaine en toutes actions,
 Inconstante, legere en ses opinions:
 Vanteuse en ses discours, babillarde, mocqueuse,
 Aspre à ses ennemis, prodigue & courageuse,
 L'esprit vif, prompt, subtil, fastueux, arrogant,
 Fier, hantain, esleué, quinteux, & remuant.*

LE MELANCOLIQUE.

*Le Mary de sa part sera melancolique
 Humeur directement contraire au colerique:
 Cette diuersité de contraires humeurs
 Fera naistre entr'eux-deux vn Monstre de douleurs:
 Sa femme qui aura l'humeur presomptueuse,
 Voudra estre en habits magnifique & pompeuse,
 Esprise d'un orgueil, qui luy bouffit le cœur,
 Luy enfle les poulmons du vent d'une grandeur,*

Voudra

Voudra pour piaffer par sus toute paroistre,
 Combien que de bas lieu elle ait sorty, peut-estre,
 Voudra pour ses habits entrer effrontément
 En toute compagnie, & parler hautement:
 Contraindra son mary d'une façon rebelle,
 A luy fournir habits à la mode nouvelle,
 Sans preuoir si premier il aura le moyen
 De soustenir long temps vn si grand entretien,
 Sans sçauoir si ses biens, sa terre, ou son vilage,
 Pourront entretenir ce superbe equipage:
 Voudra des corillons d'un tafetas changeant,
 De velours, de Damas, ou satin esclattant,
 Qu'il conuient enrichir de tant de broderie,
 De bandes de satin pour la piafferie.
 Ce n'est encore rien, il faut mille assiquets,
 Bagues, chaines, carquans, ceintures & bouquets,
 Des bourses au mestier, de belles peccadilles,
 D'un relief esclattant, de brodures gentilles:
 Les beaux gans parfumez, les esmaillez couteaux,
 Et d'un azur bruny les damasquez ciseaux:
 Les miroirs façonnez de glace de Venise,
 L'esuentail dentelé, les rabbats à la Guyse:
 Tant de chaisnes de geë, & tant de bracelets,
 De perles, de grenats, & de riches collets:
 Tant de manteaux plissez d'une estoffe bien teinte,
 Quand la Dame est aux champs, ou lors qu'elle est enceinte.
 Tant de moulles frisez, de perruquez cheueux
 Retors, & annelez en mille & mille næux,
 Les toillettes de nuict & les coëffes de couche,

Brassieres de satin quand Madame est en couches.
Sans oublier encor les coëffes de velours,
La robe de damas, avec tous ces attours:
Mais ce qui plus la met en ceruelle & en peine,
C'est qu'il luy faut auoir des rabats à la Reine,
Rabats à poinct-couppé, ouuragez, dentelez,
Empesez, rayonnez, canelez, houppelez:
Des rabats à la neige, & à la franfrelluche,
De beaux manchons doublez de Martre ou de peluche.
Il faut en outre auoir de superbes patins
D'un velours cramoisi, ou de mignards multins,
D'un maroquin violet, couleur iaune, ou pourprine,
Et en teste porter coëffe à la Iacobine.
Et mille inuentions & autres nouveautez,
Mille façons d'abits d'heure en heure inuentez,
Qui pour naistre à la Cour, source de l'inconstance,
Ont plus de changement qu'Eurippe en apparence
N'a de flus & reflux, qui sept fois tous les iours
Flottant & resflottant, a son cours & decours,
Ainsi la nouveauté des habits de la France,
A son flus & reflux sans aucune assurance.

LE mary qui n'est point bouffi d'ambition
 Contrariant du tout à sa complexion,
 Auare ne voudra à sa femme permettre
 Ses somptueux habits, ains tasche à la remettre
 Par ses prudens discours, au sein de la raison,
 Luy disant qu'elle veut ruiner sa maison:
 Luy remonstre en douceur, qu'il ne peut satisfaire
 A luy fournir habits si pompeux d'ordinaire,

De

De là naist le discord & la diuision:
Car sa femme estant née à la presumption,
Fera la sourde oreille à toutes remonstrances,
Continuant tousiours en ses folles despences,
Sans respect du mary, sans crainte de charger
De debtes sa maison, ou sa terre engager,
Ayant l'esprit enflé d'une vaine arrogance,
Où son humeur hautain la pousse de naissance.
Si le mary ne veut fournir or, ou argent,
Soit qu'il soit vsurier, auare, ou indigent;
Soit qu'il vueille empescher ses fumeuses boutades,
Ou retrancher du tout ses superbes brauades:
Soit qu'il vueille abbaïsser son arrogant caquet:
C'est alors, c'est alors qu'il est mis au rouët,
C'est alors qu'on l'assaut de picquantes reproches:
Vilain ie ne veux plus que de moy tu approches,
Pourquoy es-tu venu infidelle trompeur,
Pour espouse choisir une fille d'honneur?
Si tu ne veux d'habits l'entretenir honneste,
Vilain auare, on deüst te fracasser la teste,
On deuroit en tous lieux par mespris te siffler:
Si tu permets encor ma colere s'enfler,
Ie te feray sentir ce que peut une femme
Extraicte de bon lieu. Ferois-tu bien ce blasme
A mes nobles parens, par ta grand chicheté,
Que d'abbaïsser l'estat deu à ma qualité?
Dy moy double vilain, suis-ie point aussi digne
D'auoir de beaux habits comme nostre voisine,
Qui brane tous les iours en habits fort pompeux,

Bien qu'ell' n'aye sorty de si nobles ayenlx
 Comme estoient mes parens, qui d'une race antique
 Ont tins les premiers rangs dedans la Republique ?
 Son mary neantmoins luy fait iournellement
 Porter sans qualité vn riche vestement.
 Je dois à meilleur droit brauer autant comme elle,
 Qui porte sur le front le nom de Damoiselle.
 Tu voudrois cependant, auare malheureux,
 Retrancher en vilain mes habits somptueux.
 Quoy? penserois-tu bien pour ta veillaquerie
 M'empescher de brauer? c'est vne mocquerie,
 Si tu l'auois songé ie te ferois sentir
 De ta sale auarice vn fascheux repentir.

C'Est au pauvre mary à porter la cuirasse
 Et le pauois de Iob, à si rude menasse,
 Comme le seul object, où les tr.icts plus poignans
 D'une femme en fureur se vont tous décochans:
 C'est la butte & l'escueil où les plus grands orages
 Les foudres d'un desdain, & les boüillantes rages
 Des flots d'une rigueur, viennent à se heurter.
 On le void iour & nuict malheureux supporter
 Mille & mille tourments, des travaux mille & mille,
 Pour accroistre s'il peut sa race & sa famille
 En plus grands reuenus, mais il traueille en vain;
 Car l'orgueil de sa femme, & son humeur hautain,
 Ses habits somptueux, & sa despence folle,
 Rendent de ses labeurs l'esperance friuolle.
 O malheureux aspect! ô Astre trop fatal!
 Qui dominoit alors qu'au lien coniugal

Ce mary fut conioint à cette ame rebelle,
 Qui pour estre d'humeur cholerique & cruelle,
 Voudra superbement au logis commander,
 Mastiner son mary, de pres le gourmander;
 Si bien qu'il n'osera eslever la paupiere,
 Ou hausser le sourcy à si rude guerriere,
 Qu'il ne soit à l'instant d'iniures galoppé,
 Et en ses actions iusqu'au fillet drappé:
 Combien que son humeur arrogante & martine
 Vueille mettre à brauer sa maison en ruyne.

O Desastré mary! ton trop bouillant desir
 Te fait plein de douleur repentir à loisir
 Quoy? penserois-tu bien à son humeur complaire?
 L'entreprise seroit trop vaine & temeraire,
 C'est un ennuy sans bout, sans limite, un tourment,
 Sans mesure, un labeur, sans fin commencement,
 Qui va renouvelant, ainsi comme la roche
 D'un Zisiphe aux Enfers, ou la rouë qui tout proche,
 Tourmente un Ixion; ou le foye renaissant
 Du voleur Promethé qu'un Vautour rauissant
 Becquette iour & nuict, ou des Sœurs Danaïdes
 Le labeur infiny, des tonneaux tousiours vuides,
 Ou les trop vains souhaits d'un Tantal alteré,
 Qui de soif dans les eaux sans cesse est martyré.

Ainsi vont renaissant les tourmens & les peines
 De ceux qui sous Hymen vont espuisant leurs veines,
 Et de sang & d'esprit pour complaire au destin,
 A l'humeur imparfait du sexe feminin!
 Mais laissons ces discours, ô Muse curieuse,

Et

Et poursuivons le fil de l'humeur bilieuse:
 Acheuons en deux mots de conter au Lecteur
 Le reste des effects de cette fiere humeur,
 Humeur comme i'ay dit, qui trop prompte & active
 Rend la femme sur tout aspre & vindicative,
 Ne respirant rien tant que se pouuoir venger,
 Si quelque mesdisant a voulu l'outrager,
 Ou censurer ses meurs, ou soit que sa voisine
 Ne l'ait point visitée en faisant sa gesine:
 Soit qu'estant à l'Eglise au seruice de Dieu,
 On ait baissé son banc, ou changé de son lieu,
 Soit que par un Pasquin ou mordante Satyre
 D'elle ou de ses parens, on ait osé mesdire:
 Soit qu'on l'ait attaquée ou picquée à l'honneur,
 Cela la met soudain en estrange fureur,
 Forçant son cher espoux d'une douce nature
 A venger ce mespris & punir cette iniure:
 Quelquefois le mary qui pese sagement
 Au poids de la raison ce soudain mouuement,
 Taschera d'appaier ce foudre de colere
 Qui brusle à petit feu le cœur de sa Geolier.

Il pense par le temps cette rage dompter
 Luy faisant remascher son frein, pour luy oster
 Cet humeur qui la met en fougue & en ceruelle,
 Luy remonstre en douceur, puis qu'elle est Damoiselle,
 Qu'un esprit relené, qu'un cœur tres-generoux,
 Panche mille fois plus au pardon qu'un peureux,
 Que les craintifs qui ont une ame roturiere:
 Sont cent fois plus cruels qu'une noble & guerriere:

Tesmoin

Tesmoin ce grand Cesar, ce Romain Empereur,
Plus enclin au pardon qu'à vengeance ou rigueur.

MAis il remonstre en l'Air, il bastit dessus l'onde,
Il raisonne vn rocher, car sa femme feconde
En humeur coleric, soit à droit, soit à tort,
Vcut venger cet affront qui la tourmente fort,
Si son espoux ne veut embrasser sa querelle,
Et à ses passions prester soudain l'oreille,
Vn discord tout nouveau renaist en la maison,
Cette femme en courroux iettera sans raison
Mille & mille brocards d'une langue cruelle
A son pauvre mary, l'appellant infidelle,
Craintif, lasche, poltron, & sans ressentiment,
Ladre, qui ne ressent ceux qui cruellement
L'offencent sans respect, & son antique race.
C'est dommage, craintif, cent fois qu'on ne te passe
Les pieds sur l'estomach, d'endurer en coyon
De si lasches affrons sans en tirer raison.
Serois-tu bien, hélas ! si ladre de nature
D'endurer sans reuënche vne telle imposture?
Dieux ! quelle lascheté, quelle poltronne humeur
S'empare maintenant du centre de ton cœur:
O ame de Connil, ô courage de Lieure,
Tousiours accompagné d'une peureuse fieure,
Qui peut peindre en ton front tant de timidité?
Qui cause dans ton sang tant de stupidité?
Veux-tu lasche à la peur sacrifier ta vie,
Comme jadis faisoient les peuples de Libie?
Veux-tu laisser fanir ta gloire & ton renom,

Engager

Engager ton honneur comme un craintif poltron?
 Hé! quoy voudrois-tu bien miserable, permettre
 Qu'on nous vienne offencer & l'iniure remettre?
 Auras tu bien le cœur de me voir commander
 A mille mesdisans, sans sylle ny gronder?
 Je prieray mes parens, qui de cent bastonnades
 Me vengeront de ceux qui me font des branades.

LEcteur, voicy un mal qui vient renouveler,
 La peine au pauvre Job, & bas luy fait caler
 La voile en ce destroit, imitant le Pilote,
 Qui voyant sur Thetis ses vaisseaux & sa flotte,
 Battus cruellement des Aquillons venteux,
 Baisse les voiles bas, s'exposant hazardeux
 Au courroux de Neptun, tout ensté de l'orage,
 Plustost que resister à sa bouillante rage:
 Ainsi fait ce mary tresprudent & accort,
 Qui pour sage euter un funeste discord,
 Sçait baisser à propos les voiles du silence,
 Sans vouloir repartir, à si rude arrogance.
 A sa femme il permet de vomir sa fureur,
 Et desbonder les flots de sa fiere rigueur,
 Mais il combat en vain avec sa patience,
 Il est dompté du flux de sa perseuerance,
 Il est contraint, vaincu par importunité,
 D'acquiescer, craintif, contre sa volonté,
 Au fougueux appetit d'une femme en colere,
 Qui en fin le conduit au gouffre de misere,
 Le pousse, ô fier destin! par ses ambitions
 Au centre de malheurs, où les afflictions

Viennent

*Viennent directement terminer & se rendre:
 Il faut bon-gré, mal-gré sa querelle entreprendre,
 Soit à droit, soit à tort, par force, ou par trahison,
 En dueil, par appel, par mort, ou par prison,
 Il faut se reuanger de l'iniure mordante,
 Et que sans plus tarder son mary s'en ressente:
 Il faut battre ou tuer ces faiseurs de Pasquins,
 Lesquels ont blasonné ses sœurs ou ses cousins,
 Offencé son honneur d'une langue indiscrete.*

Infortuné mary, il faut que tu t'appreste,
 Contre ton naturel doux, courtois & humain,
 A mettre promptement les armes à la main
 Pour venger cet affront: Si c'est un Gentil-homme
 Faut se battre en dueil hazardeux d'homme à homme
 S'il arriue (ô rigueur) qu'en ce combat douteux
 Il tuë, ou soit tué, quel malheur à tous deux!
 Si sa partie à droict, d'une Espagnolle lame
 Aux ombres Stygieux, fait descendre son ame,
 Quel desastre, hé bons Dieux! quel plus grand desespoir?
 Quel plus grand creue-cœur pourra sa Dame auoir,
 Ayant par son orgueil & superbe nature
 Mis son fidelle espoux dedans la sepulture,
 Qui peut-estre a laissé plusieurs petits enfans,
 D'ont le plus grand d'entr'eux n'aura atteint six ans,
 Orphelins sans support, priuez de leur cher pere,
 Par l'humeur arrogante de leur cruelle mere:
 Si d'adventure aussi il tuë & soit vainqueur,
 Il ne peut euitier un funest malheur,
 S'il est pris, il perdra hontensement la vie,

Estant

Estant par un borreau sur l'eschaffaut rauie.
 Ou bien il donnera, comme Euesque des champs,
 La benediction de son pied aux passans,
 En hazard de garder les trouppes à la Lune
 Comme un Berger de nuict, chose bien importune:
 S'il franchist ce destroit, il perdra ses moyens,
 Laisant pour appoincter ses enfans indigens.
 CONTEMPEZ donc, Lecteur, en combien d'infortunes
 Tombe un pauvre mary pour les quintes Lunes
 D'une femme enragée & pleine de fureur:
 Quel defaistré malheur, quelle tragique horreur
 Produit ce fier Hymen, ce cruel mariage,
 Vray Tyran des humains, le Bourreau de vostre aage.
MUSE c'est trop tardé sur ce tableau d'humeurs,
 Il faut ailleurs mes-huy employer tes couleurs,
 Si quelque place au blanc reste dedans la toille
 Tire pour abbreger, par dessus un grand voile:
 Car qui voudroit du tout ce grand tableau remplir,
 Pinceaux, huile, & couleurs viendroient à deffaillir,
 Nettoy' donc tes pinceaux pour derechef pourtraire
 Un tableau tout nouveau, qui puisse satisfaire
 Au Lecteur curieux, & son œil contenter.
 Il faut premierement, Muse, représenter
 D'un cœur bien adoucy, le plant & les ombrages,
 Les racourcissements, le relief, les paysages
 De ce ioug espineux de ce fatal lien,
 Plus estroit mille fois que le nœud Gordien.
 Nous auons ja depeint les humeurs qui diuerses,
 Causent aux mariés mille & mille trauerses,

Figurons

Figurons donc le choïs par les affections.
 Si femme vous prenez pour ses possessions,
 Ou si vous l'espousez pauvre & necessiteuse,
 Ou laide en cramoisi, difforme ou desdaigneuse,
 Ou si vous recherchez vne exquisite beauté,
 De toutes vous aurez mainte incommodité:
 Vne rare beauté la rendra soupconneuse,
 Superbe les moyens, la laideur odieuse;
 La pauvre vous contraint d'endurer mille maux,
 Peines, ennuis, soucis, & angoisseux trauaux.

L A B E L L E.

Commençons aux malheurs qui tyrannisent l'ame
 Du pauvre marié espousant belle femme:
 Il n'a aucun repos, vne ialouze peur
 Le bourrelle sans fin, & luy glace le cœur:
 Il tremble, il suë, il craint, il frissonne sans cesse,
 S'il void vn Courtisan parler à sa maistresse,
 Nuiet & iour il l'espie, il est tousiours au guet,
 Il l'œillade, il la suit, soupçonnant qu'un muguet
 Ne luy fasse l'amour la voyant si tres-belle:
 Ce qui le rend songeard & le met en ceruelle,
 Car comme Iuuenal à doctement chanté,
 Tres-grand est le debat entre la chasteté,
 Et l'extreme beauté, & rarement on trouue
 Vn visage accompli, qu'aussi tost on n'esprouue
 Qu'il cache dans le sein vn impudique amour,
 Se voyant caressée tant de nuit que de iour,

C

De mille & mille amans, qui d'un picqueur langage
Luy font rompre le nœud du Nopcier mariage,
Et brescher laschement sa gloire & son honneur,
Pour l'exposer en proye aux desirs du vainqueur.
Quel remede à ce mal? Beauté est une ruche,
Dont l'odoreux Piment, la Coudre & la Lambrusche,
Tirent de toutes pars les mousches & bourdons,
Sans le chariuary des poëlls & chaudrons.
Beauté (diray-ie encor) est une autre Panthere,
Dont la plaisante odeur attire d'ordinaire
Les autres animaux qui tous la vont suivant,
Allez de l'odeur qui d'elle va sortant:
De mesme une beauté est aux yeux tant aymable,
Son amoureuse odeur nous est si agreable
Qu'un chacun court apres eschauffé d'un desir
D'en cueillir par amour le souhaitté plaisir.
Bref, il n'est rien si fort, rien si saint, ou si sage
Qui ne soit attiré par un mignard visage.
Le Saint homme David, le sage Salomon,
Et le fort des plus forts l'inuincible Samson,
Ont tous esté domptez d'une beauté exquise,
Plus rare est le sujet, d'avantage on le prise.
Beauté est un Aymant qui attire le fer,
Les cœurs plus endurcis s'en veulent approcher:
C'est un brillant Soleil qui brusle les courages,
Un piege decenant tout remply de cordages,
La gluz, & l'hameçon des plus subtils esprits,
Où ils sont engluez, amorcez & surpris:
Voyant une beauté qui d'aymer nous conuie,

Il n'est homme si mort qui ne reuienne en vie,
 Il n'est cœur si glacé qui n'en soit enflammé,
 Cerueau si acéré qui n'en soit entamé,
 Hermite si deuot, voyant ses beautez ores,
 Qui n'en perde soudain ses grosses patenostres:
 C'est la Lyre d'Orphée, & le Luth d'Amphion,
 Qui traient les rochers aux airs de leur chanson,
 Ainsi les durs Rochers & les ames marbrines,
 Les cœurs plus empierrez & les dures parédrines,
 Sont attirez en fin de l'air delicieux,
 D'un visage mignard qui enchante nos yeux,
 Et nous tire apres soy par les larges campagnes,
 Par les bois plus touffis & les aspres montagnes:
 Mesme ce grand Iupin deuenu amoureux
 Des beautez d'icy bas, en a quitté les Cieux:
 Pluton laisse l'Enfer pour raur Proserpine,
 Mars mis ses armes bas pour caresser Cyprine,
 Et sa Lyre Apolon, poursuivant sa Daphné,
 Neptune son Trident en mer abandonné,
 Pour aller courtiser sa mignonne Amphitrite,
 Mercure son flageol, pour sa Nymphé Carite.
 Tous de cette beauté regardent l'Orient,
 L'aiguille de nos cœurs touchée à cet Aymant,
 Vers ce Pole luisant leue tousiours sa pointe,
 A un si beau sujet chacun donne vne atteinte,
 Bref, l'importunité de tant de coups diuers,
 Mettent à la parfin vne femme à l'enuers;
 Qui de sa part estant d'autre chaleur touchée
 Que celle de Phæbus se voyant recherchée

De tant de seruiteurs, de mignons perruqueꝝ,
 De ieunes Adonis, poudreꝝ, frisez, musquez,
 Propres, lestes, gaillards, en habits magnifiques,
 Et qui sçauent d'amour les ruses & pratiques,
 Les passages, les traicts, & les doctes leçons
 Du liure Paphien, les vns vsent de dons
 Et de riches presens : les autres par priere,
 Charmez d'une beauté si rare & singuliere,
 Tascheront de gaigner vne place en son cœur,
 S'elle fait la reuesche, & vse de rigueur:
 Mais la longueur du temps, & la persëuerance,
 Bouleuersent en fin ce rocher de constance,
 Et la font succomber au plaisir amoureux,
 Sentant de l'Archerot les brandons & les feux,
 Le ver tousiours au cul, & la puce à l'oreille,
 Qui la picque souuent & son ame reueille,
 Pour luy faire gouster les gracieux discours,
 Et les mignards baisers de ces mignons d'amours,
 Estant à les cueillir plus prompte & plus soudaine
 Que n'est vne Iument oyant cribler l'auoine,
 Ou vn ieune Escholier au son de son quartier,
 Qui dans la bourse bruit és mains du Messager:
 Tant a de force en nous la vine batterie,
 Des canons du discours vers vne ame cherie,
 Des dons d'une beauté, qui pleine de douceurs,
 D'un regard de ses yeux captive tous les cœurs,
 Teux la force d'amour où s'acèrent les flesches
 Qui font dedans nos cœurs mille cruelles bresches:
 Teux qui cachent le feu capable d'enflammer

Les

Les cœurs plus englacez, les conuient d'aymer,
 Teux qui chargez de traicts vont à la picorée,
 Des Dames & des cœurs pour en faire curée
 A leur discretion; & vouloir empescher,
 C'est vouloir un grand Pin des ongles arracher:
 C'est aux sourds enseigner la nombreuse Musique,
 Aux auengles, monſtrer des Peintres la pratique.
 Car pluſtoſt on verra les celeſtes flambeaux
 Abandonner leurs chœurs: Pluſtoſt dedans les eaux
 Se nourrira le feu contraire à ſa nature,
 Pluſtoſt le corps viura priué de nourriture:
 Pluſtoſt le chaud Eſté ſe verra ſans moisſons,
 Le Printemps ſans ſes fleurs, l'Hyuer ſans ſes glaçons:
 Que d'empescher iamais vne meſchante femme
 D'accomplir ſes deſſeins ſentant d'amour la flamme,
 Depuis qu'elle a laſché la bride à ſes deſirs:
 S'abandonnant du tout à ſes laſcifs plaiſirs:
 Il n'eſt mary ſi fin que fine elle n'affine,
 S'il a quelque ſoupçon elle eſuente la mine
 Lors qu'elle a pris plaiſir avec ſon ſeruiteur:
 Ce iour meſme au mary elle uſe de douceur,
 Luy taſte le menton, luy frize les cheueux,
 Luy baiſotte le front, & la bouche & les yeux,
 D'un eſprit adoucy contre-fait la ſuccrée,
 La pudique, la chaſte, & femme reſſerrée,
 Feignant d'auoir l'amour & ſes ieux à meſpris,
 Et deteſtant ſur tout les eſbats de Cypris:
 Alors le ſot mary ſ'eſtime un vray Helie,
 Rayy dedans les Cieux, ayant femme accomplie

Et parfaite en beauté; Mais le Faulcon niais,
Le Tiercelet de sot, ne sçait de quel biais
Ny de quelle façon les femmes se gouvernent,
Et de quels vains appas leurs maris enforçellent,
Charmans subtilement d'un Philire mielleux
Les esprits plus jaloux, & les plus soupçonneux.
Si le mary ruzé par ses subtiles ruses
Descouvre ses amours, elle aura mille excuses,
Capable de tromper le mary plus ruzé,
Plus madré, plus accort, plus fin & aduisé,
Tant ce sexe peruers apporte d'artifice
Pour bien couvrir son jeu, & masquer sa malice,
Se servant à propos de mille inuentions,
Mille traicts déguisez, mille deceptions,
Du depuis que l'amour en son cœur a pris place,
Il n'est plus de besoin de feuilletter Boccace,
Bouquiner l'Amadis, consulter l'Aretin,
Rechercher les secrets composez par Courtin,
Pour sçauoir du mestier les ruses & fineses,
L'Amour enseigne assez ses subtiles adresses:
Il rafine l'esprit pour user finement
Du pressement du pied, du secret maniment
De la main de l'amant, il enseigne les formes
Des caractères peints selon les Astronomes:
Il donne les aduis des habits de Faquin,
De poullier l'Amant dedans un manequin
En habit desguisé, & si cela n'accorde,
Se servir à propos des eschelles de corde:
Prendre assignation au dictame amoureux,

Sans

Sans ancre, sans papier, d'un seul traict de ses yeux.
 Et si l'on est contrainct d'envoyer d'adventure
 Le poulet à l'amant, bien couvrir l'escriture
 De sel Armoniac, destrempé dedans l'eau
 D'Ambre gris & Mercure, ou du secret nouueau
 De l'Alun emplumé, ioint au sang de Rubettes,
 Pour du poulet esclos couvrir les aislerettes,
 L'envoyer bien caché dedans un baston creux,
 Ou bien dans des pasteZ fort artificieux:
 Tantost les envoyer dedans des confitures,
 Tantost dans un drageoir, ou aux entre-lasseures.
 D'un beau bouquet de fleurs, secret assez caché,
 Estant du seul Amant à la Dame arraché;
 Tantost les envoyer dans les pommes de Cire,
 Tantost dans un œillet, quelquefois sans escrire:
 Faire entendre à l'Amant par discours bien couvers,
 Repris tout à rebours & cousus à l'envers:
 Le temps, l'heure, & le lieu pour en toute franchise
 Jouyr de leurs amours sans crainte de surprise,
 Mesnager à propos l'absence de l'Espoux,
 Pour l'employer du tout en leurs esbats plus doux.
 Les yeux vrais messagers & truchemens de l'ame
 Sont les fins maquereaux pour exprimer la flame
 De nos conceptions dessignants sans soupçon,
 D'un traict bien décoché une assignation.
 C'est le cadran des cœurs, dont l'esguille & la monstre
 Marquent fidèlement l'heure d'une rencontre:
 Bref, les yeux sont d'amour les Poulets les plus fins
 OeilladeZ dextrement, non pas à toutes fins,

*Et mille inuentions que l'amour leur suggere,
 Que crainte d'enseigner ie suis contrainct de taire,
 De peur que quelque iour par les charmes vaincu
 De ce fatal Hymen on ne me fist Cocu:
 Je ne mets donc icy que les ruses grossieres,
 Dont vsent aujourd'huy les Dames Boscageres.
 Non Muse, tu ne dois descouurir les facons
 Plus subtiles de l'Art: Quitte donc ces leçons
 Des charmes de l'amour & poursuy ta carriere,
 Pour du mary cocu figurer la misere:*

LE COCV IALOUX.

*Si le mary jaloux la tient comme en prison,
 Luy deffendant expres sortir de la maison,
 C'est alors, c'est alors qu'une bruslante enuie
 L'inuite de sortir pour chercher compagnie,
 Voyant que son mary, sans subject ny raison,
 La retient au logis par un jaloux soupçon,
 Et cognoissant qu'il est de ce jaloux plumage,
 Cela r'enflamme encor son amoureuse rage,
 Et luy fait rechercher des moyens tous les iours
 De tromper son jaloux par nouuelles amours.
 Il a beau espier toutes les sentinelles,
 Tous les cent yeux d'Argus, toutes les citadelles,
 Tous les plus forts Dongeons ne pourroyent empescher
 Que le Diable subtil n'entre dans son Enfer,
 Pour hardy luy tailler de la besongne entiere,
 Qu'on nomme à cul leué, & à serre crouppiere.
 C'est donc vrayment en vain que le mary jaloux
 Veut retenir sa femme, & empescher ses coups,*

Tant

Tant plus il luy tiendra les resnes un peu hautes,
Luy pressant trop le mors, plus il commet de fautes,
Semblable à l'Escuyer, lequel pour trop serrer
La bride à son Cheual, le contraint de cabrer.
Qui bien sagement veut une femme conduire,
Doit imiter sur tout un patron de navire,
Lequel oyant le vent de toutes parts souffler,
Escumer l'Ocean, ne scachant où singler,
Fait descendre aduisé du navire les voiles,
Laisant rame & tymon aux ondes plus cruelles
Pour ceder, pour un temps, au courroux de Neptun,
Plustost que resister à ce vent importun,
Son vaisseau va flottant à la mercy des vagues,
Au hazard d'encourir ses venteuses borasques:
De mesme le mary doit sagement laisser
Sa femme en liberté, sans tant la harasser.
Exposant son vaisseau au vent de cocuage,
Puis qu'il depend du tout des loix de Mariage:
Cocu & marié se suivent de si pres,
Que lors qu'on parle d'un, l'autre s'entend après.
Ie les mets donc tous deux en la Cathégorie
De la relation, faisant allegorie,
Et rapport principal aux traicts d'une beauté,
Qui sans le ioug Nopcier remply de cruauté,
Nous tient comme Forçats attachez à la rame.
Voyez donc quel malheur d'espouser belle femme,
Il pense s'esjouyr dans le liçt coniugal
Avec cette beauté, cependant un Riual,
Un galuret frizé, un mignon de couchette,

Luy plante finement des cornes sur la teste,
 Le fait vray Marguillier de Sainct Pierre aux Beufs,
 Ou de sainct Innocent Confraire bien-heureux:
 Sa femme d'autre part comme vne autre Diane
 En fait vn Acteon tandis qu'elle se baigne
 Et se plonge dans l'eau de ses contentemens,
 Luy met changé en Cerf vne meute de Chiens,
 De mesdisans mocqueurs pour luy faire la chasse,
 Et le faire abayer à vne populasse.

Qui a veu quelque-fois vn malheureux Renard
 Dans le piege attrapé, tout honteux & coïard,
 Agassé, piaillé de Guays & de Corneilles,
 Il void nostre Cocu estonné à merueilles
 De se voir agassé, & mocqué en tous lieux,
 Baffoïé, mastiné, sifflé, iusques aux gueux:
 Il est plus descrié que la vieille monnoye,
 Chacun le monstre au doigt en passant par la voye.
 La honte & le desdain luy font baisser le front,
 Voyant de toutes parts chacun luy faire affront
 On luy demande bas, s'il n'entre point en siebure,
 Que dommage seroit qu'il fust changé en Lieure,
 Que les cornes au front luy conuiennent si bien,
 Qu'Idole il seruira au Temple Delien
 A l'Autel Ceraton, tout façonné de Cornes
 A l'honneur des Cocus, qui receuoient escornes:
 Et mille autres brocards que l'on luy iette au nez,
 Qui luy font endurer les peines des damnez,
 Le rendent tout pensif, triste & melancolique,
 Le front tout bazoné, iaunnastre, & Ictérique,

Paste,

*Pasle, morne, plombé, cacochime, mal-faict,
Cueilly, fené, ridé, hideux & contrefaict,
Visage d'Appellant, vne mine bastarde,
Plus baueux & crasseux qu'un vray pot à moustarde.
D'un beau Ganimedes, & Narcis qu'il estoit
Il semble un Therfites en ce fascheux destroit,
Plus sale, refrongné, qu'un Vsurier auare,
Terreux, affreux, hideux comme un second Lazare
Ressuscité des morts, tant a de force en nous
La tristesse qui vient, d'estre Cocu jaloux.
Bref, il semble à le voir un nocturne Fantosme,
Haué, maigre & defaict, ainsi qu'un saint Hierosme.
D'un Paradis heureux de douce liberté,
Il entre en un Enfer remply d'obscurité:
Et des ennuis sans fin, en des iours sans lumiere,
En des nuités sans sommeil, au comble de misere,
Le pourtraict racourcy des plus aspres tourmens
Qu'une jalouse peur donne à nos sentimens,
N'y ayant rien çà bas qui tant nos sens bourrelle,
Tirasse nos esprits d'une gesne cruelle,
Que lors que nous perdons & les biens & l'honneur,
Cruelle cruauté, rigoureuse rigueur:
Qui rend nostre Cocu matagrabolisé,
L'entendement perclus, l'esprit deualisé,
Plus estonné cent fois que les fondeurs de clêches,
Ou les Loups attrapez aux pieges & amorches:
C'est un vray saint Marry, le patron de saint Pris,
Qu'une fiere beauté a laschement surpris.
S'il sçait bien qu'il est sot, & malheureux l'endure,*

Il est un vray martyr, s'il ne sçait l'enclouëure,
 Un Iobez tres. parfaict, un pur saint Innocent,
 Un Busard, un niais, priué d'entendement,
 Mais on tient les Martyrs estre plus ordinaires
 Soubz le nopcier Hymen: C'est pourquoy nos prieres
 S'adresseront à eux, plustost qu'àux Innocens,
 Qui pour estre priuez de ceruelle & de sens
 Ne souffrent les ennuis, & la peine cruelle,
 Q'endurent les Cocus qui ont plus de ceruelle,
 Ils sont plus sensitifs aux traiets d'une douleur,
 Que ces pauvres niais, qui vivent sans honneur.
 Laissons donc ces Busards pour parler du martyr
 D'un auisé cocu, qui sans cesse sospire,
 Comme tout esperdu, il ne sçait que penser,
 De quel costé tourner, ny sur quel pied danser,
 A qui auoir recours, de quel bois faire flesches:
 Quel Baulme recouurer pour guarir tant de bresches,
 Et de coups acerez qui luy naurent le cœur:
 Bref, il en est logé chez Guillot le songeur,
 Il tient, comme l'on dit, le Loup par les oreilles,
 Et ne sçait à quel saint presenter ses chandelles,
 Il n'a recours en fin qu'aux larmes & aux pleurs,
 A fin d'esuentiller ses cuisantes douleurs.
 Il deplore attristé la faute qu'il a faicte,
 D'auoir choisi pour femme vne Putain parfaicte,
 Inuoquans, coniuuant six genres principaux,
 De ces Cacodemons qui sont dedans les eaux,
 Qui habitent les airs, dans le feu, sous la terre,
 Incubes, Feu volans, postillons du tonnerre,

Pour

Pour estre les tesmoins de sa calamité,
Criant, de s'esperé, en ceste extremité.
Desastre infortuné; desastrée infortune,
O Astre trop peruers! ô quatriesme Lune
Qui dominoit au Ciel alors que ie fus né!
O Tetrigone aspect, ô point infortuné!
O Ciel, ô Terre, ô Mer, esclairs, tonnerre, foudre,
Couurez, engloutissez, noyez, mettez en poudre
Ce pauvre malheureux: venez Tygres felons,
Lyons, Ours, Leopards, & vous affreux Dragons,
Vous paistre de mon corps, de mon sang qu'on s'enyure,
Puis que ceste beauté, en qui ie soulois viure,
N'est plus qu'une putain: non, non, ie veux mourir,
Plustost que voir l'honneur de ma maison perir!
O dure cruauté! ô destin deplorable!
O espoux affligé! ô amant miserable!
La fable & le Rany du populaire vain.
La butte, le sujet, & le Pasquin Romain,
Où les traicts plus poignans de toute calomnie
Se viennent descocher en toute compagnie,
Quel panois azeré, rondache ou fort bouclier
Pourroit parer ses traicts? puis qu'il trouue en l'esclair
Des brillantes beautez de sa perfide Dame,
Le foudre rougissant qui saccage son ame:
S'il a quelques enfans il void qu'à toutes mains,
On leur va reprochant qu'ils sont fils de Putains:
Peut estre sont ils faicts de dix ou quinze Peres,
Comme ceux d'Harlequin, estranges vituperes.
En fin, cil qui s'allie à vne grand' beauté

Coryt

Court risque d'estre sot, cela est arresté,
 Il peut bien s'assurer si sa femme on suborne,
 Qu'il entre de Libra dedans le Capricorne,
 De libre qu'il estoit il se rend prisonnier,
 Et se figure au front une Lune en quartier:
 S'en garde qui voudra, quiconque la prend belle
 Est en hazard d'avoir une corne en ceruelle,
 C'est l'advertissement des bouchers bien appris,
 Qui conduisant leurs bœufs par les rues de Paris,
 Craignans blesser quelqu'un si quelque bœuf s'esgare,
 Font crians aux passans, Gare la corne, gare.

L A L A I D E.

SI VOUS LA PRENEZ LAIDE, EN PASSE
 C R A M O Y S Y,
 Vous aurez au logis tousiours un pain moisy,
 Un pain sans appetit, un pain qui vous desgouste,
 Fâcheux à digerer, dont la noiraistre crouste
 Cause à vostre estomach un desir de vomir,
 Un lasche desuoyement, un estrange dormir,
 Plein de songes hydeux, representans à l'ame
 Le difforme pourtrait d'une si laide femme.
 Quel plaisir aurez-vous pres de ce laideron,
 Qui de son seul regard rebouchera l'espron,
 De vos plus chauds desirs, & fera que la poincte
 De vos affections n'aura plus nulle atteinte?
 Si vostre naturel vous met trop en humeur,
 Il faut bon gré, malgré, attendre l'espeffeur
 De la prochaine nuict, crainte que son visage
 Si difforme & si laid n'affoiblist le courage,
 Et n'amortist le feu de vostre chaude ardeur,

*Pensant prendre plaisir vous mourrez en langueur
Pres de ce noir charbon : ceste femme hideuse
Qui enroche les cœurs comme vne autre Meduse.
Quel tourment au mary , bien pressé de la faim,
N'auoir pour s'assouuir que ce rigoureux pain,
Plein de paille , areneux , si rude & si estrange,
Qu'en fin il est contraint d'auoir recours au change,
Et chercher autre part vn pain pour r'agouster
Ses appetits perdus , & sa faim contenter:
S'il est tres-desireux des esbats de Cythere
Il ne peut s'assouuir de si maigre ordinaire:
L'Amour le force donc à laisser le pourtraict
De sa femme , qui n'a ny grace ny attraiect,
Pour aller courtiſer vne plus belle face,
Dont les attraits mignards , le maintien & la grace,
Et les trompeurs appas , l'ont soudain alleché,
S'estant vendüe à luy , peut estre , à bon marché,
Pour n'auoir acheté que le cul de la beste,
Qui vaut en ce mestier , beaucoup mieux que le reste,
Si bien qu'il est content d'auoir à si bas pris
Vne ieune beauté , qui faiect honte à Cypris,
Desirant à iamais sacrifier sa vie
A l'autel des beautez d'vne si belle amie,
S'esclauer dans les reſs de ses diuins cheueux,
Et captiuier son ame aux cachots de ses yeux:
Toute nuict en ses bras avec elle il folastre,
S'estant de ses beautez rendu comme idolastre.
Il se mire au crystal d'un visage si beau,
Qui semble vn Cygne doux pres de son noir Corbeau.
Sa femme d'autre part , comme Lune eclipsée,*

Des reis de son Phœbus, se voyant mesprisée,
 Et descheüe en ses droicts, remplit l'air de ses cris
 Et de larmes ses yeux, sçachant qu'un autre a pris
 Sa place, & maintenant iouyst des embrassades,
 Des amoureux baisers, des douces accollades
 De son pariure espoux, qui la faiët soupirer,
 S'arracher les cheveux, & se desesperer,
 Voyant que son mary Adultere, infidelle,
 Trop lascif entretient une ieune pucelle,
 Relique du Couuent de Dame du Moulin,
 Qui d'estourne le cours de l'eau de son Moulin,
 Qui chome bien souuent, si bien que sa tremie
 N'a receu de long temps semence ny demie,
 Laisant aussi tomber en friche son terroier
 Tout aride & tout sec pour aller cultiuer
 Celuy de son voisin beaucoup plus agreable,
 Plus plaisant au labour, plus gras & delectable,
 Arrinant rarement sans miracle nouveau,
 Qu'on voye aucun s'yurer du vin de son tonneau,
 Qui n'est iamais si doux, alleguant pour excuse
 Qu'il est trop vieil persé, ô la plaisante ruse!
 En somme l'Escuyer est du tout desgouté
 De monter la caualle, ayant d'autre costé
 De superbe Coursiers de bons geneis d'Espagne,
 Qui fait que de picquer sa Mazette il desdaigne,
 Propre tant seulement pour un vil Palfrenier,
 Non pas pour un galant & adextre Escuyer:
 En fin il est contraint laisser son haridelle,
 Qui ne dort (comme on dit) tousiours en sentinelle,

*Ou bien si le rosty : Mais monstre aux actions
D'avoir toujours aymé la folie aux garçons,
Et le jeu de Millan, semblable à la pierre
D'Abeſt en Arcadois, qui à iamaïs enſerre,
La chaleur qu'une fois elle a pris en naiſſant.*

L A L A I D E I A L O V S E.

*Ainsi ce noir charbon conſerve un feu cuiſant
Au profond de ſon cœur, allumé de naiſſance:
Et puis le vermiſſeau de la concupiſcence,
Et le Démon charnel ſoufflant dedans ces feux,
Renſ flamme en un inſtant ce braſier amoureux:
Ne faut donc ſ'eſtonner ſi une humeur jalouze
Conſomme plein d'ardeur le cœur de cette eſpouſe,
Et luy faiſt eſuenter mille ſouſpirs ardents,
Souvent rage du cul paſſe le mal des dens.
Ce n'eſt donc ſans ſujet ſi on l'entend ſe plaindre,
Ores par mille attraits inviter & contraindre
Son deſgoûté mary aux eſbats amoureux,
Mais en vain: car il eſt une glace à ſes feux,
Elle a beau de deſguiſer en ſaulce delicate
Sa mal plaiſante chair ſi ſon mary en taſte,
Elle a beau l'exciter pour le mettre en humeur,
Ayant ailleurs verſé ſa cinquieſme liqueur,
Juſqu'au fonds de la lie, & ioiïé de ſon reſte:
Si bien qu'au conquérant il ne peut faire feſte.
Ce qui la faiſt mourir, mille fois ſans mourir,
Viuoter languiſſant, & vivante languir,
Lançant à tous momens un foudre de colere
Contre ſon fier mary, l'appellant Adultere,*

D

Ores l'adouciſſant de mielleux diſcours,
Pensant le deſtourner de ſes folles amours,
Qui la rendent ſans fruit, ſterile, ſeiche & maigre,
Et qui le plus ſouuent en humeur luy font perdre
Mainte bonne eſclusee, à faute de Muſnier,
Et les ſaulces qu'ailleurs verſe ſon Cuiſinier:
Mais ſes ſuccez diſcours, ſes paroles de crime,
Sont des coups au mary fourrez de vieille eſcrime,
Des Chimeres en l'air, des Cociſgruës en mer,
Car il ne peut iamaïs ſon laid viſage aymer,
Charmé ailleurs des traiçts d'une beauté exquiſe,
Qui faiçt qu'il ne veut plus avec elle anoir priſe,
Aſſouuir ſes deſirs, contenter ſes deſſeins,
Communiquer ſon droit, produire ſes teſmoins,
Elle a beau appeller ou preſenter requête
Son Arrest aura lieu, qu'il ira à l'enquête
Ailleurs où il voudra, qui met en cet endroit
La Dame au deſeſpoir, ayant perdu ſon droit.
C'eſt alors qu'Erinnis la mere de diſcorde,
Chasse de leur maiſon la paiſible concorde,
Pour allumer le feu de la diuiſion,
Et ſouffler les Autans de la ſedition,
Leſquels germent entr'eux une ialouze rage,
Peſte de vrays Amans conioints par Mariage,
Gangrene de l'Amour, chancre de l'amitié,
Fontaine de malheurs, ſource d'inimitié:
Inimitié qui rend une femme infidelle,
Taſchant par tous moyens de rendre la pareille
A ſon friand mary, lequel tout deſgouſté

A ailleurs

Ailleurs qu'en son endroit cherche sa volupté,
 Luy faisant volontiers le reproche semblable,
 Que fit un certain Loup, trouvant dans un estable
 Quelques frippons Bergers, qui mangeoient un Aigneau,
 Quand il leur dit, Messieurs, qui pillez le troupeau:
 Hé! quel bruit feriez-vous, si parmy les cachettes
 Je faisois maintenant ce que hardis vous faictes?
 Ainsi diroit la Dame à son pariure espoux,
 Qui feroit neantmoins comme luy de bons coups,
 Si elle auoit moyen, pour son change luy rendre,
 S'il achette la chair, il l'a contrainct d'en vendre,
 Mais difficilement, malheur est que beauté
 Deffaut souuent à cul de bonne volonté:
 Quel remede à couvrir ce deffaut de nature?
 Nostre Laide a recours à l'art de la peinture,
 Composant quelque fard pour se plastrer le front,
 Sa face desguiser comme les Garces font:
 Alambiquant des eaux pour lauer son visage,
 De Lys, de Nenufar, de Concombre sauvage,
 De Fcbues, de boüillon, & de ius de Limons,
 Graine de Psyllium, semence de Melons,
 Pour effacer du teint les taches apparentes,
 Ores dressant un fard de drogues differentes
 De Tartre calciné, & d'Alun Zucarín,
 De gomme Tragaçánt, joinct à l'onguent Citrin,
 De poudre de Boras, de Camfre & de Ceruse,
 D'huile de Talc, de Ben, & Myrrhe dont on vse,
 De sel Ammoniac, de Nitre, & sel gemmé,
 D'un peu de blanc de Plomb, & d'Alun emplumé,

Puis pour donner aux iouës vne couleur vermeille,
 Representant au vif la couleur naturelle,
 Nostre laide sçait bien de Santal rouge vser,
 D'orcanette & Bresil pour la bien desguiser:
 D'Espagnol Vermillon en eau aluminuse,
 Pour rendre vne couleur vermeille & gracieuse.
 Nostre laide en apres pour rendre ses cheueux
 Grossiers, gras, morcuirez, noirastrs & lentreux,
 A mille inuentions se monstre tres-actiue,
 Se seruant dextrement de certaine lessiue
 De la fleur de Genest, Capilli-veneris,
 Polypode, Quercin, Stecas & Berberis,
 De la cendre qui vient des racines d'Hyerre,
 Des razures de Bouis & de fiel de terre:
 Melisse, Cetherac, escorce de Lupins,
 Pour rendre ses cheueux plus deliez, plus fins,
 Jaunastrs, chastenez, ou de couleur Cytrine,
 Semblables aux cheueux de la douce Cyprine:
 Frisez, crespillonnez, frisottez, crespillez,
 Ondeletz, perruquez, retors & annelez,
 Cendrez, poudrez, musquez de poudre violette:
 Beniouin & Storax, Ambre-gris & Ciuette,
 Si qu'allant par la ruë elle laisse en passant
 De son chef parfumé vn odeur doux flairant:
 En somme il fait bon voir l'Idole reuernie,
 Et replaistré à neuf, la face bien garnie
 D'artifice & de fard, de subtiles façons,
 Et d'attraiets desguissez pour gagner des mignons:
 Mais en vain tous ces fards: ce subtil artifice

Ne

Ne peut si bien courir de nature le vice,
 Qu'il ne paroisse en fin, elle a beau s'attiffer,
 Pincetter ses sourcils, se farder, piaffer,
 Faire bien les doux yeux, aller à l'escarmouche
 Des ames & des cœurs, bailler l'eau à la bouche,
 Tenter tous les moyens de gagner un Amant,
 Pour rafraischir ce feu qui brusle son deuant,
 Exciter l'appetit, marcher à la i en cherche,
 Pour attirer quelqu'un qui d'amour la recherche,
 Mais personne n'en veut; encore que son teinct
 Iauuastre & bazaré soit subtilement peinct:
 Si hideuse laideur luy sert d'une deffence,
 Aucun n'est si osé de prendre l'assurance
 Que d'assaillir ce fort: C'est un ferme rempart,
 Qui va descourageant le Cyprien soldart,
 Deliurer un assaut à si fascheuse bresche,
 Ou descocher dedans son amoureuse flesche:
 C'est un masche-coulis, le haut garde le bas,
 Et empesche d'aller aux amoureux combats.
 Helas! que fera donc la pauvre infortunée,
 Qui n'eust iamais pensé cuire en ceste fournée?
 Quel ayde, quel secours, pour appaiser ce feu
 Qui la va consommant, & brusle peu à peu
 Le centre de son cœur d'une amoureuse flame,
 Qui luy fera bien tost sans secours rendre l'ame?
 Courage, il faut trouver quelque bon poussuant,
 Quelque faquin valet, ou palfrenier puant,
 Flairant, sentant de loin le parfun de l'estable,
 Ou l'odeur du bouquin fascheux & detestable,

Quelque gros halsesier & lourdaut amoureux,
 Muny assez d'humeur pour esteindre ses feux;
 Nostre laide à la fin trop lasche s'abandonne
 A vn pauvre valet qui tres-bien la bouchonne
 Soubs le ventre & par tout: il l'estrille à plaisir,
 Assouissant ainsi son amoureux desir
 Entre les bras puants d'un garçon d'escurie,
 Qui sçait bien appaiser sa plus chaude furie,
 Et refrener vn peu ceste amoureuse ardeur
 Qui redouble son pouls, & la met en humeur,
 L'inuitant desormais de labourer sa vigne:
 Mais ce garçon voyant ceste laideur insigne,
 Ne veut plus trauailler en si laid attelier,
 (S'il n'est tres-bien payé) on a beau le prier,
 Il ne veut plus ioüer sinon argent sous corde,
 La Dame oyant cela, contrainte luy accorde
 Des gages tous les mois, à fin d'entretenir
 Son cul de volupté, & ce ieu maintenir.
 Voyez comme tousiours la laideur on deteste,
 Pensant vendre sa chair, il faut qu'elle en achette.
 Vn malotru valet, vn coquin Palfrenier,
 Pour luy donner plaisir se veut faire payer.
 Quel malheur, hé bon Dieu! quel estrange mesnage!
 O desastres mary! ô fascheux Mariage!
 Ils sont contrains tous deux, estrange affliction,
 D'acheter de la chair pour leur prouision,
 Espoux infortuné ta Meduse hideuse,
 Ta laide en cramoisy, ta noiraistre crasseuse,
 Te crayonne aussi bien sur le frond vn Croissant,

Qu'une

Qu'une extreme beauté que l'on va courtisant:
 Ton ame neantmoins n'en est point plus ialouze,
 N'ayant iamais aymé vne si laide espouze,
 Pour auoir autre-part mis tes affections,
 Source de tant de maux & de diuisions.
 Voyez donc quel danger d'espouser femme laide,
 Tous deux sont à l'emprun, tous deux cherchent de l'aide,
 L'un ayme vne putain, & l'autre vn palfrenier,
 L'un le faict au bordeau, l'autre pres d'un fumier:
 L'un le faict hardiment, l'autre le faict en crainte,
 L'un le faict librement, & l'autre par contrainte:
 L'un le faict en secret, & l'autre ouuertement,
 Tous deux prennent plaisir au prix de leur argent,
 Tous deux sont en hazard, aux bordeaux & estables,
 De gagner par argent le Royaume de Naples,
 La Duché de Surie, au coin des refondus,
 L'Isle de Claquedant, au climat des perdus,
 Sans oublier encor la Comté de Bauiere,
 Marquisat de Tremblé, Pelade, & Boutonniere.
 Considérez, Lecteur, quelles successions,
 Royaumes, Marquisats, Duchez, possessions,
 Heritent ces Amans, vrayz soldats de Cyprine:
 Lesquels vont s'abyismans au gouffre de leur ruyne.
 Qui cause ces malheurs au desasté mary,
 Qui peut-estre mourra de verolle pourry,
 Sinon d'auoir choisi vne si laide femme
 Qui le contrainct brusler aux rais d'une antre-flammes:
 Pour auoir espousé un visage hideux,
 Il se void à la fin chetif & malheureux,

Priué de tout plaisir, veuf de toute lieffe,
 Captif dans les liens d'une laide maistresse,
 Qui sous le ioug Nopcier le tient encheuestré,
 Ne pouuant que par mort en estre despetré:
 Et croy que si encor la coustume estoit telle
 Qu'entre les Chaldeens, dont l'esponse nouvelle
 Estant conduite au soir au logis de l'Amant,
 Le Prestre deuant tous alloit lors allumant
 Le feu Nopcier sacré, qui ne deuoit esteindre
 Qu'on ne veist à l'instant leur mariage enfreindre,
 Si que les mariez auoient la liberté
 De se remarier en toute seureté,
 Ailleurs où ils voudroient, la flame estant esteinte,
 Nostre ennuyé mary sans aucune contrainte,
 Eust tost ietté de l'eau pour ce feu amortir,
 Et dissoudre ce nœud qui le faict repentir,
 Ayant lasche espousé une si laide Chceure,
 Dont les noires vapeurs luy causent une fieure,
 Qui le faict horribler & frissonner de peur,
 Considerant de pres sa difforme laideur:
 Laideur, iugez combien luy doit estre odieuse,
 Puis qu'une grand' beauté en trois iours est fascheuse:
 Mais le gros buffle est prins, comme on dit par le nez,
 Le sort en est ietté à chanse & dez tournez,
 Ce n'est pas ieu d'enfant, chapitre de reprise,
 Depuis que sous ce ioug nostre ame se void prise,
 Elle peut s'asseurer que c'est engagement
 Nous doit accompagner iusques au monument:
 Le repentir est vain, toutes belles excuses

Ont

*Ont les pasteles couleurs , pour neant mille ruses
S'imaginent apres, il faut franchir le pas,
Sans dire en soupirant , las ! ie n'y pensois pas:
Mais laissons ces Amans desplorer leur seruage,
Pour conter au Lecteur vn autre mariage.*

LA RICHE.

SI VOVS L'ESPOVSEZ RICHE ET PLAINE
DE MOYENS,
*Extraicte de haut lieu & de nobles parens,
Vous vous perdez du tout , vous tombez en vn Scylle,
En vn Carybde affreux , vn Syrte difficile,
Vous pensez l'espousant auoir bien du plaisir,
Et vous n'espousez rien qu'un fascheux desplaisir,
Vous pensez l'espousant viure en toute liesse,
Et vous mourrez viuant accablé de tristesse,
Vous pensez l'espousant comme vn autre Ixion,
Embrasser plein d'esperoir vne riche Iunon,
Et vous n'espousez rien qu'une ventouse nuë,
Qui broüille vos esprits , & sylle vostre venüe,
Ne pouuant rien sortir d'un tel accouplement
Que Centaures d'ennuis , que Monstres de tourment:
L'espousant vous pensez espouser vne femme,
Et vous n'espousez rien qu'une superbe Dame,
Qui vous gourmandera comme vn vil seruiteur,
Et vous fera mourir en extresme langueur:
De libre vous voila tombé en esclauage,
Et vostre liberté court vn piteux naufrage,*

Sur l'Ocean enflé des vents de sa grandeur,
Qui vous abysmeront au gouffre de malheur.
Vous pensez comme on dit, brauer en pleine foire
Chargé d'or & d'argent, comme on vous fait accroire:
Vous pensez l'espousant auoir tout à souhait,
Vous errez au calcul, vostre compte est mal fait:
Amy, vous vous trompez, vous comptez sans vostre hôte,
Vous conterez deux fois vogant sur ceste coste:
Vous pensez butiner les thresors du Leuant,
Pippé d'un vain espoir qui vous va deçeuant:
Mais vous ne gagnez rien que reproches picquantes
Dont on va repaissant vos trop folles attentes.
Vous verrez quelquefois ceste femme en fureur,
Vser en vostre endroit d'une estrange rigueur:
S'il aduient par hasard qu'un important affaire
Où elle ait interest, vous ayez voulu faire,
Soit ou pour receuoir l'acquit & payement
D'une rente amortie, à elle appartenant,
Ou soit que ce rembourz à brauer la despence,
Lors elle vous repart d'une fiere arrogance:
Quoy, maraut, pense-tu de mon bien disposer?
Est-ce le seul sujet qui t'a faict m'espouser?
Hé! quoy, voudrois-tu bien, gueux à platte besace,
Qui faquin és sorty d'une si basse race,
Selon tes appetis disposer maintenant,
De mes commoditez, & trancher du rolant,
Portant habits pompeux de soye à chiquetades?
Je t'empescheray bien de faire ces brauades
Aux despens de mon bien, te serrant de si pres

Le

Le mords, que tu n'auras moyen de mordre apres.
Va t'en en Canada pescher aux Escreuisses,
Et ne viens point icy reprocher tes seruices,
Tu es vn gentil sot, ie t'ay fait trop d'honneur
De t'auoir espousé, & donné ma faueur,
Tu n'auois, malheureux, que la cappe & l'espée
Comme vn Aduenturier, lors que tu m'euz trompée,
Sans moy, pauvre maraut, viure tu ne pourrois:
Tu es donc trop heureux de me seruir cent fois,
Pour toy i'ay refusé cinquante Gentils-hommes
Issus de fort bon lieu, qu'à present ie ne nommes:
Lesquels me recherchoient par mes nobles parens,
Mon exquise beauté, ma richesse, & mes biens:
Tu deurois donc baisser à toute heure la place,
Où ie pose mes pas, t'ayant faict tant de grace,
De t'auoir seul choisi entre tant d'amoureux,
Esprise follement d'un amour malheureux,
Et pippée aux attraiets de tes douces blandices,
Tes appas deceueurs, tes subtils artifices,
Dont, fin, tu t'es seruy, pour gaigner sous l'Hymen
Ma grace, mon amour, & iouyr de mon bien:
C'estoit à mes moyens qu'on vsoit de caresse,
On courtoisoit mon corps pour auoir ma richesse,
Ce n'estoit point à moy que s'adressoit l'amour,
C'estoit à mes escus que l'on faisoit la cour:
Mais las! pauvre abusé, tu n'es pas où tu penses,
Ie t'empescheray bien de faire des despences,
Et tourner si souuent les deſ à mes despens,
Banquetter tes amis ainsi que tu pretens,

Tren

Trancher du liberal en toute compagnie,
Ayant de mes escus la bourse bien garnie,
Ioüer, boire d'autant, folastrer en tous lieux,
Piaffer tous les iours en habits somptueux,
I'auray tost arraché ceste folle esperance,
Te tenant de si pres l'argent & la finance,
Que tu n'auras moyen d'accomplir tes deffains:
Si tu m'y veux forcer tes efforts seront vains,
Je scauray bien dompter ceste fougue Espagnolle,
Tostant avec l'argent le cœur & la parolle.
Qui demeure espcrdu, immobile, estonné,
C'est le pauvre mary, plus que s'il eust tonné,
Estourdy du batteau, & camus à merueilles:
Ceste tempeste oyant si pres de ses oreilles,
Il est tout hors de luy, son esprit trauaillé
Demeure tout confus, se voyant rauallé
Du haut du firmament d'une belle esperance,
Au centre plus profond de toute deffaillance:
Ia desia il pensoit estre aux quatre Elements,
Et au Cube arresté de ses contentemens,
Soubs l'Equinoctial foisonnant d'abondance,
Au cercle d'Apogean d'une riche puissance,
Au Solstice esleué de toute volupté,
Et au poinct vertical d'heur & felicité,
Ia il pensoit auoir gagné la riche flotte
De l'Inde ou du Peru, comme vn expert Pilotte,
Vn subtil escumeur, vn Pyrate ruzé,
Mais il se trouue en fin sottement abuzé,
Pensant auoir trouué la pierre aux Alchimites,

Et

Et les riches lingots des fins Paracelsites,
Pour s'estre marié pour les biens richement:
Il ne r'emporte rien qu'un grand contemnement.
Ses fourneaux, son metal sont tournez en fumée,
Sa ieunesse à souffler en vain s'est consommée,
A souffler plein d'amour, mille souspirs ardens,
Pour de sa riche femme obtenir les moyens,
Pensant en bon argent transmuier son Mercure,
Il le void transformé en mespris & iniure,
Voyant à coups de bec sa femme l'outrager,
Voudroit bien (s'il pouuoit) d'elle se reuanger,
Mais il n'ose gronder ny dire vne parole,
Qu'il n'ait tout aussi tost le retour de son roole,
S'il passe plus auant & la vueille offencer,
Et en ses actions trop prompt la trauerser,
Ou de colere esmeu il use de main-mise,
Lors il est menassé d'estre mis en chemise,
Renuoyé au bissac en chausses & pourpoint,
Puis ses parens sont-là, lesquels ne manquent point
De Rolans, Fierabras, & des tranche-montagne,
Qui luy feront bien tost mesurer la campagne,
Ou bien luy tailleront des iartiers d'incarnat:
Ainsi sera payé le brauache soldat
Pour merite, loyer, & digne recompance,
D'auoir pour l'espouser consommé sa substance,
Mal rencontré mary, qui pensoit auoir pris
Vne femme en ses lacqs & elle l'a surpris,
Luy tenant de si pres le pied dessus la gorge,
Qu'à peine il peut user des soufflets de sa forge,

Le

Le range sous ses loix la baguette à la main,
 Luy faisant bien ronger & remascher son frain:
 Ores le maniant à diuerses passades,
 A courbettes, à bonds, voltes, & ballotades:
 Sa Dame est l'escuyer, il n'est que le Poulain
 Bridé, sanglé, piqué, comme un retif vilain,
 Le caueillon au nez, le mors tousiours en bouche,
 De crainte qu'il ne soit trop fougueux, ou farouche,
 Le rendant à la main plus souple & obéissant
 Que n'est à son Regent le plus craintif enfant,
 Il est plus malheureux mille fois qu'un Corsaire,
 Prisonnier sur la mer en extreme misere,
 A la rame attaché, pour luy faire sentir
 De tous ses larrecins un triste repentir,
 Estant contrainct souffrir les rudes escorgées
 D'un Comite cruel aux humeurs enragées,
 Si dans le Galiot quelque faute il commet,
 Au profond de la mer tout soudain on le met.
 De mesme est ce mary attaché à la rame
 Des fougueuses humeurs de sa superbe Dame,
 Qui le force obeir à ses complexions,
 Et ployer sous le ioug de ses affections,
 Luy faisant aualler en un iour plus d'iniures
 Qu'une Truye en un an ne boiroit de laucures;
 Ce sont les nerfs de bœuf de ce Comite fier,
 Dont la femme souuent pratique le mestier,
 A l'endroit du mary, tombé en esclavage
 Dans les creuses prisons de son haultain courage,
 Luy tenant des propos beaucoup plus rigoureux,

Qu'un

*Qu'un Comite inhumain aux Forçats malheureux,
 Impudent, ose-tu, esleuer la paupiere
 De ta presumption contre ta nourriciere,
 Dira cette superbe à son mary captif,
 S'il fait trop le fascheux, le rebelle ou retif,
 Il est contraint d'obeir, d'endurer & se taire,
 Enchainé aux cachots de si rude Geolier,
 Qui luy tiendra ces mots: Ha! petit Auorton,
 Potiron d'une nuit, trop foible reietton:
 Ha! petit vermisseau, qui rampes de nature,
 Qui au monde t'ay mis comme ma creature:
 Ose tu maintenant contre moy t'esleuer:
 Toy qui comme vassal dois de moy releuer.
 Tu as le nez trop court pour auoir l'assurance
 De m'oser attaquer ou me faire nuisance,
 Autrement ie ferois sur ta teste orager
 Vne gresle de coups, si tu l'osois songer:
 Retire toy Coquin hors de deuant ma face,
 Ie le dis, ie le veux, & me plaist qu'on le face:
 Ie ne veux plus t'ouyr tempester si souuent,
 Pensant par se moyen auoir de mon argent:
 Tu as donc beau fouguer & user de menace,
 Car ce n'est pas pour toy que ces œufs on fricasse:
 Mon argent & mon bien sont voiez autre part,
 Que pour entretenir un euenté Soldart;
 Tu as pauvre estourdy fort mal pris tes mesures,
 Tu peux bien autre part chercher tes aduentures.
 Quoy? ce pauvre mary pourra-il supporter
 Cefoudroyant esclat, & ferme y resister?*

Non,

Non, non, il ne pourroit non plus que la rosée
 De l'Aurore estival, aux rayons exposée
 Du Delien flambeau, lequel va dissipant
 Cet humeur matinal au midy s'eslevant:
 Ou bien diray-je encor, non plus qu'aux monts d'Indie
 Les petits Pigmeens à la rude bondie
 Des Gruës & Vautours, lesquels tout à la fois
 Les enleuent en l'air, deux à deux, trois à trois,
 De mesme le mary n'a non plus de puissance
 De soutenir l'effort & la siere arrogance
 De sa femme en couroux, qu'un meschant petit Nain,
 Ou la Caille à l'endroit du Faulcon inhumain:
 C'est contre les Geans entreprendre l'escrime,
 Et ronger du Serpent l'Esopienne lime,
 C'est vouloir opposer la poincte d'un Freslon,
 Pour arrester le choc d'un ferme bataillon:
 C'est un pierreux rocher contre le tendre verre,
 De vouloir résister à ce foudre de guerre.
 La nature a donné à tous les animaux
 Moyen de se deffendre encontre tous assauts,
 Elle a voulu doüer d'une prompte vitesse
 Les Lieures trop craintifs, si quelqu'un les oppresse,
 Elle a voulu donner des crochets au Sanglier,
 Des cornes au Taureau, au Cerf, & au Belier,
 Aux Serpents une queue, & aux Pigeons des aisles:
 Aux Herons un grand bec, aux Vautours & aux Aigles,
 Aux Mousches l'aiguillon pour nous aiguillonner.
 Aux femmes tout ainsi elle a voulu donner,
 Trop foiblettes de corps, la langue pour deffence,

Leur

Leur rempart assuré & leur ferme assurance,
Leur grand Palladium, leur dongeon & leur fort,
Leur refuge dernier, leur unique support,
Leur langue est leur carcois, leur fureur, leur sagettes,
Pires cent mille fois que ceux de Messagettes,
Dont les coups açerez ne donnent que la mort,
Et les leur tuent l'honneur, ou le blessent bien fort.
Le mary laisse donc siffler cette Couleuvre,
Sçachant que son venin tant seulement demeure
A la gorge & aux dents, ainsi le noir venin
Et le poison mortel du sexe féminin,
Ne gist tant seulement qu'en leur langue meschante,
Laquelle est mille fois plus aiguë & tranchante
Qu'une lame d'acier, qu'un poignard açéré,
N'estant homme si fort, constant & assuré,
Qui frappé de ces traicts ne perde la constance,
Se voyant gourmandé par cette fiere engeance,
Vergongné, mastiné d'un si vil animal,
Animal imparfaict, qui n'est né qu'à tout mal,
Animal importun, superbe, plein de rage,
Effronté mesdisant, inconstant & volage:
Animal simulé, tout confit en trahison,
Hypocrite fardé, sans esprit ny raison.
O sexe lunatique ! ô femme trop fantasque!
Plus cruelle aux humains que l'inhumaine Parque!
Que la fiere Atropos, tant seulement coupant
Le filet de nos iours : Et toy tu vas trenchant
De ton fatal cizeau, ta langue enuenimée,
Aussi bien que le corps l'heureuse renommée.

CONTEMPLÉZ donc Lecteur, & deux fois contemplez
 Combien sont malheureux ceux qui sont enroolez
 Aux prisons de l'Hymen, sous Dame si puissante,
 Extraicte de haut lieu, en richesse abondante:
 Vous pauvre d'autre-part, d'un lieu vil & abject,
 Vous rendant son vassal & obeissant subject,
 Son valet, son garçon, son laquais, & son page,
 Detenu prisonnier en Turquesque seruage,
 Ayant pour l'espouser vendu la liberté,
 Pour un petit de bien serurement acheté.
 Quiconque voudra donc qu'esclave on le mastine,
 Fera bien d'espouser femme riche & mutine.

LA PAVVRE.

SI VOUS L'ESPOVSEZ PAVVRE EN
 TOUTE PAVVRETÉ,
 Vous tramez un filet qui vous tient enreté,
 Aux prisons, où tousiours vostre ame endure & souffre,
 Vous mesmes vous creusez & l'abysme & le gouffre,
 Lequel doit engloutir vos plaisirs plus plaisans,
 Pour vous laisser apres mille soucis cuisans,
 Qui usent vos esprits d'une lime rongearde,
 Et rendent vostre humeur fantastique & songearde
 S'alambiquant du tout à chercher le moyen,
 Fuyant la pauvreté d'amasser quelque bien
 Pour nourrir vos enfans, vostre train & famille,
 Qui vous fait supporter des gesnes mille & mille,
 Arrivant bien souvent contre toute raison,

Qu'on

*Qu'on verra plus d'enfans en moyenne maison,
Qu'aux maisons de ces grands, riches & opulentes,
Qui manquent d'heritiers pour posséder leurs rentes.
Si pauvre vous avez des enfans à foison,
Cela redoublera le trop cuisant frisson
De leur gagner du bien, vostre femme estant pauvre,
N'ayant d'or & d'argent enrichy vostre coffre,
Pour n'auoir apporté que le cul & les dents,
Qui requierent tous deux de tres-grands entretiens:
Il faut de volupté que son cul on nourrisse,
Et que la faim des dents de pain on assouuisse,
Qui est au pauvre espoux vn oꝝ dur à ronger,
Et le fait de despit à toute heure enrager,
Le teste secoüant aupres de sa compagne,
Comme vn Barbet mouillé ayant pesché la Cane:
Et n'est que de sa part il a quelques moyens,
Il ne pourroit nourrir sa famille & ses gens,
Pour auoir follement (plein de flamme amoureuse)
Espouse sans argent vne necessiteuse,
Pippé par les attraits d'une fresle beauté
Qui le tient maintenant en grand captiuité:
Car combien qu'elle fust pauurete & disetteuse,
Ne laisse neantmoins d'estre fort glorieuse.
Faut-il, hélas! faut-il, qu'un peu de volupté
Ait fait à si bas prix vendre la liberté
De ce pauvre mary, ayant pris alliance
En lieu vil & abject, sans aucune esperance
D'auoir quelque secours en ces necessitez
De si pauvres parens sans bien ny qualitez,*

Tous gens de bas alloy d'une chetive race;
 Faut-il qu'une beauté qui tout soudain s'efface,
 L'ait tant fait oublier & esgarer de sens,
 D'avoir ainsi souillé l'honneur de ses parens,
 Sa race, sa maison, laschement profanée
 Sous les Rustiques loix d'un si pauvre Hymenée?
 Hé! quoy? diray ie encor faut-il que ses esprits
 Par les rays d'un bel œil ayent tant esté surpris
 Charmez & amorcez, ensorcellez encore,
 D'un œil vraiment d'Aspic, qui ses plaisirs deuore,
 Pour luy faire adorer sous le Nopcier lien,
 Vne seule beauté, vefue de tout moyen,
 D'amis & de parens, vne bien pauvre fille,
 Qui ravalle si bas l'honneur de sa famille,
 Ses plus proches parens le quittent d'amitié,
 Ayant pris sans conseil pour sa chere moitié
 Vne fille qui n'a qu'un visage agreable,
 Pauvrette, sans parens, sans moyens, peu sortable,
 A son antique race & à ses qualitez,
 Ce qui rend ces parens contre luy despitéz,
 Ayant retrogradé de la dixiesme Sphere,
 Et du haut cercle astré brillonnant de lumiere,
 Où ses nobles parens auoient haussé son nom,
 Et graué la splendeur de son fameux renom,
 Pour lasche s'abaisser iusqu'au Cercle Lunaire,
 Qui par un pauvre Hymen vient obscurcir sa gloire:
 Voyant donc ses parens ainsi le contemner,
 Cela aussi luy fait de sa part desdaigner
 Sa femme ja content de son mignard visage,

Desdain

Desdain qui germe entr'eux vn tref-mauuais mesnage,
Si la pauuette veut au logis commander,
Son mary tout soudain la voudra gourmander,
Luy disant, pense-tu estre Dame & Maistresse,
Et commander ceans ainsi qu'une Princesse?
Ie te renuoyeray bien aux champs à tes Moutons,
Nous n'auons pas esté toy & moy compagnons:
Tu n'estois rien sans moy qu'une simple haridelle,
Et ie t'ay fait porter l'habit de Damoiselle,
Tu n'as rien apporté que le cul seulement,
Tu n'auois quand tu vins qu'un pauvre vestement,
La robbe de blanchet comme une villagoise,
En teste vn couure chef, à la mode Viroise:
Et enflée aujourd'huy du leuain de mon bien,
Te voyant sur le dos vn superbe entretien,
Tu me veux commander, combien qu'on t'ait fait naistre
D'un Atome leger, & presque d'un non estre,
Ta memoire & ton nom glissent comme au Tombeau:
Naistre & resusciter ie t'ay fait de nouveau,
Esclorre ie t'ay faict de la poussiere & cendre
D'une grand pauureté, pour heureuse te rendre,
Comme vn nouveau Phœnix, renaissant peu à peu
Des cendres de son corps consommé par le feu,
Neantmoins comme vn Paon tu estalles tes aïles,
Tu veux trancher du pair avec les Damoiselles;
Croy que i'abbaisseray ton arrogant caquet,
Te faisant mettre bas la coëffe & l'affiquet:
Lors la femme repart, esprise de colere,
Pense-tu que ie sois comme une Chambriere?

*Tu as beau detester tous les quatre elemens,
Ton espouse ie suis en despit de tes dens,
Il faut doux comme lait aualler ce breuage,
Puisque l'Hymen Nopcier nous joint par mariage,
Bien que ie fusse pauvre & sans commodité,
Chacun me recherchoit pour ma rare beauté:
Vn regard de mes yeux, vn seul traict de ma face
D'un Scythe le plus fier eust peu gaigner la grace,
Ie ne pouuois manquer de trouuer bon party,
Ayant de cent beautez le visage assorty.
Quoy? penserois-tu bien, que i'eusse esté perduë,
Si espouse chez-toy ie n'eusse esté renduë?
Mon visage parloit pour moy incessamment,
Et pouuoit m'acquerir des maris sans argent,
Ne me reproche point par colere ou menace,
Que mon estre i'ay pris d'une trop basse race,
Pour oser contre toy faire comparaison,
Femme tu ne deuois me prendre en ta maison,
Si tu ne desirois m'auoir pour ta compagne:
Pauvre ie ne veux point qu'un Mary me desdaigne,
Pourquoy m'espousois-tu pour ainsi m'outrager?
Qu'heureuse i'eusse esté d'espouser vn berger,
Plustost qu'un tel Tyran de nature cruelle,
Qui me tient en prison comme vne criminelle,
Me gourmande, me bat, ainsi qu'un Chien mastin:
O trop Barbare espoux! ô cœur diamatin!
Infortuné mary, qui eust dit qu'une gueuse
Qui n'auoit que le cul eust esté si fascheuse,
Qui eust iamais pensé, qu'une qui n'auoit rien*

Que

*Que la seule beauté, le rustique maintien,
De discours arrogans eust voulu te r'abbatre,
Et ionër la Medée ainsi qu'en vn Theatre,
Tu pensois l'espousant estre mieux respecté,
Mieux seruy, mieux obey, pour sa grand' pauureté,
Tu sçais où tu en es, tu en as belle lettre,
Tu ne deuois iamais pour ton espouse admettre
Vne fille si pauvre, alleché d'un desir
Qui te fait achepter vn trop cher desplaisir:
Tousiours sa pauureté te fait baisser la teste,
Et son fascheux caquet te tourmente & moleste,
Souz silence ie tais tant de soucis cuisans,
Tant de soin d'amasser du bien à ses enfans,
Tant de nuitz sans repos, & tant d'inquietudes,
Tant de iours en travail, fascheuses seruitudes,
Tant d'ennuis, de chagrains, fruiçts de la pauureté,
Qui tiennent ses esprits aux prisons arresté,
N'estant point aduancé du costé de sa femme
D'argent, ny de moyens, cela luy gesne l'ame:
Il est plus tourmenté qu'un Sisiphe aux Enfers,
Sentant de pauureté les plus rigoureux fers,
Le soin le va rongeant, sa femme le travaille:
Ses parens despitez luy liurent la bataille:
Voila le foudre agu, aussi les triples fleaux,
Qui luy font endurer de tres-rudes assaux:
Mais ce qui plus des trois le gesne & le bourrelle,
C'est de voir commander sa femme en Damoiselle,
Superbe aller par haut, brauer effrontément
S'enfler pleine d'orgueil, respondre arrogamment,*

N'estant rien si fascheux, ny tant insupportable
Qu'une pauvre enrichie, ô chose detestable!
Estrange changement, que de voir un Serpent
Qui n'agucré trainoit sur le ventre rempant:
S'esleuer haut en pieds, & d'une humeur hautaine
Brauer les animaux qu'il rencontre en la plaine,
O Monstre contrefait! ô changement diuers!
Nature (que ie croy) opere de trauers,
En metamorphosant un cœur d'humble bergere,
Nourrie entre les champs, le chaume & la fougere,
En un courage enflé plein de presumption,
Pour morguer son mary à la moindre action.
Hé! Dieu quel changement? quelle estrange coustume?
Quel amer gobelet? quelle horrible amertume?
De voir ceux qui n'ont rien apporté au logis,
Commander plein d'orgueil de honte i'en rougis,
Ie frissonne d'horreur de voir une Coquine,
Gourmander un mary d'une façon mutine:
Si bien qu'il est contraint par un baston noïeux
D'arrester quelquefois son caquet ennuyeux,
Et r'abbaïsser un peu son audace effrenée:
Puis estant comme elle est de pauvres parens née,
Cela le rend encor' plus prompt à la ranger,
N'ayant aucuns parens qui la puissent venger:
L'un pleure & l'autre bat, l'un fougue & l'autre crie,
Voyez qu'un pauvre Hymen donne de fascherie,
Quels doux predicamens: l'un est en action,
Qui tempeste qui bat, & l'autre en passion
A recevoir les coups en extreme agonie.

Quel

*Quel Disdiapaſſon? quelle rude harmonie?
Quelle muſique? hé Dieux! quel diſcordant diſcort
Entre ces mariez? quelle mourante mort?
L'un ſe plaignant des coups qu'à grand peine il endure:
L'autre de pauvreté tres-rigoureuſe & dure,
Qui l'a réduit ſi bas qu'il eſt preſqu'indigent,
Pour auoir eſpouſé ſa femme ſans argent:
Et voyant bien qu'elle eſt cauſe de ſa miſere,
Cela luy fait laſcher ſur elle ſa colere,
Deſgorger ſa fureur chargé de tant de ſoin,
Tant d'enſans, & l'argent luy faillir au beſoing
Puis meſnage eſt peſant (comme on dit) en Diable,
Ayant l'appetit grand, le foye inſatiable,
Auide l'eſtomach, ſi tres-longues les dents,
Qu'il ſeroit bien requis pour tous ſes entretiens
Saouler ſes appetis, à ſa faim ſatisfaire,
D'auoir de l'Eſpagnol la bourse pecuniaire,
Dans laquelle l'on void ſouuent reuerberer
Les rayons iauniſſans de l'aſtre iournalier,
De l'Inde du Peru, des Iſles Philippines,
Mexique, & Calicut, où ſont les riches Mines;
Souz l'Atome duquel la forme & les rayons,
Le grand Iupin voulut deſcendre en ces cantons:
Sans lequel nos amours ſe tournent en furie,
Sans lequel on nous fuit atteints de ladrerie:
Depuis que nous voyons ce donne vie argent,
Prendre congé de nous, tout ſe tourne en tourment,
Nos plaisirs en douleurs & nos ris en triſteſſe;
Et bref, la pauvreté eſt vne rude hôteſſe,*

C'est une maladie où tous les Medecins
 N'entendent rien du tout, bien que rusez & fins
 Non, pauvreté n'est rien qu'une Paralysie,
 Un dormir letargic, qui tient l'ame transie,
 Tous les nerfs engourdis, ostant le mouvement
 Des actions du corps, priué de cet argent:
 Ce metal est l'esprit qui donne à nos arteres
 Le vital mouvement, & appaise ses fieures.
 C'est ce qui donne aux nerfs un esprit animal,
 Enuoyé du cerueau par l'argenté canal
 De l'espine du dos: C'est ce qui donne aux veines
 La chaleur & le sang, sont ces viues fontaines,
 C'est le cerueau, le foye, & le cœur des humains,
 C'est la vie & le sang de nos plaisirs mondains:
 C'est le premier mobile & la dixiesme Sphere,
 Qui donne à nos plaisirs la roüante carriere,
 C'est ce qui faict mouuoir la rouë & les ressorts,
 Le secret des secrets, & l'accord des accors:
 Argent est le Pinot, l'Arcboutant & le Pole,
 C'est ce puissant Atlas, qui de sa forte espaule
 Va soustenant le Ciel de nos contentemens,
 L'Elixir resultant de tous les Elemens
 Des plaisirs d'icy bas: Ciel dont les influences
 Departent à nos cœurs mille resjouissances:
 Vray Soleil des humains qui esclaire nos yeux,
 Sainct Ange Raphaël qui nous guide en tous lieux,
 Diuin charme-soucy, oste-soin, casse-peine,
 De toutes voluptez, la source & la fontaine,
 C'est pourquoy nous lisons, qu'un certain iour les Dieux,

Pour

Pour monstres leur grandeur, sortirent orgueilleux
 Des planchers azurez, portant dedans leur dextre
 Les armes & trophée où chacun est adextre:
 Le Dieu Tonnant Iupin son clair foudre monstroït,
 Et l'inuincible Mars sa lance en main branloit:
 Ce deuoreur d'enfans, ce vicil songeard Saturne
 Fit monstre d'une Faux, & d'un Trident Neptune,
 Mercure un Caducée, une Lire Apollon,
 L'Arc, la Trouffe, & les Traicts l'Archerot Cupidon:
 Son vignoble Bacchus, & Cérés ses campagnes,
 Le Dieu Pan ses forets, les Muses leurs montaignes,
 Hercules sa Massüe, & Pallas son Panois,
 Sa Coquille Venus, Diane son Carquois:
 Mais tout incontinent qu'ils eurent veu la terre
 Ouuir ses larges flancs dans lesquels elle enserre
 Tant de riches thresors, ils furent tous épris
 D'un desir de iouir de ce metal de pris:
 De cet or iaunissant chacun veut qu'on luy donne,
 Le puissant Iupiter a doré sa Couronne,
 Son Throsne & son Palais, & sa Cuirasse Mars,
 Sa picque & son espée, & Cupidon ses dars,
 Neptune son Trident, son Caducée Mercure,
 Apollon en dora sa blonde Cheuclure,
 Pallas sa forte lance, & Ceres ses Moissons,
 Et le reste des Dieux s'en sert en cent façons.
 Voyez combien pour l'or Berecinthe on honore,
 Pour ce riche metal chacun des Dieux l'adore,
 Il est donc plus puissant que ne sont tous les Dieux,
 Il dompte les humains, il penetre les Cieux,

Il braue les enfers, il charme le Cocyte,
 Le Styx, le Phlegeton, le Cerbere il despite,
 Quiconque est donc priué de ce puissant argent,
 Avec les Quinze-vingts peut dire assurement
 Qu'il a perdu, chetif! toute ioye en ce monde,
 Et qu'il tombe aueuglé en la fosse profonde,
 De toute pauureté, s'il n'est illuminé,
 De ce brillant metal aux mines affiné,
 Dont la priuation est vne Estiomene,
 Vn chancre à nos esprits, & au corps la gangrene.
 Voyez donc quel malheur au mary malheureux
 D'espouser, aueuglé, femme pour ses beaux yeux,
 Sans amis, sans argent, pauvette & disetteuse:
 Et n'est ce pas creuser la fosse malheureuse,
 Laquelle doit en fin ses plaisirs engloutir,
 Pour luy laisser apres vn tardif repentir?
 Que reste à cet espoux, sinon soucy pour page?
 Chagrain continuel pour valet de bagage,
 Peines, ennuis, soucis pour hommes & vassaux:
 Pour Laquais & Goujats mille espineux trauaux,
 Et pour Maître d'hostel tousiours nette cuisine,
 Voila comme le train du pauvre Hymen chemine.
 C'est peu que tout cela, ce ne sont rien que ieux,
 C'est bien autre malheur s'ils sont pauvres tous deux!
 Mais, Lecteur, ie ne veux profaner ma Satyre,
 Pour lasche m'amuser à pourtraire & descrire
 Les malheurs d'un Hymen populaire & abject:
 Souz silence ie tais vn si ample subject,
 Ie ne veux point chanter en ces vers Satyriques,

L'Hymen

*L'Hymen infortuné des Estats Mechaniques:
Car ce seroit la soye au fleuret meslanger,
Le chanure avec le lin, & l'or au fer ranger.
Je laisse les malheurs de ceste populasse
Qui des maux sous ce iour souffre vne milliasse,
Pour t'aduerdir, Lecteur, des perilleux dangers,
Des bancs & des escueils de ces nopcieres mers,
De ces vent orageux, ces tempestes grondantes,
Ces borasques, ces flots, ces vagues escumantes,
Prestes à submerger, abysmer, & noyer
Ceux qui vont nauigeant cet Ocean nopcier,
A grand peine l'on peut euter le naufrage,
Faisant voile en la mer du fascheux Mariage:
On court tant de perils, de risques & hazards,
Des vents, des flots, d'escueils & Corsaires pillards,
Qu'à grand peine l'on peut flotter en assurance
Entre tant de dangers, rangez en ordonnance,
Pour tascher à tous coups de perdre & abysmer
Nostre flottante Nef au profond de la mer,
Hé! quelle est ceste mer. sinon le Mariage?
Quels sont ces Aquillons qui excitent l'orage,
Que la diuersité de nos complexions,
Qui sur cet Ocean meuuent cent tourbillons?
Hé! quels sont ces escueils qui brisent le nauire
Par vn choc perilleux, que le cruel martyre
D'une extreme beauté, qui nous plante à plaisir
Des cornes sur le front en soulant son desir?
Quels sont ces flots cruels, ces ondes boiillonantes,
Que l'humeur coleric des femmes arrogantes?*

Quel

Quel est ce gros broüillas, & la sombre noirceur
Qui obscurcist les airs que l'insigne laideur
D'un front tout bazané d'une horrible Meduse,
Qui d'un charmeur discours vostre ieunesse amuse?
Quels sont ces escumeurs, Corsaires rigoureux
Que l'on va rencontrant sur ces flots escumeux,
Que le courage enflé d'une femme opulente,
Qui dedans ses prisons cruelle vous regente,
La baguette à la main vous faisant endurer
Les tourments que feroit un corsaire sur mer?
Qui est le chaud, le froid, & la faim importune,
Que l'on souffre voguant sur ce vaste Neptune,
Loin de terre escartez, sinon la pauvreté,
Espousans sans moyens femme pour sa beauté?
Contemplez donc, Lecteur, combien la destinée
Nous trame de dangers sur la mer d'Hyménée,
Quel Pilote assuré, quel expert Nautonnier,
Quel hardy Matelot, quel ruzé Marinier
Se voudra embarquer en mer si orageuse
Pleine de tant d'escueils! Quelle ame hazardeuse,
Quel esprit auégulé, plein de temerité,
Voudra faire flotter sa chere liberté
Sur un tel Ocean, tout escumant de rage
S'il ne veut s'exposer au peril de l'orage!
Et bref, tous les destroiets de l'Ocean du Nord,
Où ceux qui vers le Sud ont un funeste abord,
Celuy de Magellan vers le Pole Antarctique,
Ou cil de Gilbatar, deffous nostre Ourse Arctique,
Ne sont point aux Nochers si fascheux à passer,
Comme il est dangereux d'une femme espouser.

F I N.

THIMETHELIE OV CENSURE DES FEMMES.

SATYRE SECONDE.

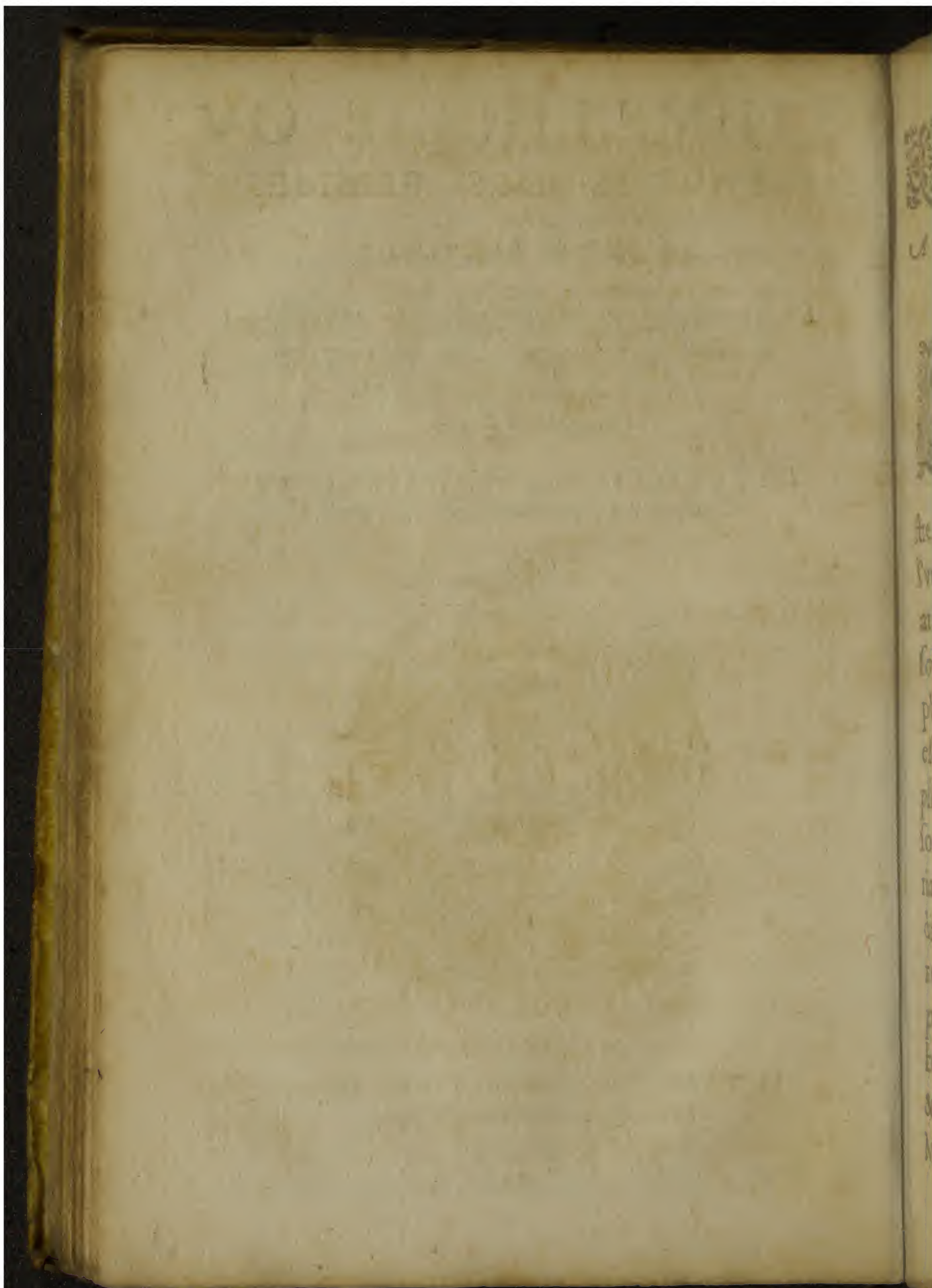
*En laquelle sont amplement descrites les Maladies qui
arriuent ordinairement à ceux, qui vont trop
souuent à l'escarmouche sous la
Cornette de Venus.*

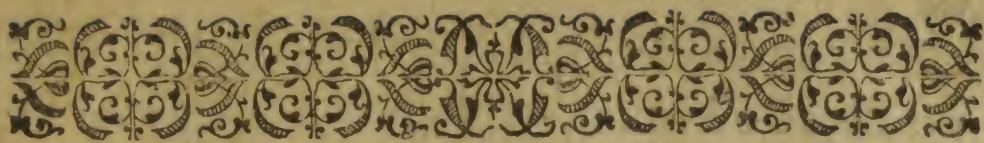
Par THOMAS SONNET, SIEVR DE
COVRVAL, Gentil-homme Virois.



A LYON,
Pour Vincent de Cœurilly, en rue Tupin,
à l'enseigne de la fleur de Lys.

M. DC. XXIII.





A MONSIEVR DV CRIOVL T LE IEV-
ne, mon Confrere Docteur en Medecine.

MONSIEVR,
L'amitié que nous auons contra-
ctée ensemble, depuis le temps
que i'ay eu l'heur de vous cognoi-
stre, & les deuis familiers, que nous auons euz
l'vn avec l'autre, touchant les maladies qui
arriuent ordinairement à ceux, qui font trop
souuent voile en Cypre, pour sacrifier à la Pa-
phienne: M'ont incité de vous dedier ce petit
eschantillon desdictes maladies, & vous sup-
plier comme mignon d'Apollon, & nourris-
son d'Esculape, luy seruir d'antidote, de The-
riaque & preseruatif, contre le venin des mes-
disans, desquels vous pouuez arrester les fu-
reurs & fumeuses boutades, leur donnant
pour contre-poison vne purgation d'Hele-
bore, pour descharger leur cerueau lunatique
& despraué, qui les pousse comme insensz
Maniaques, à desgorger vne Iliade de calom-

F

nies, contre ceux qui se messēt d'estaller leurs
estoffes Poëtiques, au plain marché de la Frâ-
ce. L'esperance que i'ay que vous appaiserez
tous ces fascheux Symptomes, & preseruerez
ce petit Poëme du noircissant venin de la ca-
lornie, me dispensera de vous tenir plus
long discours, pour vous asseurer que ie suis,

M O N S I E U R

Vostre seruiteur tres-affectionné

C O U R V A L M E D E C I N.

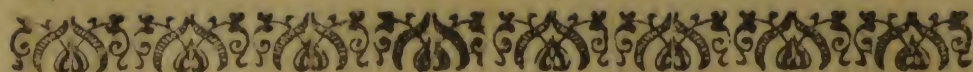
AVDIT SIEVR. DV CRIOVLT.
STANCES.

DOCTE *filz d'Apollon, Nourrisson d'Esculape,*
Qui fais par ton sçavoir qu'un malade r'eschape,
Et se sauue des traicets de la cruelle mort,
Deffends ainsi CRIOVLT, des fleches de l'enuie
Ces vers, ausquels on veut par force oster la vie
S'ils ne sont secourus, de ton ayde & support.

Tu pourras ordonner un bon Elecſuere,
Pour seruir d'Antidote à la poison amere,
Et au fiel escumeux des mesdisans peruers,
Ausquels tu donneras quelque fort Cathartique,
Pour purger leur cerneau, perclus, & Lunatique
Qui leur fait tant vomir de venin sur mes vers.

AΘΑΝΑΤΩΝ ΣΤΕΦΑΝΟΣ, ΜΟΤΣΩΝ
ΑΜΑΡΑΝΘΙΝΟΣ ΑΤΕΙ.

F 2



AV SIEVR DE COVRVAL DO-
CTEUR EN MEDECINE.

SVR LA TIMETHELIE.

STANCES.

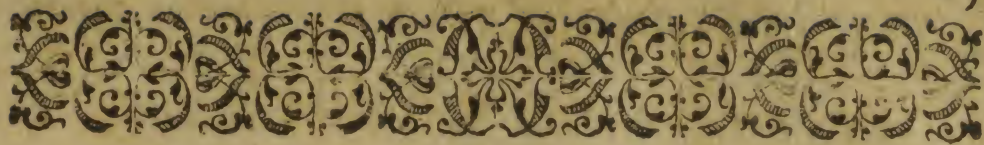
COVRVAL excuse-moy si ie n'ose en ces vers
Me ietter comme toy sur ce sexe peruers,
Craignant l'ardant courroux du bel œil qui me tuë:
Car si tost qu'il me void oppressé de douleur,
Il s'oppose à ma flamme & retient ma fureur
Lors qu'à le detester ma Muse s'esuertuë.

Parle moy d'attaquer vn monde d'ennemis,
De me rendre au procez obstinément soubmis,
De souffrir les travaux de l'enfer effroyable:
L'ennemy, les procez, les infernaux debats,
Ne me sont point, COVRVAL, tant à craindre icy bas
Qu'à la fiere beauté, qui me rend miserable.

Mais toy qui l'an dernier, m'as sauvé du trespas,
Lors que ie languissois malade entre tes bras,
Loin des douces beautez de ma pauvre Maistresse,
Si tu peux me guarir de la fièvre d'Amour
Je fers contre ce sexe vn Poëme l'autre iour
Qu'à l'instant ie ferois mettre dessus la presse.

ANGOT L'ESPERONNIERE.

SVR



SVR LES OEUVRES POETI-
QUES DV SIEVR SONNET
DOCTEUR EN MEDECINE.

O D E.



*Donce Muse de ces vers,
Qui faictes voir à l'Vniuers
Les traueses du Mariage!
Vous monstrez bien à toutes mains,
Qu' Hymenée est vn chariage
De tous les ennuis des humains!*

*Le trauail, l'incommodité,
Et des soings la fecondité,
Qui suyuent le train d' Hymenée,
Sont si bien figurez en vous,
Que pour n'estre en eux enchainée,
L'ame y trouue vn subject fort dous.*

*Car en y voyant les ennuis,
Qui durant les iours & les nuicts
Les maris trauaillent sans cesse:
On apprehende tant ces fers,
Qu'espouser mesme vne Princesse,*

F 3

On croid d'esponſer les enfers.

*Car vn ſi grand nombre d'erreurs
D'abus, d'arrogance & d'horreurs,
Lagent au courage des femmes
Que ſouuent les pauvres maris
En deuiennent à doubles trames
Vn Atride aupres d'un Paris.*

*Ainſi pour le dire en deux mots,
Deuenus caillettes, & ſots
Les maris viuent aupres d'elles:
D'un ſort vuide de tout bon-heur,
Tant par ces femmes infidelles
Ils ont perdu l'aiſe & l'honneur.*

*Mais il eſt bien vray que par fois
Hymenée aſſemble en ſes lois
Le ſort de quelques bonnes femmes:
Auſſi tous n'en ſont pas fournis,
Ains ie penſe que telles Dames
Sont de la race du Phœnis.*

*O vous ! qui charmeZ des appas,
Dont Alcine guide au treſpas
Les fols amoureux de ſes charmes:
Venez icy lire en ces vers
Le fard le malheur & les armes,
Dont vos eſprits vont de traners.*

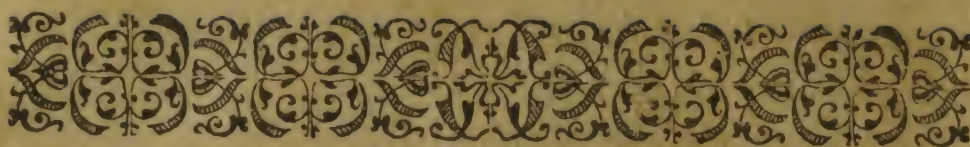
Vous

*Vous y verrez l'aspre douleur,
 L'erreur, la perte & le malheur,
 Qui suivent les ames immundes:
 De qui les terrestres desirs
 Vollans à troupes vagabondes,
 Forment leurs maux en leurs plaisirs.*

S O N N E T, Oracle de vertu,
*Qui de gloires tout reuestu
 Combats les erreurs, & le vice:
 Quel beaux triumphes, & quel bon-heur
 Ne sont deubs comme vn sacrifice
 A tes vers si remplis d'honneur?*

DE DEIMIER.

F 4.



T I M E T H E L I E
O V
C E N S V R E D E S F E M M E S.
S A T Y R E S E C O N D E.

S V S ma Muse au travail, c'est trop pris de relasche,
 Il faut recommencer, ou finissoit ta tasche,
 Repren donc ton pinceau, pour peindre brusquement
 Sur ton Nopcier tableau, un racourcissement
 Des malheurs, maladies, & trauerses fascheuses,
 Qui procedent du hant, des Putains Amoureuses,
 Car des femmes de bien, ie n'entends point parler,
 Leur pudique maintien, les faiët tousiours briller
 Parmy l'obscurité, ainsi qu'une lumiere
 Qui esclatte par l'air, quand deessous l'Hemisphère,
 Le flambeau Delien, va son tour commencer:
 Je pri-ray seulement, les Chastes m'excuser,
 Si blasmant les Putains, tout leur sexe ie blasme,
 Bien que le tout s'adresse, à l'impudique femme;
 Je sçay qu'on me dira que sans exception,
 Je blasme en general & sans distinction,
 Le sexe feminin: A quoy pour repartie,
 Je dis que nous voyons la plus grande partie
 Des femmes desbauchées, en emporter le tout:
 Qui faiët qu'au general, ie me renge du tout.
 Que tu causes de mal, mal-heureux Promethée,

Ta

Ta main est à bon droict, sur Caucaſe attachée,
 Pour auoir effronté rauy le feu Diuin
 Les Dieux pour te punir, d'un ſi grand larrecin
 T'enuoyerent çà bas, pour tourmenter ton ame
 Maladies & trauaux, & l'engeance de femme,
 Mais de tous ces trois fleaux, celui qui plus nous nuit
 C'eſt la femme, animal des grand Dieux introduit
 Pour punir les humains, icy bas ſur la terre,
 Et leur faire à iamais vne cruelle guerre:
 Ce ſexe ſont les fers, les geſnes & cordeaux,
 Les cachots, la priſon, & les cruels Bourreaux,
 Qui des Dieux irritez exercent la Juſtice
 Pour punir les mortels addonnez à tout vice;
 Ce ſont les inſtrumens, les foudres puniſſeurs
 Qui vengent des grands Dieux les boüillantes fureurs.

Il ſemble toutesfois, que c'eſt la bonté meſme,
 La Chaſteté, l'honneur, la ſageſſe ſupreme,
 La gloire & l'ornement de tout le genre humain,
 Le comble des ſouhairs, & le bien ſouuerain,
 Le plaifir des plaifirs, delice des delices,
 La douceur des douceurs, blandice des blandices,
 La craime & l'Elixir de toute volupté,
 Et le centre parfait, d'heur & felicité:
 Mais ce ne ſont (Lecteur) que pipeuſes Syrenes,
 Qui ont moitié du corps comme formes humaines,
 Et tout le reſte n'eſt qu'un Poifſon monſtreux,
 Qui nous vient decepuoir ſous vn front gracieux;
 Leur cœur n'eſt rien que fiel, rien que miel leur viſage,
 Qui ſoubs vn calme doux, preſage, vn grand orage,

Soubs la vermeille fleur, de leur teinct amoureux,
 Se traine bien souvent, le Serpent cauteleux,
 Soubs la viue clarté, de leurs femmes iumelles,
 Et dans l'esclair brillant, de leurs chaudes prunelles,
 Se cache la fureur du foudre rougissant,
 Qui d'un mal-heur prochain va l'homme menassant,
 Et comme on void l'esclair preceder le tonnerre,
 Qui sur nous quelquesfois sa cholere deserre,
 De mesme apres l'esclair eslançé de leurs yeux,
 Tombe soudain sur nous un foudre impetueux,
 De mal-heurs infinis, comme Verolles, Chancres,
 Qui brisent nos Amours & les mettent en cendres:
 Et bres sous la beauté, la grace, & les attraiçts,
 Des femmes, sont cachez, serpens, foudres & traiçts:
 Elles sont à bon droiçt comparées à ces Temples
 Des noirs Ægyptiens, lesquels si tu contemples
 Seulement par dehors, rien n'est si somptueux:
 Mais dedans on y void, qu'un Cocodril affreux,
 Rien qu'un Bouc, ou un Chat, un Singe, une Cycoigne,
 De mesme on est trompé, au nez, & à la troigne,
 A l'extreme beauté du sexe feminin,
 Qui porte soubs un front mignard & Adonix,
 Un Idole de Bouc puant de paillardise,
 Un larmieux Cocodril, tout remply de feintise:
 Un Chat reuant de Mars dont l'ongle ravisseur
 Grifferoit un Amant, en sa chaude fureur:
 Et un Singe inconstant patron de l'inconstance,
 De ce sexe inconstant sans foy ny assurance.
 Je dis encore un coup, ce sexe mal-heureux

Estre

Estre bien comparé au Cocodril larmeux,
 S'il veut piper quelqu'un, lors il iette des larmes
 Pour donner puis apres des cruelles alarmes,
 A ceux-là qui deceuz, par ces larmoyans yeux,
 Se laissent engloutir à ce Serpent hideux.
 Tout de mesme les pleurs, & les souspirs des femmes
 Ne s'espandent sinon que pour tromper nos ames,
 Leurs souspirs simulez, leurs hypocrites pleurs,
 Sont les vrais instrumens & les foudres vengeurs
 De leur ardent courroux : Sont les rudes machines,
 Les ministres certains de leurs cruelles haynes,
 Sont les ruses, les traicts dont la femme se sert
 Pour mettre sa traison & sa haine à couuert,
 Si que par tel moyen il n'est ny Dieu, ny Diable
 Qui ne soit appipé & rendu miserable.

LA femme est un venin gastant les facultez,
 Engourdissant les sens, changeant les qualitez,
 De nos temperamens, si qu'un melancholique
 En devient furieux, fougueux & cholerique,
 Et l'amoureux sanguin tout fantasque & pensif,
 Palle, morne, plombé, triste & contemplatif:
 Le Phlegmaticq changé en humeur bilieuse,
 Voyez donc si la femme est pas une charmeuse,
 De metamorphoser nos quatre qualitez,
 Pour les ranger du tout selon ses volonteZ,
 Elle corrompt nos sens, tant internes qu'externes,
 Amusant la raison de mille baluernes,
 L'imagination & la memoire apres,

Puis

Puis aux autres venans, ainsi que par degrez,
 Elle obscurcit les yeux, elle gaste l'ouïe,
 Corrompt nostre odorat & chose non ouïe,
 Elle oste l'appetit, le goust elle amoindrit,
 La vieillesse aduançant elle fait qu'il s'aigrit,
 Elle oste le plaisir du toucher delectable,
 Engourdissant les nerfs qui la rendent palpable:
 Somme l'homme excessif aux esbats de Cypris
 Encourt tous ses mal-heurs: mais ce n'est rien au pris
 De cent afflictions de mille maladies,
 Que nature aux amans à tramées & ourdies,
 Comme les cruditez, palpitements de cœur,
 Debilité de nerfs, des iointures douleur,
 Syncope, mal caduc, qu'on nomme Epylepsie,
 La vertige, l'Incube, & la Paralise,
 Le Catherre fluant, le Spasme conuulsif,
 La Letarge, & Caros de nerf stupefactif,
 L'Amoragie du nez, la froide Apoplexie,
 La Migraine, Schynance, & iauue Cathexie,
 Foiblesse d'estomac, Cholique, Inflation,
 Le Scyrrhe bilieux ioinct à l'obstruction
 Du foye & des poulmons, la crachante Phtysie,
 La siebure lente, ethique & paste Hydropisie,
 L'extreme puanteur de la bouche & des dents,
 Le visage abbatu, les yeux cauez dedans,
 La Podagre cruelle, & goutte Schiatique,
 Le mal melancholic, la douleur Nephratique,
 Le Chancre cauerneux, liuide, noircissant,
 La lasche Gonorrhœe au venin blanchissant,

Qui

*Qui sans cesse coulant des vaisseaux spermatiques,
 Debilite nos corps. & les rend tous ethiques,
 D'où naist l'alopecie, ou cheute de cheueux,
 Le tintement d'ouye & la foiblesse d'yeux,
 Le Satyriasis ou tendu Priapisme,
 Et la Verolle encor de tous mal-heurs l'abysme.*

B*Ref, la femme anist les fleurs de la santé,
 Enfarine le front, rend l'esprit hebeté,
 Le corps lasche, pesant, terrestre & cacochyme,
 Pour auoir effleuré l'Elixir & la crayme
 De l'humeur radical, le sang & les esprits,
 Au sperme contenus, thresor de si grand pris,
 Qu'il est de nostre corps comme la Quint-essence,
 Qui de nos quatre humeurs resulte & prent naissance.
 Le sperme blanchissant est donc le vray ciment,
 Qui en bonne santé nostre corps entretient,
 Conserue la chaleur, humide & radicalle,
 Donne aux nerfs la vigueur, & la force totale.*

S*I la femme nous faiçt dissiper cet humeur,
 Qui seul retient du tout nostre vie en langueur,
 On peut dire à bon droiçt qu'elle accourcist la vie,
 Puis qu'au ieu de Cypris la substance est rauie,
 Qui la tient en vigueur changeant nostre Printemps
 En vn neigeux Hyuer, par ses vains passetemps
 Elle gaste la fleur de la verte ieunesse,
 Defflore la beauté, aduance la vieillesse,
 Elle ride la peau, rend le front farineux,*

Iaunist

Jaunist nostre beau tein, le plumbe & rend scameux,
 J'entends quand par exceZ ce mestier on pratique
 Dans vn Bordeau lascif, avec femme publique,
 Non pas quand on l'exerce en toute volupté
 Dans le liēt coniugal, avec vne beauté
 Fidelle à son Amant, pudique, honneste & sage,
 Qui peint aux yeux l'honneur & la crainte au visage,
 Avec laquelle on peut user modérément
 Des esbats de Cypris, sans aucun detrimēt:
 Mais les femmes qui sont par trop libidineuses,
 Sont aux hommes cent fois pires & dangereuses
 Que le Cheual Seian, qui rendoit en tous lieux
 Ceux-là qui le montoient chetif & mal-heureux.

Quiconque a trop monté ce sexe plein d'encombre
 Encourt tous ces mal-heurs d'ot j'ay deduit le nombre,
 Et mille & mille encor, que s'il falloit conter,
 J'entreprendrois plustost de pouuoir arrester
 La course des torrens, que les pouuoir comprendre,
 Plustost ie conteroïs les Cygnes de Meandre,
 D'Athenes les Hybouts, & tous les escadrons
 Des Mousches de l'Egypte, ou bien les Mouchérons
 De Pize ou des Luquois, les Scargots de Sardaigne,
 Les Sautereaux de Cypre, & les Genets d'Espagne.

Laïssons donc ce discours à nos vieux Medecins,
 Et poursuiuons le fil de nos premiers desseins,
 Disons avec Sainct Iean, surnommé Chrysostome,
 Que de tous les mal-heurs la femme est l'epitome,

Qu'elle

*Quelle est de l'amitié naufrage perilleux,
 Domestique danger, tourment solatieux,
 Vn mal tres-necessaire & peine ineuitable,
 Plaisante affliction & mal-heur souhaitable,
 L'enfer de nos esprits, le Paradis des yeux,
 Lymbe de tous ennuis, Tombeau des Amoureux,
 Purgatoire asseuré des bourses plus pesantes,
 Repurgées & nettes aux flammes plus ardantes,
 Et aux cuisans fourneaux de ce sexe amoureux,
 Qui droit à l'hospital rend l'homme comme vn gueux.*

E *Scoutez Salomon qui vous dit & assure,
 Qu'il ayme beaucoup mieux eslire sa demeure,
 Au milieu des forests entre les fiers Lyons,
 Les Serpens venimeux, les Ours & les Dragons,
 Plustost qu'en la maison d'une femme meschante,
 Qui de son noir venin la plus chaste ame enchante,
 On ne peut de ses retz non plus se retirer,
 Que l'oiseau pris au glu se pensant depestrer:
 Toute meschanceté, toute ruse & malice
 Est petite, au regard du subtil artifice
 De la feinte traison du sexe feminin,
 Le Nappelle n'est point vn si cruel venin,
 Les Smilax sommeilleux, la froide Mandragore,
 L'estouffante Cyguë, & le Toxique encore,
 Qui rend par ses effects l'homme tout furieux,
 Ne sont pour leurs venins si tres-pernicieux
 A nos chetifs humains, qu'une meschante femme,
 Laquelle avec le corps fait souuent perdre l'ame.*

Euripide

E Vriptide disoit que ce sexe imparfait,
 Pour la necessité seulement estoit fait,
 A fin d'entretenir nostre humaine nature,
 Et de luy nous servir ainsi que de monstre,
 Ou comme à passer l'eau de barque nous vsons,
 Des femmes au besoin ainsi nous nous seruons,
 Mais du torrent d'amour ayant passé la rage;
 Nous renuoyons bien loin la Nacelle au riuage,
 Sans la priser en rien que par necessité:
 De mesme nous vsons par importunité
 Des femmes pour passer le torrent de ce monde,
 Remply de tant de flots de volupté immonde,
 Qu'à grand' peine l'on peut passer sans naufrager,
 Et le vaisseau fouuent fait l'homme submerger.

L' Homme est donc à bon droit accort, prudent & sage,
 Qui peut passer à nud ce fleuve tout à nage,
 Sans se servir s'il peut du feminin bateau,
 Qui peut au moindre vent nous renuerser dans l'eau.
 O vaisseaux dangereux! ô Barque perilleuse!
 Heureux qui peut passer la riuere orageuse
 De l'Empire mondain sans s'embarquer sur vous,
 Et monter vostre Esquif qui nous hazarde tous:
 Nous y sommes contraints, necessité nous force:
 Car tous de bien nager n'ont l'adresse & la sorte
 Il faut bon gré, mal-gré, sur ce sexe monter,
 Qui nous fait bien souuent perdre & precipiter.
E Ncore si l'Esquif, Barquerot, ou Nacelle
 Ne seruoit qu'à un seul; Mais ce sexe infidelle,

Incon

*Inconstant & leger, s'abandonne souvent
 Au premier qui demande à passer le Torrent
 Des amoureux plaisirs: Ainsi qu'au bord de Seine
 Nous voyons à Paris une flotte certaine
 De vaisseaux, attendans avec leur Batelier
 Si quelque Courtisan, Marchand ou Escollier,
 Conseiller, President, ou tel qu'on voudra prendre,
 Viendra pour passer l'eau, dans leur barque descendre,
 A fin de le guider soudain à l'autre bort
 Et luy faire payer argent du passe-port;
 De mesme nous voyons tant de belles Commeres
 En servant de bateau, se rendre mercenaires,
 Et mettre leur honneur (comme on dit) à l'encan,
 Pour gagner une cotte, ou un riche carcan,
 Une bourse au mestier, des gands en broderie,
 Une bague, un collet, ou autre brauerie,
 Ainsi pour piaffer & s'assouvir d'amour,
 Le bateau feminin fait maint tour & retour;
 Tantost de çà, de-là, de riuage en riuage
 Pour servir aux amans en l'amoureux passage,
 Et soit que par Hymen quelqu'un ait acheté
 Un vaisseau pour luy seul à sa neccésité,
 Pour trauerser d'Amour la riuere escumeuse,
 Si est-ce quelque fois que la Barque amoureuse
 Se rend commune à tous, guidant iournellement
 Cil qui s'offre à passer en baillant de l'argent.*

A Bon droit donc (disoit le Pere de Famille,
 Auquel on reprochoit d'auoir donné sa fille

G

*A un sien ennemy) qu'il n'eust sçeu faire mieux
 Pour se pouuoir rengcr de son plus grand haineux,
 Que luy auoir donné sa fille en mariage,
 A fin de l'engager en vn cruel seruage,
 Tourmenter son esprit en tout genre d'excez:
 Car on tien qu'une Mulle, une Femme, vn Procez,
 Ont esté de tout temps trois dangereuses bestes,
 Qui iointes en vn corps font vn Hydre à trois testes,
 Dont l'une étant coupée aussi tost renaistront
 Deux ou trois en son lieu qui tousiours reuiendront,
 Desracinez l'erreur d'une femme obstinée,
 Cent & cent renaistront dans son ame, adonnée
 A la meschanceté, c'est sans fin vn labeur.
 Auez vous vn Arrest qui vous semble bien seur,
 Vous estes estonné que vous voyez renaistre
 Mille nouueaux procez prenans essence & estre
 De vostre Arrest donné; Bref procez n'a fin nulle:
 Auez vous pour monture une fantasque Mulle,
 Que vous ayez forcée à passer vn destroit,
 C'est à recommencer dès le premier endroit,
 C'est vn trauail sans fin, sans limite une peine,
 Qu'une mulle, vn procez, une femme mondaine
 C'est vn Hydre testu, qui meriteroit bien,
 Pour le vaincre, trouuer le Prince Alcmenien.*

E Ncore d'un procez, d'une Mulle ombrageuse,
 On peut tirer raison: Mais de femme amoureuse
 Nul homme, eust-il des Dieux la force & la faueur,
 Ne se peut pas vanter d'en estre le vainqueur.

L E F E V.

L Es charbons allumez donnent des estincelles,

L' E A V.

L'impureté de l'eau les lentes escrouëlles,

L' A I R.

L'infection de l'air la peste & les bubons,

L A T E R R E.

*La terre , les aspics & sifflans scorpions:
 Mais ce sexe peruers, cette amoureuse engeance
 Ne produit rien que feu de la concupiscence
 Qu'un torrent putrefaiët d'impudiques desirs,
 Qu'un aër tout corrompu de lubriques sousspirs,
 Qu'un corps plein de serpens de voluptez mondaines,
 Regorgeant du poison de mesdisances vaines:
 Circes qui vont charmant les Esprits des humains,
 Acherontides sœurs qui portent en leurs mains
 Les couleureaux retors , & les torches flambantes
 De la diuision ; qui comme Corybantes
 Courent esceruellées apres la volupté,
 Sans se saouler iamais de la lasciueté:*

*Plustost lasses cent fois qu'assouuies de Cyprinc,
Qui espuise le sang & nos esprits ruine.*

*M**Ais quelqu'un me dira que la femme entretient
De nostre indiuidu l'espece & la soustient,
Qu'elles nous ont conçeus & mis tous en lumiere,
Fournissans de leur part le sang & la matiere
Dont nous sommes nourris dans leur ventre neuf mois,
Partant que c'est mal fait de ietter tant d'aboïs
Contre ce sexe heureux qui nous a mis au monde,
Mais, Lecteur, c'est en vain que la femme se fonde
Sur ces vaines raisons pour deffendre son droit:
Car nous voyons souuent en maint & maint endroit
De l'espine pointüe vne fleur belle esclorre,
Et du rosier picquant la rose qui decore,
Nos Iardins esmaillez : & des herbiers puans
Naissent iournellement les beaux Lis blanchissans,
Femme ne soyez donc pour cela glorieuse,
Le Nappelle puant, herbe fort venimeuse,
De sa Tyge produit vne agreable fleur,
Vous ne deuez donc point tant enfler vostre cœur,
Car de vous nous naissons comme fleurs odorantes
Que l'Espine produit & les herbes puantes
Sans tirer rien de vous que le nourrissement:
Qui vous sert puis apres pour le contentement:
Que seriez vous sans nous, sinon arbres steriles?
Fraisles, ioncs inutiles, fougeres infertilles,*

Sans

*Sans nous vous ne pourriez jamais produire fruit,
Nous vous causons ce bien qui souvent nous destruit;
Car en vous fecondant la vitalle semence
S'escoullant de nos corps les met en decadence,
L'homme en se consommant soy mesme se produit,
Femme ie ne scay donc quelle erreur vous conduit,
De dire que de vous nous empruntons nostre estre,
Au contraire c'est nous qui vous donnons le naistre,
Lors que par le moyen des esprits animaux,
Vitaux & naturels conduicts par six vaisseaux,
C'est à sçauoir, deux nerfs, deux arteres, deux veines,
Qui tous remplis d'esprits puisiez de leurs fontaines,
Et versez au coit dans le champ feminin,
Puis meslez en apres avec le sang benin,
Agissent pour former la matiere confuse
Dont est fait l'Embrion, duquel l'ame est infuse,
Crée en un moment des mains du Tout puissant,
Ce que donc les Esprits de l'homme vont formant,
Ne s'entend point icy de forme essentielle
Laquelle vient du Ciel, mais bien materielle.
Ie ne veux pas pourtant nier comme menteur
Qu'en soy la femme n'ait vne humide chaleur
Qui excite l'Agent à tirer vne forme
De la masse confuse, & la matiere informe;
Mais l'Agent est tousiours plus que le patient;
Femmes vous ne prestez que l'Ouuroir seulement
Où trauaille l'Agent à former ses ouvrages,
Vous fournissez le lieu, & nous les personnages
De cet acte diuin de la formation,*

Qui seul à l'homme est deu pour sa perfection,
 Qu'il puisse entièrement de la Diuine Essence.
 Femmes y'abbaissez donc vostre fiere arrogance,
 Car nous seuls possedons l'heur qui tant vous vantez,
 Et rien vous ne formez que des meschancetez,
 Semblables en humeur à l'Astre de Saturne,
 Dont l'Aspect ne produit que Monstres d'infortune:
 Salomon mesme a dit que l'homme mal faisant
 Meritoit beaucoup mieux que femme bien faisant,
 Qui monstre assez combien leur puissance est petite:
 Puis que l'homme au mal faiet gaigne plus de merite
 Qu'une femme n'en peut obtenir au bien fait,
 Car de mauuaise cause, il ne sort bon effect,
 Rien que meschanceté ne sort de leur boutique,
 Et rare est le bien fait qu'une Putain pratique:
 C'est miracle nouveau que de l'impureté
 Puisse naistre & sortir la nette pureté.
 Iob ce parfaict miroir de toute patience
 Ne peust estre vaincu en sa ferme constance
 Par ce ruzé Sathan pour le persecuter,
 Sa seule femme en fin le sceut vaincre & dompter,
 Le feist presque offenser, murmurer & se plaindre,
 Ce que Sathan sur luy ne peut iamais atteindre.
 La femme est pire donc que Sathan imposteur,
 Qui pour tourmenter Iob n'en peut estre vainqueur.

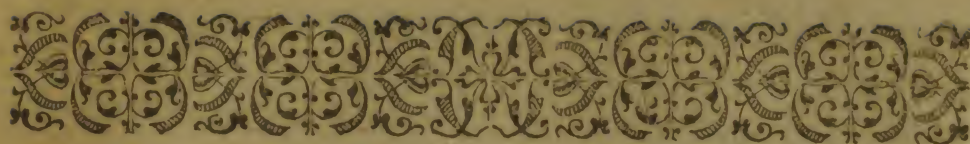
PAr la femme, peché fut introduit au monde,
 Par elle nous tombons en la fosse profonde
 Des pieges de la mort: Peut-on imaginer

Vn

*Un mal plus dangereux que la mort nous donner?
Et bref, si ie voulois raconter par histoires
Les guerres, les debats, les meurtres, les miseres,
Des desastres sanglans, les tragiques horreurs,
Les cruels assassins, les traison les malheurs
Par la femme excitez : Tantost en l' Amerique,
En Europe, en Asie, & par toute l' Afrique,
Somme en tous les climats de ce large vniuers,
Et mesme iusqu' aux lieux n' agueres descouuers,
Ce discours sembleroit plustost vne Iliade,
Vne langue Æneide, ou vne Franciade,
Qu' un petit abbrege, un racourcissement,
Lequel i' auois promis tout au commencement,
I' aurois plustost nombré tout le sable d' Aulonne,
Et les feuilles des bois qui tombent en Automne,
Que de pouuoir conter tous les malheurs diuers,
Et les maux qu' a produit un sexe si peruers.
Les capharez rochers, le chant des Amyclades,
Les Syrthes sablonneux & les gloutons Carhides,
Ne sont pour leurs perils si fort à redouter
Que les femmes nous sont à craindre & euitier.
IE n' entends point pourtant parler des vertueuses,
Ce discours seulement s' adresse aux vitieuses,
Aux lasciuies Putains, qui pour iouër du cul
Gaignent le plus souuent le teston ou l' escu,
A fin de piaffer & se faire paroistre
Aux lieux plus frequentez, où l' on se fait cognoistre,
Comme à l' Eglise, au bal, & banquets somptueux,
Tournois, course de bague, & theatriques ieux,*

Aux marchez, assemblées & festes de Village,
 Où libres on les void iouër leur personnage:
 Le front couuert de fard, pour gaigner des Mignons,
 Et prendre dans leurs retz tousiours nouveaux poisons,
 Ou bien à ses Putains, (tant hors qu'en mariages)
 Qui riches de moyens entretiennent à gages
 Quelque bel Adonis, ieune mignon de Cour,
 Pour leur donner plaisir & les saouller d'Amour,
 Qui quelquefois sera caché dans la ruelle
 D'un licz, tousiours au guet, en crainte & en ceruelle,
 Sans toussir, ny cracher, peur d'estre descouvert
 Soit du Mary ialoux, ou de l'Amant couuert.
 Ainsi la riche Dame, ou bien Mademoiselle
 Aura pour ses plaisirs son Amant plus fidelle,
 Qui durant les iours gras la conduit aux Baletz
 Ayant expres deuant enuoyé ses Valetz
 Pour aller descourir le lieu & la fenestre
 Où brusle le fallot pour aduertir leur Maistre,
 Qui souz les bras conduit sa Dame dans le bal,
 Où se trouue à propos le jaloux Coriual,
 Qui luy fera danser la courante ou la volte:
 Et au sortir du bal luy seruira d'escorte,
 Et sur elle exerçant les pourtraiçts d'Arétin,
 Gaigne le bas de Soye, ou l'habit de satin,
 Les iartiers dentelez, l'escharpe en broderie,
 Pour contenter d'Amour le cul de sa chérie,
 Par le moyen duquel, il braue & s'entretient
 En habits fort pompeux, sans desbourcer argent.
CE n'est donc (cher Lecteur) qu'à ses femmes publiques,
 Et secrettes Putains: non aux Dames pudiques

Que s'adressent mes vers, car pour rien leur honneur
Je ne voudrois toucher, comme effronté menteur.
Je sçay bien quel honneur on doit porter aux femmes
Qui n'ont le cœur atteint des impudiques flammes,
Je sçay qu'on ne sçauroit assez les respecter,
C'est pourquoy dans mes vers, ie les veux exempter
Et garentir du tout du Satyrique orage:
Leur visage est femelle, & masle leur courage,
Et bref leur naturel ne symbolise point,
Avec l'honneur de ceux qu'en ces vers ie d'espeint:
Ma Muse, que fais-tu? gastes-tu ton ouurage:
Tu voulois seulement peindre un petit Paysage
Tout à plein racourcy sur ton Nopcier Tableau,
Pour luy servir de champ, & tu veux de nouveau
Au lieu d'un racourcy peindre vne piece entiere,
Selon le naturel; Je sçay que la matiere
Restant en quantité, te donne du regret,
Mais en lieu si contraint sur le champ d'un pourtraict,
Quel Peintre industrieux pourroit toute l'estendre,
Veu que tout l'univers ne la pourroit comprendre.
Laisse donc ce sujet pour t'employer ailleurs
Contre les usuriers & rusez Chicaneurs,
Contre les Charlatans, trompeurs Paracelsistes,
Les Pseudomedecins & enfumez Chimistes,
Contre la nouveauté des habits des François,
Qui changent tous les iours de façon plus de fois
Qu'un Prothée inconstant de formes & figures,
Ou le Chameleon de diuerses peintures:
J'espere mettre au iour tous ces tableaux diners
Despeincts au naturel du pinceau de mes vers.



A
MADAMOISELLE .CC.
MA MAISTRESSE.
STANCES.



*A chere ame, mon tout, ie me vient excuser
Sii ay osé blasmer tout le sexe des femmes,
Non, non mon cœur, ce n'est qu'aux impudi-
ques Dames*

*Que mes Cyniques vers se doiuent adresser.
I'ay tousiours respecté les chastes Damoiselles,
Poussé de ton amour & de la verité,
Ie n'ay donc, par ces vers, nullement merité
D'encourir ta disgrace & des autres Pucelles.*

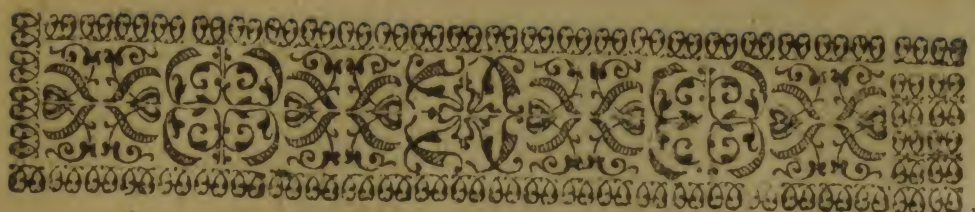
*Plustost (mon cœur) tu dois m'aimer plus ardamment
D'auoir choisi pour but vne telle matiere,
Qui fait ta chasteté briller par son contraire,
Comme en l'obscurité brille le Diamant.*

*Plus le sujet est beau & rare en son essence,
Plus i'en suis desireux : Ainsi ta chasteté,
Comme vn rare sujet me retient enreté
Dans les rets amoureux de ton obeissance.*

*Sans toy (chere beauté) ie ne peux ny puis viure,
Sans toy, dedans mon corps ne peut battre mon cœur,
Tu es l'esprit vital qui le tient en vigueur,
Et le doux air qui fait que mon polmon respire.*



SIX
EPITAPHES
OV
TOMBEAUX.



E P I T A P H E,
DE NOBLE ET PVISSANT SEI-
GNEVR LOYS DE BORDEAUX,
Sieur du Lieu, & d'Estouuy, Baron de Coullon-
ces: Cheualier de l'Ordre du Roÿ, & Capitaine
de cinquante hommes d'armes de ses Ordon-
nances.

S T A N C E S.



Y GIST Ô FIER DESTIN, *soubs*
ce Tombeau poudreux
Le plus digne Seigneur qu'on ayt veu soubs
les Cieux:

C'est ce grand de Bordeaux, l'abregé & le centre
Où toutes les vertus se venoient terminer,
Vertus qu'on doit plustost admirer que louer,
Plus louer que chercher, mediter que comprendre,
J'oseray neantmoins d'un artiste ciseau
Grauer en lettres d'or sur son marbrin Tombeau
Les deux rares vertus, la valeur, la prudence
De ce sage Nestor, lequel scauoit si bien
Joindre Minerve à Mars, qu'il n'entreprendoit rien
Qu'il n'obtint par valeur ou par sa bien-disance.

La

La France en veit l'effect au service des Rois
 Charles ayant seruy, & Henry maintefois:
 Souz Charles, il monstra sa guerriere vaillance.
 Aux champs de Moncontour: Souz Henry puis apres
 Il fut iusques en Beard en Ambassade expres
 Vers le Roy Nauarrois pour sa grande eloquence.
 Non, non, il n'est point mort, ses vertus le font viure,
 La France a son renom, le Beard son bien dire,
 Moncontour sa valeur, ses effects, sa bonté,
 Les VIROIS ses bien-faicts: son amitié sa Dame:
 Coullonces à son corps, le Ciel a pris son ame,
 Et le marbre ses faicts garde à l'Eternité,



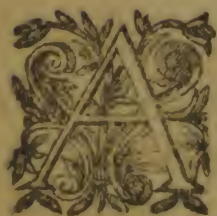
TOM



T O M B E A U ,

SVR LE THREPAS DE M. THOMAS

*Anffrie , Sieur de Clermont , mon Oncle : Lieu-
tenant General du Vicomte de Vire , en
faueur du Sieur de Gaillon,
son Fils.*

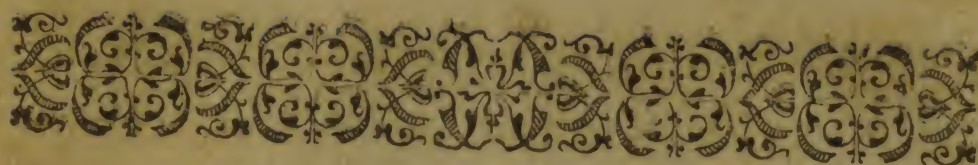


Ccourez Mignons d'Astrée , ap-
portez les Cypres au Tombeau de
celuy qui portoit les Lauriers dans
vostre Barreau : C'est ce Docte de
Clermont, l'Oracle des Aduocats, le Phœnix
des Iuriconsultes , & l'Asile des affligez , le-
quel gist en ce Tombeau. La mort a bien des
perfections , puis qu'elle a vaincu la perfe-
ction mesme : & les perfections ont bien peu
de vie, puis qu'elles se dōnent à la mort. Que
dis-je? la mort ne l'a peu vaincre, son esprit vit
au Ciel, & sa gloire sur la terre , son renom
demeure espandu par l'vniuers, son eloquen-
ce au Barreau , & la doctrine en ses escrits. Il

n'y

n'y a rien de mort en luy, que l'enuie de ceux
qui le vouloient imiter sans le suiure, & qui
le suiuyoient sans l'imiter : sa bonne vie nous
doit esliouir de sa mort, & sa mort nous doit
faire regretter sa vie. Passant, n'enuiez point
son bon-heur, il ne vous porte point d'enuie,
s'estant contenté de mourir apres auoir bor-
né la carriere de sa vie d'un aage septuage-
naire, tout comblé d'honneurs, & chargé de
benedictions. Bref, la pureté de ses merites l'a
rendu à sa perfection & à la vie eternelle. A
Dieu donc, Passant, ne pleure point avec les
yeux mortels de son ame immortelle, & ho-
nore en ta vie les merites de THOMAS
ANFFRIE, SIEVR DE CLERMONT.

SVR



SVR LE MESME.
STANCES.

CLERMONT repose icy: ce CLERMONT dont
la gloire

S'eternise à iamaïs au Temple de Memoire,
Memoire qui d'oubly conserve ses vertus,
Memoire qui luy sert de Marbre & de Porphyre,
Où ses faiçts engrauez on verra tousiours luyre,
Ne pouuant par le temps iamaïs estre abbatus.
Il a plaidé trente ans dans le Barreau V I R O I S,
Tant qu'un mal heur fatal le priua de la vois,
Alors on recogneut qu'un Soleil d'eloquence
S'en estoit eclipse: Car soudain la splendeur
Du Barreau s'obscurcit, ainsi comme la fleur
Qui fanist, n'ayant plus de Phæbus la presence.
Ce Phænix en son lieu nous laisse un Phæniceau,
Qui decore aujourd'huyle V I R I E N Barreau,
Non CLERMONT n'est point mort, car il vit en sa
cendre,
Non il ne peut mourir, cependant que G A I L L O N
Conserve ses vertus, sa memoire & son nom,
Que tous les marbres vains ne pourroient pas compren-
dre.

TOM

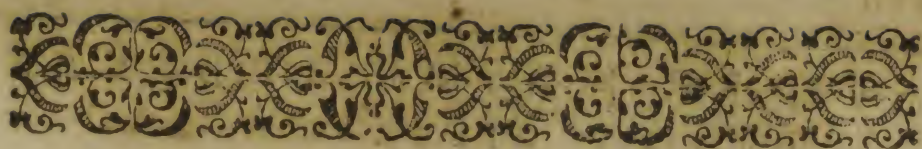
TOMBEAU
SVR LA MORT DE MAISTRE
FRANÇOIS HVILLARD, SIEVR
de Laumonderie, tres excellent
Medecin.

LA mort (qui le croira?) a donc vaincu la vie,
Mettant dās le Tōbeau le Sieur LAVMONDERIE,
Ce Docte Medecin qui combattoit la mort,
Luy mesmes à la mort en fin s'est laissé poindre:
Celuy qui empeschoit ses traicts de nous atteindre,
A suby la rigueur de son cruel effort.
Cette traistresse mort pour mieux nous attrapper,
A voulu de son dard cruellement frapper
Celuy qui par son Art maintenoit nostre vie:
Malades languissans, esperez vous guarir,
Puis que la mort a fait ce Medecin mourir,
Qui vous garentissoit des traicts de son enuie?
Le Nautonnier Charon, par un fatal destin,
Fasché de voir souvent ce sçavant Medecin
Empescher les humains d'entrer en sa Nascelle,
A la Parque se plaint, inuoque son secours,
La suppliant couper des ans le fresse cours,
A ce fils d'Apollon pour venger sa querelle.
La Parque ayant ouy de Charon la clameur,
Luy promet aussi tost son ayde & sa faueur,
Contre ce Medecin, qui par sa Theorique,

H

Non seulement vouloit les humains exempter
 De passer l'Achéron: mais luy vouloit oster
 Aussi bien qu'à Charon le droit de sa pratique.
 Elle est donc résolüe avec son noir cizeau
 D'enuoyer promptement dedans l'obscur tombeau
 Ce Docte Medecin qui gardoit nostre vie:
 O cruelle Atropos! ô Charon rigoureux!
 Helas! vous avez mis sur ce tombeau poudreux
 L'appuy & le secours de toute sa patrie.
 Quoy? penserois-tu bien (ô inhumaine Parque,
 Et toy vieil Nautonnier de l'Infernalle Barque!)
 De vie auoir priué ce sçauant Medecin?
 Non, vos efforts sont vains, car tousiours la science
 Qu'il laisse apres sa mort, & son experience,
 Le font viure à iamais en despit du destin.
 Il vit donc maintenant dans le Ciel bien-heureux,
 En terre il vit aussi par ses faiçts vertueux,
 Il est mort sans mourir, sa gloire est immortelle:
 Car tandis que le monde en son estre sera,
 Tousiours de son sçauoir vn chacun parlera,
 Mal-gré le fier Charon & la Parque cruelle.

T V M V



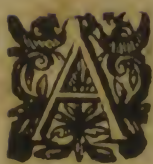
T V M V L V S
 I N O B I T V M M. I O A N N I S
 S O N N E T I I P I N S O N N E R I I,
 Patris mei, Urbis VIRIENSIS
 Clarissimi Patroni.

Obiit ergo sanctæ recordationis.

ALLE, ille Ioannes Sonnetius Pinsonnerius, vir aureis, non segnioris venæ dignus temporibus? Is absque Titulo, Eulogio, Lapide, notescet vsque posteris ipsis, & quia vitam meruit, eius perennabit memoria. Quidni hoc? hominis os, hominis mens, & illud tersum, & hæc consulta, dum adiuuit annos septuaginta, multum sanè, & multis præsto Patronusque adest apud VIRIAM; nempe, ubi Normanicæ Themidis redduntur quotidie Oracla: Tertius Cato è cælo lapsus, dum tot annos non exorbitat à via recti, dum potentes; dum tennes pari iure ligat, dum neutris oneri, dum Neustria sua honoris est, ecce in cælestem Hierusalem, cum sanctis, æternum victurus sublimari meruit. Id optantibus, ac deprecantibus, qui vnde quaque, vel ex seno Milliaro, ad eius Funus, & insepultam sepulturam cateruatim accurrerunt, tanti viri, tanti Patroni, tam bene docunctis merentis S O N N E T I I obitu celeriter exaudito.

SVR LE MESME TRESPAS
D'VDICT SIEVR DE LA
Pinçonniere, mon Pere.


SONNETS.



*Rreste toy, Passant, contemple ie te prie,
L'honneur des Aduocats, gisant droit en ce lieu,
Des Vefues le soustien: ayant l'honneur de Dieu
Tousiours deuant ses yeux durant toute sa vie.
Il estoit l'ornement de toute la patrie,
Paroissant en vertu ainsi qu'un luisant feu
Qui brille parmy l'air, quand la nuict peu à peu
A de son noir manteau l'hemisphère obscurcie.
Ne t'estonne donc point si le peuple VIROIS
Respend un Ocean de larmes ceste fois,
Si la vefue se plaint, si le Barreau sousspire,
Si la Iustice en dueil desploire son support,
Son Phare & son flambeau qui la souloit conduire:
Passant, sçais-tu pourquoy? la PINÇONNIERE est mort?*

AVTRE

AVTRE SONNET
sur le mesme.

 E n'est pas sans subject puis que souz ce Carreau
Gist ce Docte Aduocat, ce Torrent d'eloquence:
En sagesse vn Caton, vn Sceuoile en prudence:
La gloire & l'ornement du VIRIEN Barreau.
Honore donc, Passant de fleurs ce sien Tombeau:
Tu luy feras honneur ionchant en abondance
Des roses & des Lis pour marque & souuenance,
Qu'il estoit de vertus vn flairant renouveau.
Va t'en donc (cher passant) les yeux remplis de larmes,
Et le cœur des sospirs raconter les alarmes,
Les funebres regrets, la tristesse & le dueil
De ce peuple VIROIS: voyant que sa lumiere,
Son Astre, son Soleil, son cher la PINÇONNIERE,
S'estant eclysé d'eux, gisoit dans le cercueil.

AVTRE SONNET PLAINTIF,
SVR LADICTE MORT
de mon Pere.

PLeurez mes tristes yeux, versez une riniere
De larmes & de pleurs, puis que mon Pere est mort
Celuy-là qui estoit mon plus ferme support,
Est maintenant enclos dans une obscure biere.
Qui eust iamaïs pensé que ceste Parque fiere,
Ceste noire Atropos, qui par un cruel sort
Coupe aussi tost le fil du foible que du fort,
Eust jà de ses vieux ans limité la carriere.
Va Parque, c'est tout un, puis qu'il vit bien-heureux,
D'un eternal repos en la voute des Cieux,
Tarissez vous mes yeux, serenex vous ma face:
Mon Pere n'est point mort, bien que sans mouvement,
Il repose endormy dans de creux monument,
Et son ame est au Ciel qui ioüyst de la grace.

SVR LE MESME.

Οὐδ' ἐπὶ τὴν κλῆσιν ἔσθ' ὅν ἀπὸ λαυταῖ δουδούδαυτῶ,
Ἀλλ' ὑπὸ γῆς περιών γίγνεται ἀθάνατος.
Son los & son renom ne tien rien du mortel,
Souz terre il est couché, mais il est immortel.

EPITA

EPITAPHE
DE VERTVEVSE DAME MAGDELAINE
CHEVALI D'AIGNAUX, MA MERE.
STANCES.

QV'on ne s'efforce point d'un marbre Parien
D'esleuer vn Tombeau à cette honneste Dame,
Non, non, il ne faut point que le cuiure on entame,
Elle est assez grauée au cœur des gens de bien.
Issüe elle n'est point de quelque race vile,
Mais du sang genereux des braues Cheualiers
De ces Doctes Aigneaux, qui furent les premiers
Qui par leurs beaux escrits illustrerent la ville.
Quel Tige? quel estoc, tant soit-il annobli
Pourroit de ces Aigneaux passer la renommée?
Leur gloire en l'uniuers est tellement semée,
Que le long cours des ans ne la met en oubly.
La deffuncte estoit donc de cette noble race,
Race noble en vertu, imitant ses ayeuls,
Ayeulx qui ont planté leur renom dans les Cieux,
Cieux qui l'ont conserué dedans leur vague espace.
Que pouuoit-il sortir d'une si belle plante?
Sinon d'en voir germer vn admirable fruiet,
Fruiet assez reconnu par son diuin esprit,
Esprit qui rien que beau ne produit & n'enfante.
Voyons donc maintenant reussir les effaits,
Les effaits reussir d'une si belle cause,
Cause qui ne produit que des effaits parfaicts,
Parfaicts vrayement effaits, parfaicte estant leur cause.
On void les Elemens subtils, purs, & legers
Du centre, s'esleuer à la circonference :

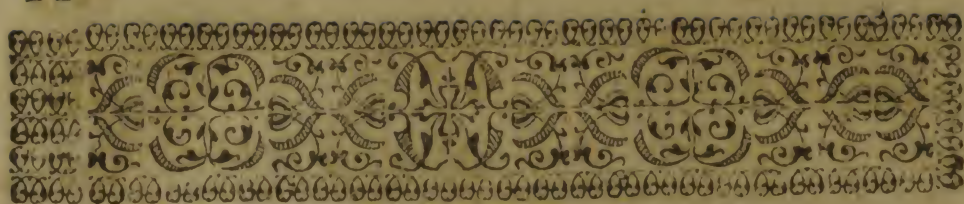
Cette Dame guindoit en haut tous ses pensers,
 N'aspirant qu'à l'honneur qui vient de la science.
 On l'a veu par effect consacrant ses enfans,
 Dès l'instant du berceau à la docte Minerve,
 Jugeant tres-sagement que le sçavoir conserve
 Nostre nom immortel, mal-gré le cours des ans.
 Ceste Dame iamaïs ne fut ambitieuse,
 De voir aux dignitez ses enfans les premiers,
 Mais mille fois plustost elle estoit desireuse,
 De voir dessus leur front d'Apollon les Lauriers.
 Elle aymoît la vertu, elle abhorroit le vice,
 Cherissoit son Mary, respectoit ses parens,
 Honnoroit ses amis, aydoit aux indigens,
 Servoit aux Orphelins de fidelle tutrice.
 S'il faut brusler son cœur du feu de charité,
 Cette Dame sur tout en estoit enflammée,
 Les pauvres sçavoient bien qu'au temps de la cherté,
 Elle appaisoit l'aigreur de leur dent affamée.
 S'il faut son ame orner de toute pieté,
 Servir Dieu, l'honorer, avoir tousiours sa crainte,
 Ceste Dame en son cœur l'avoit si bien emprainte,
 Que ses plus chers desirs n'estoient que sainteté.
 Hé! qui pourroit nombrer mille perfections,
 Et mille autres vertus qui honnoroient sa vie,
 Plustost on compteroit de l'esté les moissons,
 Et les fleurs qu'au Printemps decorent la prairie.
 MUSE, arreste-toy donc, tu serois temeraire,
 Ton Luth seroit trop bas, & trop foible ton chant:
 Apprenez donc tous deux Muse, & Luth à vous taire,
 Car la pensant louer vous l'irez mesprisant.

SONNET PLAINTIF SVR LA
MORT ET MALADIE
de ladite Dame.

IE n'eusse pas pensé, Docte Epidaurien,
Qu'ayant par grand labeur penetré ta science,
Tu m'ays au grand besoin laissé sans assistance,
Permettant qu'au Tombeau soit enclos tout mon bien.
Je n'eusse pas pensé (ô fameux GALIEN)
Qu'ayant de tes secrets sceu quelque cognoissance,
La Parque eust neantmoins (mal-gré la resistance)
De cent remedes vains coupé le fort lien;
Dont l'estre maintenoit de ma mere la vie,
L'ayant (ô sort cruel) de ce monde rauie:
Que me sert HIPOCRATE & son diuin cerueau?
Que me sert-il d'auoir sa science choisie?
Puis que ie n'ay pas peu guarir l'hydropisie,
Qui en fin a conduit ma mere en ce Tombeau.

QVATRAIN SVR
LA MESME.

La Mort ayant despit que ie sauois la vie,
Par mon Art à ceux là lesquels alloient mourant,
Voulut pour se venger enclorre au monument,
Celle qui en naissant me l'auoit departie.



REGRETS FVNEBRES
SVR LA MORT DE THOMAS
MESGVET, SIEVR DE VAVBES-
nard, lequel s'estant embarqué sur l'Ocean pour
aller aux Terres Neufues, fut par l'enuie des
Mariniers ietté au profond de ses ondes.

STANCES.

VAGABONDE *Thetis, faut-il que tu enserres,*
Enserre dans tes flots le corps de VAVBESNARD,
VAVBESNARD, qui estoit vn courageux soldart,
Soldart? non, mais vn Mars le foudre de nos guerres.
Las! Parque, falloit-il en l'Auril de ses ans,
Ans tous pleins de vigueur, luy accourcir la vie,
Vie, hélas! qu'il eust mise en seruant sa patrie,
Patrie ayant besoin de tels hommes vaillants?
Neptune, falloit-il dans tes humides flots
Esteindre ce flambeau au poinct de son Aurore,
Ce bel Astre Virois qui commençoit encore
A ietter ses rayons & respandre son los?
Il auoit l'esprit vif, & le cœur genereux,
Genereux, plein d'honneur, desireux de la gloire,
Gloire où vont aspirant les hommes courageux,

Coura

Courageux mesprisans le lasche populaire.

*Il estoit trespouissant & robuste de corps,
Corps agile, dispos, & d'une belle taille,
Taille pour resister aux Martiaux efforts:
Efforts qu'il eust monstrez quelque iour en bataille.*

*Bref, tant plus VAVBESNARD a de perfections,
Tant plus apres sa mort y a de ialousie,
A qui aura son corps, Thetis s'en est saisie,
Craignant qu'un iour Tellus n'en ornaist ses sillons.*

*Sans ses perfections il ne seroit point mort,
Sa valeur feist germer une ialouse enuie
Au cœur des Naatonniers, d'attenter à sa vie,
Trop lasches redoutans de ses vertus l'effort.*

*Perfides Matelots! ô desloialle engeance!
Quel tort vous auoit fait ce ieune VAVBESNARD?
Quel crime auoit commis ce genereux Soldart,
Pour le ietter en mer? vous craignez sa puissance.*

*O Nauire fatal, où s'embarqua sur mer
Ce valeureux Mesquet : ô fatal equipage,
Rames, voiles & mail, antennes & cordages,
Nochers, prouë, & tillac, puisiez vous abyssmer.*

*Passant, pri' Dieu pour luy, combien que son tombeau,
Son tombeau soit basti au profond de la mer,
Mer qui garde ses os pour le resusciter,
Resusciter vn iour plus parfaict & plus beau.*

F I N.

DEFENCE

APOLOGETIQUE DV

SIEVR DE COVRVAL,

DOCTEUR EN ME-
decine, Gentil-hom-
me Virois.

CONTRE
LES CENSEVRS DE SA
Satyre du Mariage.



A LYON,

Pour Vincent de Cœurfillly, en rue Tupin, à l'enseigne
de la fleur de lys.

M. DC. XXIII.

DEFFRANCE

ANNO DOMINI

1577

1700

1700

1700

1700

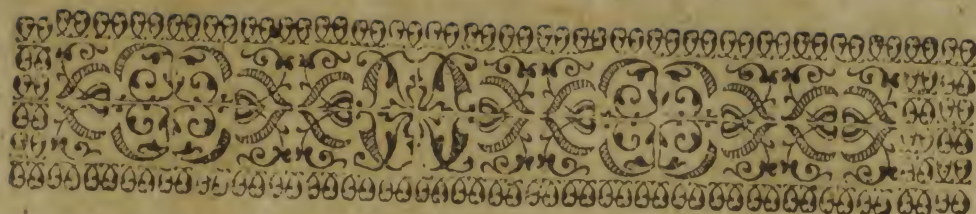
1700

1700



1700

1700



A
NOBLE HOMME
GVILLAVME ANEFRIE,
SIEVR DE CHAVLIEV,
CONSEILLER DV ROY
en sa Cour de Parlement à
Rouën, & Commissaire
aux Requestes
dudit lieu.



ONSIEVR,

*Voyant tant d'Aristarques Censeurs, & de Zoi-
 les enuieux, s'efforcer par l'esclair & le foudre de leur mes-
 disance, d'escraser & estouffer dès le berceau, si peu d'enfans
 que ma Muse peut produire & mettre au iour: I'ay esté con-
 traint (pour arrester le foudre & les orages de leur furten-
 ses calomnies) de dresser ceste deffence Apologetique, pour
 l'exposer au Public: Et ne sçachant de quel panois la couvrir
 contre*

contre l'effort, la violence, & la rage de ces Sycophantes calomniateurs. J'ay pris la hardiesse de mendier vostre secours, *tanquam*, *βοηθοσ, φευξιμος*, vous supplier luy servir de bouclier & rempart assuré contre les traicts empoisonnez de la mesdisance, & luy faire voir le iour souz vostre aduen & autorité. Vous, di-ie, que ie recognois esleué en ce haut Solstice d'honneur, comme l'un des principaux Ministres, de ce sacré Temple de Themis, ce grand & auguste Parlement de Normandie, dans lequel vous faiçtes iournellement paroistre, en l'administration de la Justice, la grandeur de vostre esprit, l'excellence de vostre memoire, la solidité de vostre iugement, & la gravité de vostre maintien. Quel plus ferme bouclier & assuré rempart eusse-ie peu choisir, pour garentir & deffendre ceste Apologie de la dent venimeuse de l'enuie, & des fleches acérées de la calomnie, que l'esclat & le lustre de vos vertus, la puissance de vostre autorité, & la reputation de vostre Nom? que chacun aduouë & confesse estre le flambeau de nostre Viroise Patrie: Ce que ma Muse publie en ces vers:

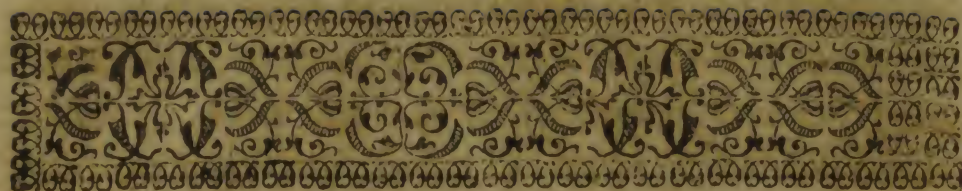
Ainsi que nous voyons les petits feux celestes,
 Venus, Mars, Iuppiter, & les autres Planettes
 Mendier leur clarté du Soleil lumineux:
 Nostre patrie ainsi tire de vous sa gloire,
 Vous estes le flambeau & l'Astre qui l'esclaire,
 Grauant par vos vertus son los en mille lieux.

Quel temeraire & effronté mesdisant osera donc leuer la
 paupiere de sa presumption, pour morguer ou censurer ce pe-
 tit

tit discours, étant en la protection & sauue-garde de vostre Nom? Nul (que ie croy) ne sera si osé, s'il ne desire rencontrer dans le brillant esclair de vos vertus, le foudre de sa ruine. Iettez donc (s'il vous plaist) un rayon de vostre bien vueilance sur cette deffence, autrement son principe seroit sa fin, & feroit les funerailles de sa naissance. Du contraire, si vous la daignez regarder d'un bon œil, & l'aduouër pour vostre, ceste seule faueur luy seruira de gloire, excitra ma Muse, & haussera mon courage à produire des effects capables de vostre desir & dignes de vos merites. Sur ceste esperance, ie demeureray,

MONSIEVR,

Vostre affectionné Seruiteur,
COVRVAL MEDECIN.



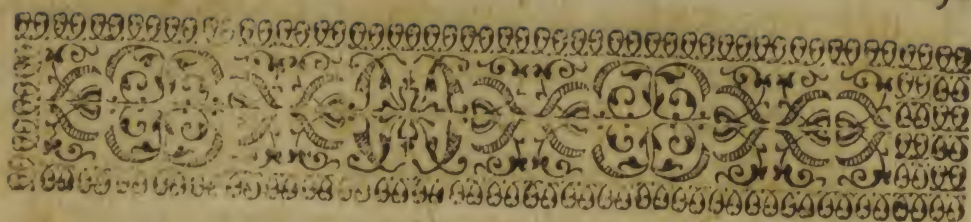
A V D I C T S I E V R
D E C H A V L I E V .

S T A N C E S .

*S*Ans preuue, & sans repos, quelque fascheux orage,
Sur ma Poëtique Mer sa fureur va greslant,
Et mon fresle vaisseau, dans ce peril flottant,
N'attend qu'un prompt secours, ou qu'un prochain Nau-
frage.

Beau Soleil rayonneux dissipe ces nuages,
Chasse, docte CHAVLIEV, cet orageux meschef,
Haste-toy bon Neptun pour secourir ma Nef,
Et ie te dediray, le Mas & les cordages.

D E F F E N



D E F F E N C E A P O -
L O G E T I Q U E .

AYANT esté aduerty enuiron le temps que les febues estoyent en fleur, que quelques Cerueaux desmontez, & iugemens mal tymbrez, saisis d'acrisie, & de terreurs Paniques comme autrefois Ajax, faute d'auoir esté en Anty-cire chercher de l'Elebore pour guarir leur cerueau lunatique & perclus, & poussez d'un enthousiasme, qui accompagne les genetz d'Arcadie, & d'une maudite enuie qui leur plombe & iaunist le front, s'estoient iettés comme à la desesperade, & à corps perdu, sur ma Satyre Menippée du Mariage n'aguer mise en lumiere, & vommy contre icelle le noir venin de leurs Censures, faict iouer tous les ressorts de leur esprit, pour tacher d'y trouuer quelque occasion de reprise, les vns blasment le style, les autres morguans le sens, qui les rimes, qui le subiect d'icelle, & tous ensemble ioincts se sont efforcez par toutes sortes de ruades & cruelles morsures de la deschirer, & terrasser, ne scachant en quelle coquille tremper, ny quelles couleurs broyer pour la depeindre & griffonner à leur fantasie, selon que les

boüillantes vagues de leur esprit bouffi d'orgueil,
d'enuie & derage les transporte.

Hos miserè cæcos vesana Φιλῦτια reddit

Insani credunt cuncta licere sibi;

Improba cum stolidas vexat vesania mentes

Vndique se primas obtinuisse putant.

Atque Theonino corrodunt omnia dente,

Clamoro infestant turpiter ore probos.

Tum frontem caperant, liuore vorante medullas

Ossibus illæsis, ah dolor iste grauis,

Deblaterant rabidè quidquid mens suggerit atra,

Effundit virtus lingua proterua suum.

J'ay pensé qu'il estoit necessaire de dresser ceste defence, pour arrester les fougues effrenées de ces Sycophantes calomniateurs, lesquels plus armez d'ignorance & d'enuie que de doctrine, deschirent trop effrontément ma Satyre. Seroit il bien possible de demeurer ferme & insensible parmy ces brauaches & effrontez Censeurs, & faisant de la Cane aduouër par vn silence le cours de leurs sottises & ridicules Censures. Non, non, il n'en sera pas ainsi. Je suis cet Arys, qui voyant Cresus au hazard de sa vie, tira de la violence de son affection ces quatre paroles, *Ne le tuë pas, C'est mon Pere*. Je suis encore cet Eglès Samien, qui muet se voyant priué du prix qu'il auoit meritè à certain ieu recouura la parole. Il faut que ie parle pour repousser l'iniure calomnieuse, & la calomnie iniurieuse faicte à mon livre. Οὐδὲν ἢ τὸ δίκαιότερον ἀλλεζῆσθαι. *Nihil enim est iustius, quàm propulsare iniuriam.* Il faut que ie parle (di-je)

pour tenir ma bride haute à ces Cheuaux eschap-
pez, & empescher que ces oyseaux importuns ne
vellent plus haut que la filiere; & que ie face com-
me le Cerf, auant que ces Serpens me piquent en
plus outre, que ie les tire de leurs creux, les expose
au iour, & les écrase du pied à la face du Soleil. Il
faut en vn mot que ie tire ces Limaçons de leur co-
quille pour les écarboüiller plus librement, sans les
permettre plus long temps se trainer sur mes fleurs
Poëtiques, de peur que l'impunité & la licence de
ces Auortons Censeurs n'autorise dauantage
leurs enuieuses reprehensions; ἡ πραότης ἀνέγει καὶ τρέφει
κακίαν. *Leuitas improbitatem alit.* Conforme à ce que dit
l'Italien. *El Medico pietoso facendo la piraga venenosa.*
Ce siecle est tellement depraué, que plusieurs se
trouuent tant iniques Censeurs des Oeuures d'au-
truy, que de premier abord, selon la passion, & l'en-
uie qui les excite, ils les condamnent, *Acutis naribus*
& *caperata fronte.* On en void d'autres en secret & à
couuert, qui s'escriment contre l'ouurage de ceux,
dont ils n'oseroient regarder le front sans rougir. Et
neantmoins ne se peuent tenir de vomir secrette-
ment la cholere, & la passion dont leur *Cystis fellis*
regorge. Que si les ennemis descouverts ne sont
tant à craindre & redouter que les secrets & coniu-
rez, car de ceux-cy on se peut deffendre, des autres
on ne se donne garde: Aussi est l'offence faite
ouuertement & à descouuert, plus aisée à sup-
porter à vne ame genereuse, que la detraction &

la mesdisance de celuy qui l'escorche & la deschire en son absence ; & voyant son ennemy en teste il peut sur le champ tirer sa raison de l'affront qui luy a esté faict, & ne le cognoissant ce luy est vne gesne qui l'afflige, & le bourrelle, *Nam infestiores insidie sūt, cum ne scimus cum quo nobis res est.* Le pere se ressent de l'iniure faicte à son enfant, l'Autheur ne peut souffrir le tort faict à son liure, qui est sa creature & son ouurage, il l'estime & la cherist comme le peintre, fait sa peinture. C'est pourquoy voyant vn affront insigne auoir esté faict à ma fille aisnée (qui est ma SATYRE) J'ay esté contrainct de recourir incontinent aux armes & à la plume ; pour entreprendre sa deffence, contre ces seueres Aristarques, ces effeminés Chastrés, *Qui neque facultatem, neque vim generatricem habent*, pour auoir esté nés sous l'horoscope infortuné, & la peruerse constellation du tiltre de *frigidis & malefaciatis quibus* θλάδιαν & ἐκτλιμμένον & ἐκτομίαν καὶ ἀπυσσασμένον, desquels diët le Poëte.

— *steriles moriuntur & illis*

Turgida non prodest condita in pixide Leda.

faschés extremement de ne pouuoir pour leur incapacité & impuissance, engendrer aucuns enfans, remarquent avec des yeux d'Aspic, & de Taupe, les deffauts naturels qu'ils pensent estre en ceux, que les peres feconds peuuent produire, & blasonnent impudemment ma Satyre qu'ils trouuent deffectueuse, *tanquam oclomestri partu nata.*

*Vincere se credunt Lynces, peracutos visu
Lustrantes oculis, scripta aliena malis.*

*Vincunt heu vincunt, maculoso tegmine Lincea Cor (cutis
ut naus) improbitate scatet.*

SI bien que si tels enuieux bauards auoient
autant à commandement les sources de
l'eloquence, comme ils ont les torrens de
passion, ne feroient-ils pas tombez tout soudain des
deluges de Censures pour submerger ma Satyre? Et
que feroient-ils s'ils estoient doctes? puisque remplis
d'ignorance ils abayent & clabaudent avec tant de
violence d'enuie & d'animosité contre mes escrits,
& me veulent noyer dās vn verre d'eau, ou me fou-
droyer aux estincelles d'vn fusil. Freslons picquans,
qui bordonnez incessamment autour de ma ruche,
& ne faictes point de miel. Meschantes cantharides,
qui vous attachez ordinairement aux fleurs & aux
roses plus espanyes. Venimeuses araignes, qui con-
uertissez le suc des plus delicieuses fleurs en venin;
Estomachz desbauchez, qui changez les viandes
plus delicates en bile aduste, corruption & cacochi-
mie. Quel Tan vous excite? quelle Guespe vous pi-
que le cerueau? Quel demon possede vostre ame, &
vous souffre en la poitrine? pour vouloir abyssiner
& mettre à fonds, par les bruyans orages, & furieu-
ses tempestes de vostre medifance, ma Barque Saty-
rique nouvellement ancorée au riuage François.
Non, non, il n'est pas en vostre puissance, vostre en-
treprise est vaine & temeraire. *A tanta rabie seruat
Apollo suos.* Arriere donc pauvre ignorans, *procul este*

profani. Retirez-vous chetifs Mirmidons, mal-heureux Thersites, vous n'êtes point bastans pour soutenir le foudre de ma cholere, i'ay le courage trop grand & trop esleué pour vous; puisque i'ay les Muses de mon party, lesquelles pour m'exciter à poursuivre ma pointe me chantent ces vers.

Perge audacter tumidum blateronum spernere virus.

Liorem crescens gloria ferre solet.

Αμήχανον ἐν ὑπέρβιας φθόρον διαφύζειν.

O damnable enuie, engeance des Demons, souffle de Belzebut, prison de l'ame, gangrene des esprits, chancre des Republiques, peste de la vertu; C'est toy maudite qui as tant excité de grenoüilles du fangeux borbier de l'ignorance, pour croïasser apres mes escrits: C'est toy, dis-ie, qui as tiré tant de Hybous des noirs cachots de leur enuie, pour de griffe, & de bec, offencer ma Satyre.

Vsquequo lior edax probitate verendos

Rodere, conspicuâque, integritate viros?

Quid dirum tentas in eos diffundere virus

Mergere quos nunquam nulla procella valet?

Chenilles rampantes, qui vous efforcez de la dent venimeuse de vostre medifance, de ronger & gaster les printannieres fleurs, que les brusques & chaudes vapeurs de ma muse ont n'aguere faict esclorre, dās
le

le iardin de la France. Oyseaux importuns & salles harpyes qui de vostre bec empoisonné voulez souiller, & gouspiller la netteté & pureté de ma moisson poëtique. Chauues-souris qui ne vollez que de nuit & à couuert, & n'osez paroistre au iour, qui ne mettez rien en lumiere. Sortez à ce coup que l'on vous voye, *Lazare veni foras*, ne parlez plus par la fenestre meschans rimailleurs, sortez Cherilles ignorans, *Rodomons* de l'Arioste, *Trazons* de Terence, sortez en campagne que l'on vous voye, la lice est preparée, les barrieres sont dressées, les armes d'ancre & de papier sont faciles à trouuer. Mais il m'est impossible de syndiquer ou censurer vos escrits, pour tirer ma reuëche de vous, car vous n'en'faites point, comme i'ay desia remarqué: le n'ay garde de vous assaillir & esprouuer mes forces contre vous, car vous faites la Cane & n'osez sortir, vostre poësie est *ἀωρατος ἀπεριγραφτος ἀτοπος*. Et vostre Muse est *tanquam* *λυπράγῃ*, vous ne portez non plus de feuilles que de ionc, & ne produisez non plus de fruiet que les Cyprez, & neant moins vous faites gloire de reprendre tout le monde: mais auant que de respondre à ces bauards Aristogitons, & examiner les poinets principaux de leurs Censures, ie vous atteste tous hommes doctes, car c'est à vous que ces Aristarques en veulent, ils s'attaquent finement à vous, & vous menassent des mesmes traicts, qu'ils descochent sur mon petit poëme, ils espient vos escrits pour les torturer, & tourmenter,

de mesme façon qu'ils bourrellent ma Satyre. La querelle vous touche, si l'iniure faicte à vn du lignage se rapporte aux autres, & se faict ressentir à tous les parens, comme disent doctement les Iuriscultes en la loy: *ut vim. ff. de Iustitia & iure*, vous qui estes liez avec moy, par le ferme & indissoluble lien des Muses, & dont le parentage s'accorde si bien & a vne telle Sympathie, manquerez-vous maintenant de fauoriser le party vostre parët? Que si vous doutez de mon droict, ie le rendray si clair & apparet, & en donneray vn fil si certain que i'espere qu'il vous conduira à la verité. Ce fil sera comme l'eau d'Esope, qui monstrera celuy qui a mangé la figue, ou bien plustost comme le miroir des Magiciens qui faict voir les choses occultes, ou la poudre du Secretaire Picolomini, qui fait paroistre sur le papier les lettres secrettes qu'on y a escrites, en vn mot vous fera cognoistre de quelle animosité mes enuieux ont procedé à la Censure de mon petit liuret. Ils ont donc commencé si tost que le Soleil de ceste nouvelle Impression de Satyre a rayonné, à leuer leur nez de Rhinoceros, monstrent les feuilles de leur passion, & pousser hors la puâte fleur de leur enuie. Adressans les premiers traicts de leurs Censures, au front & à la teste de ma Satyre, s'escrians comme Maniaques que i'auois erré & bronché au premier pas, & que la faute estoit insigne & remarquable d'auoir ioinct vn nombre singulier avec vn pluriel. O effronterie, ô ignorance trop insupportable
de

de gens peu versez en la poësie François. O trop
seueres Censeurs, qui d'un superbe sourcil, &
d'une boutade de Charlatan, enflez du leuain
de vostre auctorité, voulez oster & abolir la
liberté ordinaire aux Poëtes entre tous escri-
uains de retrancher quelquefois vne lettre
soit pour le cezure contrainte, ou la rime forcée.
Ce que tous les nourrissons des Muses qui font
profession de toucher la Lyre Phœbeenne confes-
sent: Comme mesme l'Auth eur de nos Vaux de
VIRE: homme docte & extremement bien versé en
la Poësie Latine & François a recogneu assurant
en bonne compagnie que c'estoit vne licence poë-
tique: En vn mot pour effacer de leur ceruelle, tou-
te estiomenée de passion, & gangrenée d'enuie, ce-
ste opinion ridicule. Que diront-ils, si ie leur mon-
stre en quatre ou cinq endroits des œuures poëti-
ques de ce grand Archipoëte l'Homere, & le Pin-
dare François Ronfard, vn nombre plurier avec vn
singulier par syncope de lettre, à la fin d'un vers. Ils
demeureront estonnez comme fondeurs de clo-
ches, ou bien *Restandos stupefatos, come li pesci cauato
fuor de l'aqua*. S'ils me disent qu'il ne m'est pas loisi-
ble, d'vser de telle licence, & que *nobis non licet tan-
ta uti licentia, qui Musas non colimus tam seueriores*. Ie
leur respondray que *malo cum Ronfardo errare quam
cum Sycophantis ipsis rectè dicere*. Et qu'il m'est permis à
plus iuste occasion de l'imiter: & de l'ensuiure en sa
licence, plustost qu'un ras de petits poëtaistres &
poëtil

poëtilions, rimasseurs qui ne font rien qui vaille, & troublent du fangeux lymon de leur ignorance les clairs ruisseaux d'Hypocrene.

Voila le suc & le vif argent de leur premiere Censure, qui montre euideinment combien la passion de ces mesdisans est affamée, de faire curée de si peu de chose: Au second escadron de tels Poëtaftres Censeurs, s'est trouué vn certain Momus, lequel s'estant venu ioindre à la meslée, a affusté & poincté les canons de sa reprehension, pour battre à fleur de terre & en courtine, les rimes de mon petit poëme, lesquelles luy ont semblé (à ce qu'il dit) vn peu maigres & mal assaisonnées, pour n'estre toutes à quatre lettres, ainsi qu'il les desire, asseurant impudemment qu'elles estoient incapables pour leur pauureté, de tenir rang en vn poëme imprimé: Va pauure & miserable rimailleur, avec tes rimes à quatre lettres, tu n'as garde d'en faire à moins, car tu ne composes que de vieilles rapsodies, ferrailles, & trudaines pour entretenir les vielleurs au fonds d'vn Cabaret. Il t'est aysé sur quelque chetif sizain d'en faire à quatre, mais s'il y a de la rime, il n'y aura point de raison, point de suc ny de substance. Les rimes seules sont aysées, il n'y a maintenant si petit laquais ou gojat à la Court qui ne se mesle de rimailleur. Et neantmoins quoy qu'on veuille dire, ce Censeur à double rebras, & à fer esmoulu, il ne se trouuera peut-estre point sur deux mille vers qui sont en ma Satyre, quinze ou vingt vers tout au plus,

plus, dont les rimes ne soyent à trois ou quatre lettres selon l'ordinaire. Tu es donc par trop delicat en rime, aussi ne feras-tu rien qui vaille en proze, ie te conseille de rimer desormais, car ta proze est si mal faicte qu'on ne trouue en la tisseure & pourfilleure de quelques escrits en cayer que tu as dictés (dont tu ne te mesle pas souuent, car tu es vn Aduocat de Pilate & à simple semelle) rien qu'une confusion de raisons, importunité de redites, & vne presse de pieces mal liées, & attachées comme ferres de Galeace à gros cloux de fer, par force, non ioinctes par le glutineux, & ferme cymment d'une doctrine solide, & si en outre ce ne sont que fripperies & despoüilles d'autrui, dont tu braues comme la Corneille d'Esopé, lesquelles s'il falloit rendre tu demeurerois tout nud, *Mouerit Cornicula risum, suis nudata coloribus.*

En somme tes escrits monstrent assez quelle est ton insuffisance & incapacité.

*Ritè docere alios pulchrum est, nec carpere quenquam.
Ne arguat Actorem culpa reflexa suum;
Nam quis labe caret.*

Mercre ne se faict pas de tout bois, tout le monde n'est pas capable de reprendre vn ceuure, il faut que ce soyent de grands esprits, & qui ayent bonne prouision de science dans leur ceruelle,
tu es

tu es donc encore trop ignorant pour vouloir reprendre & controler ceux, lesquels malgré ta mordante enuie, ombragent leur front des lauriers de Phœbus: Adresse toy seulement aux Rimeurs; & faiseurs de ballades tes semblables, de peur qu'en reprenant autrui, tu ne descouures d'auantage ton ignorance, & *indicio tuo tanquam forex pereas.*

Namque (dit vn Ancien) alios lacerans, lacerandum se ipse propinat.

Vexat enim Authorem lingua proterua suum.

Ne deurois-tu pas donc rougir de honte, d'auoir si mal à propos, & sans subject, censuré mes rimes, & quelle excuse pourras-tu prendre sinon que *qui semel verecundia fines transierit, oportet eum bene & nauiter esse impudentem.* τὴν ποτὶ ἴσατο μὲν γονόρος τῆς δεξιῆς εἶναι. Ils ne se sont point cōtêtez d'abayer le sens, & mordre les rimes de mon petit poëme: Mais pour montrer que leur passion est vn Labyrinthe sans issuë, & sans fin, ces Censeurs ont fait vne autre faillye pour s'attaquer à l'estoffe & au sujet qu'ils disent estre trop lascif & effeminé, voila le gibet de leur chasse, le cor & le cry de leur derniere censure. Or pour renuerser cette forte machine bastie & affutée à la ruine toute euidente de ma Satyre: le fais iuger tous hommes doctes, qui ont l'esprit releué, le iugement solide, & non preoccupé d'aucune passion, s'il est possible de blasmer la lasciuité sans vser de termes propres & essentiels pour vn tel subject. Ce grand prince des Poëtes Latins Virgile, qui pour sa
chasteré

*Si sint molliculi, ac parum pudici,
Et quod pruriat incitare possint.*

Ie ne dois donc point estre accusé ny repris d'impudicité, si pour detester telles lasciuetez ie donne carriere à ma plume, & lasche les resnes à ma Muse pour la laisser postillonner quelquefois dans le champ de Cypris.

——— *Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit aqua potestas.*

Et comme dit nostre Poëte François,

*Ie dyle mot pour rire, & à la verité
Ie ne loge chez moy tant de senerité.
Lasciua nostra Musa est,
Attamen vita proba.*

Reste à respondre à ceux qui lisans ma Satyre avec plus de passion & d'ignorance que de iugement, disent que ie faiçts tort aux Dames & Damoiselles: O grosses bestes d'Arcadie qui n'avez pas l'esprit de considerer.

*Que le paquet s'adresse aux Putains amoureuses,
Non aux Dames qui sont chastes & vertueuses.*

Lesquelles opposées aux lasciuës & desbauchées, paroissent ainsi que le Soleil entre les petits feux celestes, ou comme vn clair Diamant entre les happe-

K

lourdes. Ma Satyre est donc plustost à l'honneur & à la gloire des chastes, qu'à leur blasme & confusion, puis que la blâcheur de leur chasteté brille & esclaire davantage par son contraire, suivant le dire du Philosophe, *cōtraria inter se opposita magis elucescūt*. C'est donc en vain que ces ignorans enuieux leur persuadent le contraire. Mais s'il se trouue quelque brebis galeuse parmy le troupeau qui en vueille former plainte au Bureau des Dames, pour en tenir procez, ie luy conseille de se faire declarer Putain publique, avant que d'intenter aucune action contre moy, qui pour rien du monde ne voudrois offencer l'honneur des pudiques & chastes Dames, ma veine Satyrique estât vne drogue caustique, laquelle n'opere principalement que sur les chancres & parties vlcérées; Et lors que ie despeins chasque humeur ou temperament en ma Satyre, j'en escri selon ma profession, comme en la description de la sanguine, j'entends la femme impudique qui participe de cet humeur, & ainsi conséquēment des autres humeurs. N'adioustez donc point de foy, s'il vous plaist, à ces langards enuieux, mes Damoiselles, car ie vous honnore trop, & vo⁹ porte trop de respect, pour vouloir brescher & ruiner ma reputation d'un acte tant indigne; Ains au contraire, ie desirerois, s'il estoit possible, sacrifier mes vers & ma plume à l'autel sacré de vos diuines vertus, & entreprendre de tout mon pouuoir vostre querelle, si quelque euenté, ou impudent poëtaistre s'efforçoit en rimaillant de vous offencer

offencer & ternir le lustre & l'esmail de vostre brillante pudicité. Comme n'aguere i'ay fait paroistre contre ce monstre escernele, ce Cerbere deschainé, ce desesperé faiseur de Pasquins, lequel fut tellemēt rembarré par le foudre de mon Apologie, n'aguere imprimée à C A E N, que onc depuis n'a osé paroistre, & est demeuré ensueuly dans les abysses de sa confusion. Voila donc, Lecteur, les sotres & ridicules Censures fondées sur le sablon mouuant de la passion, & de l'enuie de ces Rodomons, lesquels apres auoir rodé comme chiens au rouët, faict plusieurs passades, tours & retours à l'entour de ma Satyre, ne sçauent plus dequoy s'ayder, ils ont tiré iusques à la derniere fiesche, & vuidé tout leur Carquois, ils ne sçauent plus où ils en sont, ny quel subject imaginer pour m'attaquer: leur cerueau leur a faict bâqueroute; le bassin de ceste deffence a euéré leur sappe, decouvert leur mine, & mis au iour leurs impostures. Ils ne sçauent sur quel pied danser, de quel bois faire fiesches, ny à quel saint se vouër: Ils me font souuenir, les voyant ainsi estonnez, ce que dit l'Arioste.

*Come Nane che vento de la riua,
O qual ch a'ltro accidente habia disciolta
Va di Noechiero, & di gouerno priua
Que la porti, ô meni il fiume in volta.*

Leur iugement est estropiat, leur esprit se porte en escharpe, & croyez que *Il Segnor Dotour de la Palestrina,*

supremo rinouatore di tutte la scientie , dottrine é lettere,
 ne fit onc en sa vie tant rire d'auditeurs à l'Hostel de
 Bourgongne à Paris , que ces Charlatans Censeurs
 donnent subject de rire par leurs sottises & ridicules
 reprehensions: Si bien que nous n'auons plus de be-
 soin en ces quartier d'attendre le retour du sieur du
 Mortier, Comique Bouffon, pour descharger nostre
 ratte , & chasser nostre melancholie à force de rire.
 Ces *Zanis cornuto* , ces ignorans repreneurs me serui-
 ront d'Apozeme pour ce subject. Mais à quoy fais-
 ie vn si long discours pour me deffendre , & fermer
 la bouche à ces Sycophantes , veu qu'il est impossi-
 ble de pouuoir plaire à tous , & contenter tout le
 monde , & qu'il n'y a celuy sur lequel ces Aristar-
 ques ne drappent.

Πολλῖς μὲν ἀντιλέγειν μὲν ἔδος περὶ πάντος ὁμοίως
 Οὐδ᾽ ὡς δ' ἀντιλέγειν ἔκετ' ἢ τῷ πύθῳ!
 Καὶ πρὸς μὲν τέττις ἀρκυλόγος ὡς ὁ πάλαμος
 Σοὶ μὲν ταῦτα δοκοῦντ' ἐσὶν ἐμοὶ δὲ ταῦτα.

*De contredire en tout, vn chacun s'accoustume,
 De contredire à droict, on ne sçait la coustume,
 En cecy me suffit le Prouerbe ancien,
 Là tu prens ton plaisir, icy ie prens le mien.*

La preuue en est autorisée chez vn autre Ancien
 Poëte Grec (parlant en personne d'vn Capitaine)
 dont ie ne citeray que la traduction en François, de
 peur d'estre trop long.

Il n'est

*Il n'est si brave chef, ou prudent Capitaine,
Qui puisse plaire à tous ceux qu'il guide en la plaine,
Veu que le grand Iupin, qui est plus fort que moy,
Soit qu'il pleuve sur nous, ou nous monstre l'effroy,
D'une grand' secheresse; à peine peut complaire
En esgal à chascun, s'il vouloit ainsi faire
Que l'homme disputast par raison contre luy, &c.*

Ce seroit donc en vain que l'homme s'efforceroit d'y vouloir paruenir; puisque le grand Olympien porte foudre ne le peut faire, τὸ γὰρ πολλοῖς ἀρεῖται οἷς εὖ ποιεῖν ἀτρεσκαῖν, volontiers qui veut plaire à plusieurs, desplaist aux doctes & aux sages. Ronfard mesme qui a esté le plus grand Poëte qui ait iamais escrit en François, preuoyant bien quelle difficulté il y auoit de pouuoir plaire à tous, desiroit que ses doctes escrits ne veissent point le iour, lors que par vne Prosopopée, il parle à son liure qu'il nomme son fils, en l'Elegie liminaire du second liure de ses amours en ses mots.

*Mon fils si tu sçauois ce qu'on dira de toy
Tu ne voudrois iamais desloger de chez moy
Enclos en mon estude; & ne voudrois te faire
Salir, ne fueilleter, des mains du populaire.*

Et vn peu au deffouz.

*Tu seras tous les iours des mesdisans moqué
D'yeux & de haufsebecs, & d'un bransler de teste, &c.*

Ce n'est donc pas chose nouuelle , que de voir tant d'Aristarques choquer & censurer tout le monde par leurs enuieuses reprehensions , non plus que de voir les mesmes censeurs , estre eux-mesmes repris & auoir beaucoup d'Antagonistes. Petrus Nannius a depraué quelques lieux de Tite-Liue & de Ciceron, Properce est contr'rollé d'Angelus Politianus. Cicerō de Petrus Victor: Pline de Turnebe, de Hierosme, Mercurial & de Lufinius: Lycophron, Laetance, Firmian, & Calimachus de Cantherus: Martial de Calderinus: Iules Cæsar d'Otoman: Sigonius donne la tourture & la gesne à Plutatque & à Quintilien. Voyez si Lilius Gregorius Giraldu en son Dialogue des Poëtes Latins , & Iules Scaliger en son Critique ont espargné vn seul Poëte tant ancien que moderne , sans le censurer , ou luy donner quelque attaque? Ce grand Ronsard (duquel ie viens de parler) Prince des Poëtes François , l'ornement non seulement de la France, mais de tout l'vniuers, n'a peu luy-mesme euitier les sagettes de la censure. Car soudain qu'il eut fait imprimer ses amours , & le quatriesme liure de ses Odes , on veit au mesme temps vne brigade de petits muguets frisez , & rimeurs de Cour, qui pour faire vne ballade & vn rondeau avec le refrain mal à propos , s'imaginent auoir seuls mérité les Lauriers de Parnasse. Le chef de ceste bande estoit Melin de S. Gelais , qui pour auoir quelque chose plus que les autres, auoit acquis beaucoup de reputation enuers les grands , & principalement au-
pres

pres du Roy, s'efforçoit par enuie de troubler l'eau Pegazine à ce nouuel Apollon, ayant l'ame touchée de tant d'enuie & de presumption, que d'oser blasonner & reprendre les œuvres dudit Ronsard aux yeux de sa Majesté pour le rédre odieux. Mais quoy? vn grand Poëte comme luy ne deuoit pas auoir moins de Zoiles qu'Homere & Virgile, puis qu'il deuoit succeder à pareille gloire: Oyons ce qu'il en dit en quelqu'une de ses Odes.

*Escarte loing de mon chef
 Tout mal-heur & tout mechef,
 Preserue moy d'infamie,
 De toute langue ennemie,
 Et de tout acte malin,
 Et fay que deuant mon Prince
 Dor-nauant plus ne me pince
 La tenaille de M E L L I N.*

Ses enuieux disoyent que ses escrits estoient tous farcis de venterie, d'obscurité, de nouveauté & de Rodomontades, le renuoyans bien loin avec ses œuvres Pindariques, tournans le tout en rizée & moquerie, dont est venu le proverbe, il veut Pindariser; mais oyons le se plaindre luy-mesme, il aura bien meilleure grace.

*Mais que ferai-je, à ce sot Populaire
 A qui iamais ie n'ay sçeu plaire*

Ni ne plais, ny plaie ne veux.

Et puis,

*L'un crie que trop ie me vante,
L'autre que le vers que ie chante,
N'est point bien ioinct, ny bien rimé.*

Escoutons-le encor adresser ses plaintes à Pontus de Tyard excellent Poëte de son temps, au premier Sonnet de ses amours de Marye.

————— *Dy moy que doi je faire
Dy-moy, car tu sçais tout, comment dois-ie complaire,
A ce Monstre testu, diuers en iugement
Quand ie tonne en mes vers, il a peur de me lire:
Quand ma voix se rabaisse, il ne fait qu'en mesdire:
Dy moy de quel lien, force, tenaille, ou cloux
Tiendray-ie ce Prothé qui se change à tous coups.
T Y A R D ie t'entends bien, il le faut laisser dire,
Et nous rire de luy, comme il se rid de nous.*

Si cet Oracle & ce Soleil de Poësie a esté repris & blasonné, que sera-ce que de nous autres, qui comparez auec luy n'auons non plus de proportion & d'Analogie qu'il y a entre le ciel & la terre. Il ne faut donc point s'estonner si i'ay esté repris apres ces grandes lumieres de Poësie. Mais tout ce qui me fasche dauantage, c'est de me voir censuré & repris
par

par des gens du tout ignorans, qui comme les fau-
cilles de Beauſſe, n'ont que le bec. *Literasque primori-
bus tantum labris degustarunt.* Belles happelourdes,
Asnes d'Apulée, Veaux dorez à simple fucille, des-
quels si vous deschargez l'esclat & la superficie, vous
ne trouuerez que du bois. Semblables encore à l'e-
scume qui flotte sur les ondes de l'Ocean, laquelle
semble de loin, & à l'œil, de l'Ambre-gris, mais si on
s'approche de pres, & qu'on la touche de la main on
ne trouue qu'un excremēt. Vous diriez neantmoins
à les ouyr cajoller, que ce soyēt des saints Thomas
en Theologie, des Fernels en Medecine, des Cuias
en Iurisprudence, des Euclides en Mathematiques,
de Turnebes, des Lambins en humanité: Encore que
ce ne soient que Charlatans & faiseurs de Rodo-
montades, desquels la plus haute & sublime science
n'a point passé, ny penetré plus auant que la Retho-
rique, ou à tout rompre, les Cathegories d'Aristote,
encore bien maigrement: & cependant ils se meslēt
effrontément de scindiquer & censurer tout le
monde. *Triviales isti scire se omnia putant, & Authorum
scripta acerrimè, ac insolenter reprehendunt: ac ut videan-
tur docti coram ignaris atque adeò mulierculis ipsis Latinū
aliquod verbum passim eructant.* Tant y a que ces Rol-
lans ont bien trouué leur Roger, qui leur donnera
le Cartel de deſſy quand ils voudront, avec telles
armes & en tel gēre d'escrire qu'il leur plaira choisir,
soit en vers ou en proze, en langage Grec, Latin, Ita-
lien ou François. *Insurgat igitur audaciſſima reprehensio-*

rum & inuidorum turba, & tanquam fortissimi Athleta in arenam Palestricam mecum descendant. Alors ie pourray dire avec vne belle assurance.

Τῷ μοῖ δ' ἔρατά ἐσι καὶ ἀσπίδες ὀμφαλοέσσαι
καὶ κορυθαῖ καὶ θωρήκες λάμπρον γανόωντες.

Id est,

*Et mihi sunt hasta, teretes, clypeique rotundi,
Tum Galea, tum Thoraces procul igne micantes.*

Mon pauois est assez fort pour soustenir & faire reboucher toutes les sagettes acérées que ces nouveaux Parthes Censeurs me voudroient descocher à couuert & en fuyant (comme est leur coustume.) Et s'il est besoin d'arbitres, ie prendray la hardiesse de choisir pour parrains de la lice & iuges du cōbat, les fleurs des Iueteaux, Malerbe, & Bertaut, lesquels sont autant de Soleils d'Oracles, & de lumieres de doctrine & de science pour l'ornement, non seulement de nostre NORMANDIE, mais de toute la France, ou bien tels autres que ces enuieux Zoiles voudront choisir, estant tout prest de porter l'esponge sur tous les traiçts que l'on trouuera difformes en mon tableau (qui est ma Satyre) que i'ay exposé à la veuë du public, ne desirât rien avec plus d'affection que de voir donner la touche, mettre le ciseau en ma petite piece, pour sçauoir si elle est de bon alloy, & s'il la faut point enuoyer au billon pour la refondre de nouveau; pourueu que ce soit par des bons
orphe

orpheures, ou Alchemistes experimentez, non par Charlatans ignorans, enuieusement passionnez, & passionnemēt enuieux, lesquels ie ne voudrois pour rien cognoistre pour iuges de mon Poëme, ny encor moins entrer en lice, ou me presenter à la barriere avec eux, pour m'estre totalement inferieurs, veu mesme que la vengeance qui se prend d'un ennemy lasche, & qui n'est point esgal en forces, ny bastant pour soustenir l'effort de son puissant aduersaire, est tousiours iniuste & indigne d'un cœur genereux, γεναιὸν δὲ ἐστὶ τὸς οὐκ οὐκ ἀπὸ τῆς ἰσῆς τιμῆς ἐπιδῶν. *Generosum est pares à paribus expetere ultionem.* Ie me ferois donc tort & aurois l'ame trop basse & rauallée d'entrer en contestation avec ces ignorans, lesquels sont trop bas en couleur, & traicture des bonnes lettres, pour me tenir teste, & iuger d'une œuvre s'il est bien ou mal fait. Mais s'il se trouue d'aduēture quelque Antagoniste plus docte, plus courageux & suffisant qu'eux, qui vueille entreprendre leur querelle, & maintenir leur ignorance, ie le prieray de se renger au combat, & se mettre en desmarche: & lors ie m'appresteray, avec vne belle & gallante resolution pour le soustenir, & souz-scriray librement au Cartel de deffy ou appel, qui me sera fait pour ce sujet, sans poltronner, ou seigner du nez. Pour le moins ie m'ayde bien de l'arc, ayant eu pour maistre & Pedagogue dès mon ieune âge l'Archer Pythien, qui me fait esperer de tirer si droict en ce combat literal, que comme Alcon i'occiray tous ces Serpens siffilans, entortillez

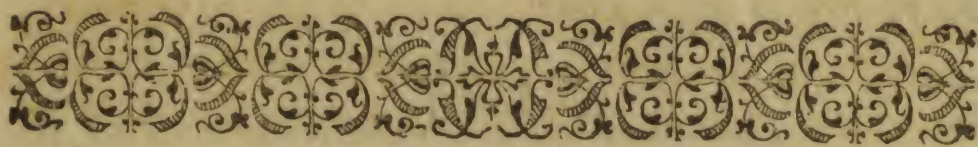
tortillez à l'entour de mon enfant (qui est ma SATYRE) voire si dextrement, & avec des traicts si subtils, qu'ils blesseront droict à la gueule toutes ces grosses bestes qui s'efforcent d'engloutir & deuorer mon fruit. Mais il est temps desormais de sonner la retraicte, & faire fin à ceste deffence, puis que j'ay suffisamment respondu aux principaux poinets, sur lesquels mes Zoiles enuieux auoient formé leur ridicules & chymeriques Censures. Il faut minuter mon congé, & prendre ma vollée ailleurs, pour ne plus seruir de pinçeau à couleurs si desagreables, ny de trompette à publier l'effronterie; l'impudence & la sottise de ces Critiques Censeurs. C'est trop prodiguer d'ancre & de papier pour respondre à des ignorans. C'est fait, ils sont vaincu, ils n'osent paroistre, ny regarder les rays estincellans de cette deffence, qu'en ligne oblique; tout autre regard leur seroit perilleux. La honte, la crainte & le desdain leur fait baisser le front, Τὸ αἰσχρὸν ψυχὴν πελέτος υπεσθ. Leur fuite les condamne: *fatetur facinus is qui iudicium fugit.* Je les voy maintenant hors d'eux mesmes, tombez comme en desespoir, & furieuse Manie. Cette Apologie (à ce que ie croy) leur sera plus difficile à supporter, qu'à Bupale les vers d'Hypothonax, & les vers Iâbiques d'Archiloch à Lycâbe, tant elle leur semblera fascheuse, & de dure digestion, *inuide ergo.*

*Sicupis ut praesens tibi sit Medicina dolori,
Litori discas ponere frana tuo.*

Et

Et pour toute cōclusion, ie ietteray cet oz à la gueu-
le de ceux qui voudront abayer ceste deffence.

*Zoile qui tetro fœdans aliena veneno
Omnia mordaci rodere dente soles,
Si tua linor edit præcordia, nec tibi quicquam
Hic valeas hircus carpere, ringe canis.*



A V X E N V I E V X
D E S E S P E R E Z.

S I la cholere vous enflambe,
Ne vous pendez pas enuieux,
Je vous remets devant les yeux
Le mal-heur du pauvre Lycambe.

Mais si le mal tant vous oppresse,
Qu'il ne reçoive guarison,
Dessous le figuier de Tymon
Allez finir vostre tristesse.

A V



A V Z O I L E.

Z O I L remply de mesdisance,
 Parle de tous mal en tout lieu;
 Et mesdiroit encor de Dieu
 S'il en auoit la cognoissance.

A L V Y.

Zoil tu dis que ie profane
 Les neuf Pucelles, ie le croy,
 Mais c'est quand ie parle d'un Asne,
 Ou d'un tres-meschant comme toy.

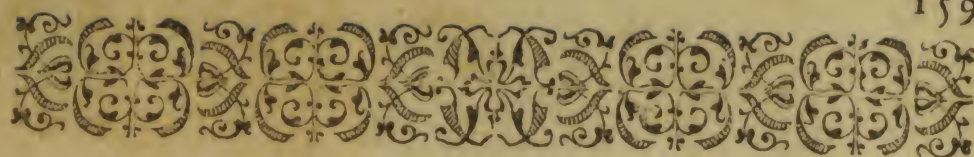
A L V Y.

On iugeroit vn homme sage,
 Zoil, quand il ne dit mot:
 Mais s'il tient quelque langage
 On dira que c'est vn sot.

A V M E S M E.

Tu dis que tu sçais plus que moy,
 Tu dis vray, mais c'est en malice:
 Si ie sçauois autant que toy,
 Ie serois tout remply de vice.

I. D. R.



AV SIEVR DE COVRVAL,
SVR SON LIVRE.

Quatrains.

I.

*C*E Liure est le tombeau de ce pauvre Hymenée,
Qu'Æsculape & Phæbus ont icy mis à mort
Par les mains de COVRVAL, dont i'honore l'effort,
Puis qu'il a sur vn Dieu la victoire gagnée.

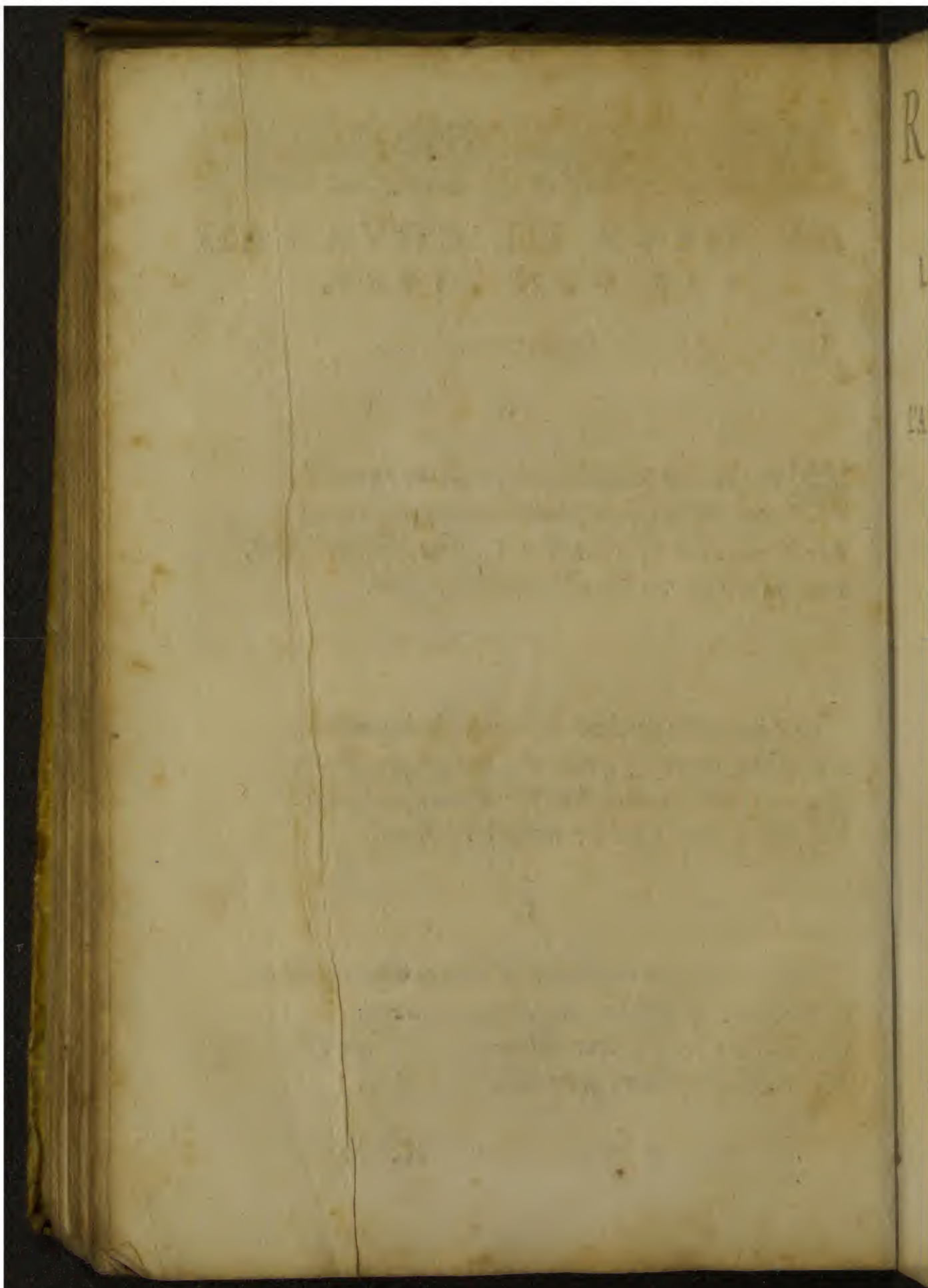
2.

Ce Liure nous gardant de femme & de tempeste,
Nous sauue quant & quant de l'impudique affront,
Qui nous faict germer droict les Cornes sur la teste,
Et porter comme Cerfs les armes sur le front.

3.

Si ces vers vont blasmant en leurs pointes nouvelles
La Nopce & les espoux, ne t'en trouue marri:
Car COVRVAL leur Autheur n'est fils que des pucelles
Des Muses d'Helicon, qui viuent sans Mari.

H. N.



RESPONCE

A

LA CONTRE-SATYRE.

PAR

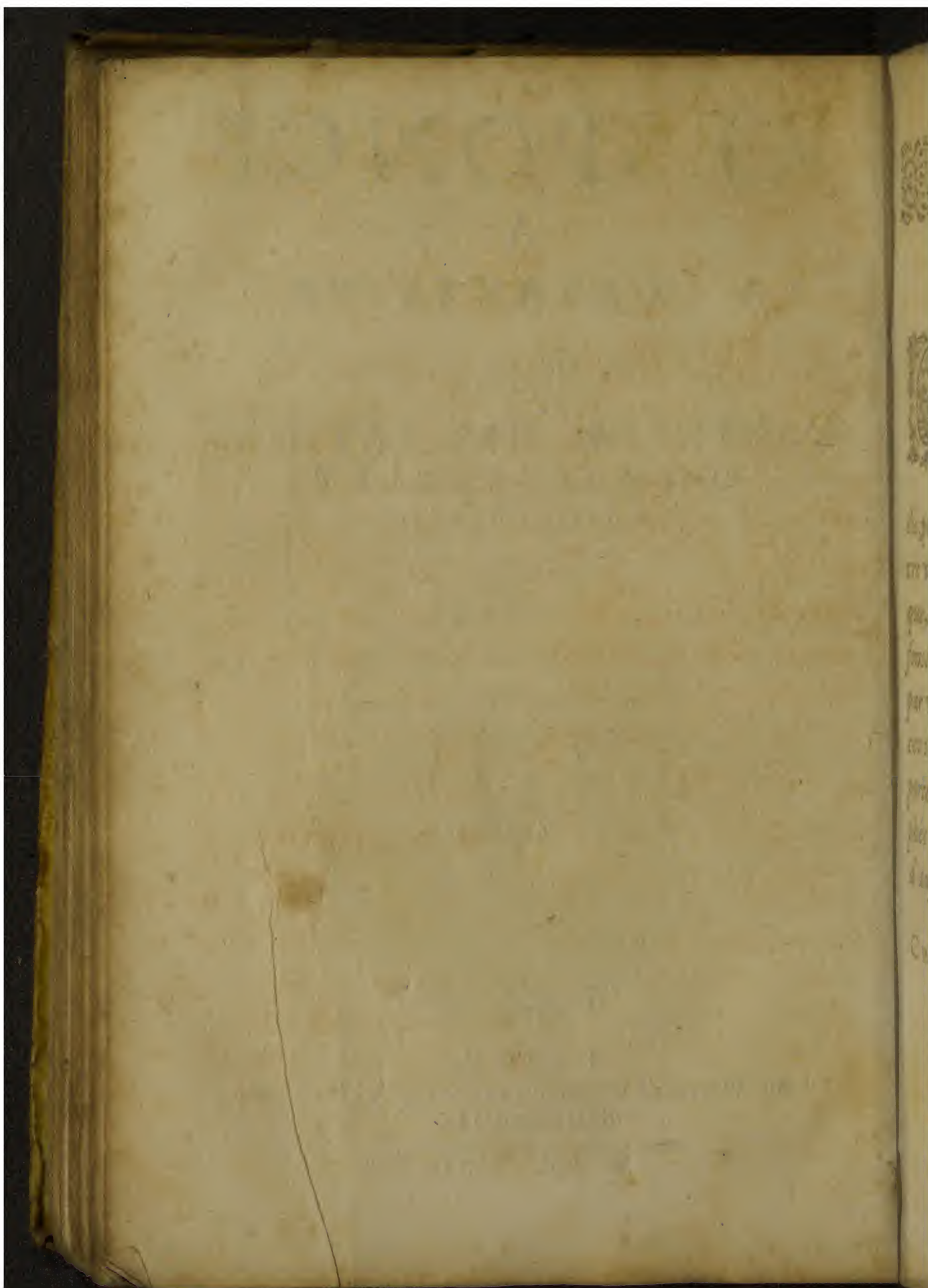
L'AVTHEVR DES SATYRES
DV MARIAGE, ET
THIMETHELIE.

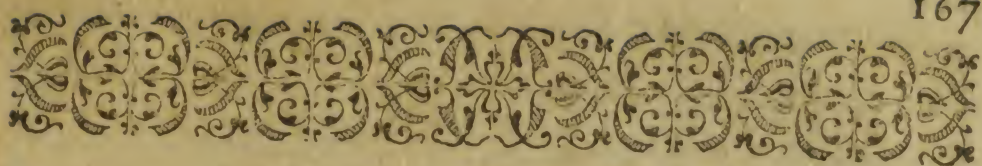


A L T O N,


Pour Vincent de Cœurfillly, en rue Tupin, à l'enseigne
de la fleur de Lys.

M. DC. XXIII.





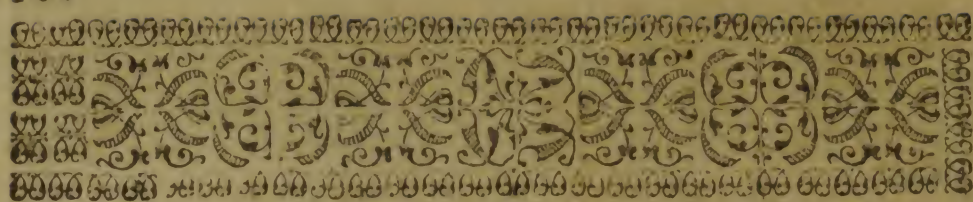
AVX MVSES.

 *EST à vous, cheres Sœurs, qui presidés sur le Parnasse, & à voz sacrez Autelz, que i'immole pour victime la peau d'un second Marsye nouvellemēt escorché, pour avoir d'une plume calomnieuse, d'un ancre venimeux & sanglant, & d'un stile bouffonesque, autant malicieusement, que temerairement offensé l'un de voz sacrez Poëtes, & cēsuré ses escriis, par vne picquante contre-satyre, sur laquelle & sur cet impudent Marsye son Autheur, ie viens de remporter vne belle Victoire, dont ie vous offre le trophée & les despoüilles, que ie vous prie recevoir d'aussi bon visage que ie suis.*

CHERES MVSES.

L'un de voz plus humbles
& affectionnez Poëtes

COVRVAL.



RESPONSE A LA CONTRE-SATYRE.

M'ESTANT tombé ces iours passez entre les mains, par le moyen de l'un de mes amys, deux meschantes fueilles de Contre-satyre, dressées à la ruyne & confusiō d'une Satyre que j'auois puis deux mois en çà mise en lumiere, ie me suis aduisé d'y respondre en deux mots sans me rompre la teste, m'alambiquer le cerueau, employer ma plume, prodiguer mon ancre, & broüiller le papier pour vn si maigre sujet, sçachant mesme que ie n'ay en teste qu'un pauvre ignorant pour aduersaire, lequel pour estre Anonime, & tapy dans sa rasiere, où il ne faiet seulement que glappir, & ietter des abbois, ma presque faiet perdre l'enuye & osté le courage de luy faire la Chasse, n'estant au vray informé de l'espece & du naturel de la beste, ie soupçonne neantmoins par les erres de son langage, & le train de sō stile superficial, denué de suc, & priué de substance, que c'est quelque petit Carabin ou soldat desualisé, qui effrontément s'attribuē la qualité de Gentil homme, mais il desment tout incontinent le tilre. Car il a l'ame aussi lasche & raualée,

uallée, que son discours est foible & effeminé. Il s'efforce neantmoins de trācher du Rolant, du fendeur de nazeaux, du coupe-jaret, du mangeur de Charettes ferrées, il se vante que sa plume n'est qu'une Espée, que son ancre n'est que sang, qu'il est la merveille de Mars, & le Mars des merueilles, *Che à testa bassata andaria à casa del Diauolo*. Et cependant ce pauvre cassé-morte-payé monstre par sa lascheté, qu'il a esté nourry de lait de Brebis, & qu'il a humé la poltronerie iusques à la lye; car ie vo⁹ prie qui ouyt iamaïs dire qu'un Gentil-homme, qui doit auoir le cœur Martial, & l'ame genereuse, vueille enuoyer le cartel de guerre pour attirer son ennemy au combat, sans luy declarer son nom? Est-il possible d'imaginer vne plus grande cotiardise que de brauer & faire des rodomontades, à l'ōbre, & au couuert d'une courtine de muraille, sans oser sortir ou se monstrier à la campagne? Quelle humeur pusillanime & poltronne, quelle tranchée de Sainct Lasche, t'a arraché du front la resolution, & bany du sein le courage, pour vouloir cacher ton nom dans les épaisses tenebres d'un silence? Dy moy, ie te prie, craintif Argolet, qu'est deuenue ceste audace, & ceste fougue Espagnolle, dont tu faisois n'aguere avec ta plume espadassine, & ton ancre sanglante, blemer le Ciel, trembler l'Enfer, & estonner l'Vniuers? As tu peur d'un petit Docteur frais esmoulu & nouvellement imprime? (ainsi m'appelles-tu par mocquerie) mon chaperon te donne-il l'espouuante, mō Roquet four-

ré est-il capable d'alarmer ton ame, & grauer au fōd de ta poitrine vne timide crainte? hé quoy! vn petit Docteur sera-il bastāt de te faire tourner le dos, pour te cacher sous la grande rondache d'vn tiltre emprunté, à fin d'euitier le foudre & la gresle d'vne furieuse repartye, laquelle infalliblement t'eust ruy-né & perdu de reputation? A ce que ie voy tu es de bas or, tu crains la touche, tu as peur de perdre l'escrime pauvre soldat cazematé. Que dis-ie soldat, ie me trompe, c'est plustost quelque Maquereau nouvellement esclos d'vn bordeau, qui fasché & indigné de voir les putains blazonnées & descriées par ma derniere Satyre, s'est efforcé pour les deffendre de produire & enfanter cet auorton de Contre-satyre, ce Monstre hideux, cet enfant trouué, & exposé à l'aduenture, sans teste, sans adueu, sans pere, & sans nom. Il n'y a rien qui ayt tant trauersé l'ame & bouclé le cœur de ce Dariolet, que de voir les ruzes & subtilitez des femmes impudiques, descouuertes par ma Satyre, & les malheurs infinis, & fascheuses maladies qui prennent leur course du hant des putains, & du ieu trop frequent des Dames r'abatuës, naïuement représentées en icelle: cela luy a faict grand mal au cœur, & luy a semblé de dure digestion. D'autant que ce descry luy oste son credit, diminuë sa pratique, amoindrit son reuenue, & retranche son ordinaire; Et sans mentir ma derniere Satyre, est extremement nuyfible & preiudiciable à son estat de Maquereau. Il ne faut dont point trou-

uer

uer estrange, s'il a vosmi tant de mensonges, d'impostures, & de bouffonneries contre moy en son Anti-satyre, il se sentoit picqué viuement, le sujet luy touchoit, & luy importoit merueilleusement: car si on delaisse à hanter le Bordeau & les femmes desbauchées, que deuiendront les pauvres regrettiers d'Amour, à quel Sainct se vouïeront ils; Ils n'auront plus de quoy viure, & est force qu'ils gagnent promptement l'hospital; qui seroit bien le plus grand heur qui poucroit iamais arriuer à la France: Car les Maquereaux sont autant preiudiciables en vne Republique, qu'une touffe de Chenilles en vn Iardin, des Taupes en vn pré, des Rats en vne maison, des vers dans du boys, & des Mouches sur des Confitures, & n'y a rien de beau que ceste vermine ne ronge, n'infecte, & ne gaste, où elle n'apporte de la corruption. Mais pourquoy cet Escriptuain, prent-il donc la qualité de Gentil homme, il à imité en cela les Comiques plustost que les Tragiques, & Terence, plustost qu'Euripide, car Cherea ne pouuant corrompre vne vierge sous l'habit de Cherea, la corrompt & viola sous l'habit dissimulé de Dorus, de mesme cet effronté discoureur, n'osant censurer ma Satyre sous l'habit de Maquereau, s'efforce de la blasonner sous l'habit de Gentil homme. On lit d'Epaminondas grand Capitaine, qu'il cassa à la montre vn Soldat de ces troupes pour estre trop gras: car dit-il trois rondaches ne luy scauroient couvrir le ventre, mais ie croy que cent Boucliers

de Gentil homme ne sçauroient couvrir la feinte simulation, & la simulée feintise de ce Maquereau. Mais comme il n'y a Renard si bien caché que les chiens ne descourent, & comme la souris se cognoist au ronge, le Cerf au train, & le Sanglier au fottilleures, aussi n'y a-il Auteur si bien caché, qu'une meute de coniectures, & d'indices, comme de bons Limiers, n'eslancent & ne descourent quelquesfois iusques à son t'embuschement. Mais ie m'enfonce trop auant en ce discours, & m'esgare par trop de ma premiere route: Il est temps de respondre à cet auortō couué par l'ignorāce, & esclos par la passion, il faut faire comme Laocon dans Virgile, donner vn coup de lance dans le ventre creux de ce Cheual Troyen, pour voir & descourir, ce qu'il a de caché au dedans, il faut sonder & anatomiser le corps de ce monstre sans teste, pour sçauoir ce qu'il enferme dans ses flancs. Ouurons premierement le Thorax ou estomach siege des parties vitales, regardons le tiltre qu'il porte gravé sur ses polmons, pour voir si nous le trouuerōs deffectueux. le trouue en premier lieu qu'il a mal intitulé son liure *Contre Satyre, pour la deffence des Dames*. Il a oublié au bec de sa plume ce mot d'*Impudiques*, qui deuoit estre attaché à la queue: Car c'estoit cōtre elles que i'auois lasché en ma Satyre les traicts acerez & les poignantes flesches de ma Censure. Il adioust *faiçte par des Gentils hommes*, c'est vne feinte supposition, car il a esté composé par vn seul Auteur, aussi
ay-je

ay-je tousiours adressé les pointes de ceste respon-
 ce parlant en singulier ; Il se trompe , la qualité de
 Gentil-homme ne conuient nullemēt avec le tiltre,
 la queue n'est pas de ce veau , car puis qu'il tient le
 party des putains , & d'effend leur cause , il deuoit
 mettre *par l'un des plus renommez Maquereaux de*
France. Poursuyuons les mots de son tiltre , *Des plus*
affidez à ce sexe , parolles qui conuiennent nayfue-
 mēt avec le tiltre, ainsi que ie l'ay posé: Parce qu'il y
 à vne grande Sympathie, liaison , & affidence, entre
 les femmes desbauchées , & les coratiers d'Amour,
 ce sont eux qui amenēt l'eau à la rouë qui fait iouër
 le moulin: Descendōs plus bas, & donnons vn coup
 de rasoir dans le pericarde, pour voir le mouuement
 de son cœur , & quel sang & esprit vital , loge dans
 ses ventricules , venons au tiltre de son epistre , par
 laquelle il dedie ses deux chetiues feüilles de def-
 fence *aux deux plus belles Dames de la Cour.* Tiltre aussi
 ridicule que les precedens, & qui vient aurāt à pro-
 pos qu'un Chaperon à vne Cheure, vne Soutane à
 vn Pourceau , tout beau la faute est aisée à repa-
 rer , si on met *aux deux plus renommez & Impudiques*
garce de la Cour, & puis qu'il est leur grand arcbou-
 tant & leur protecteur , la piece de leur deffence se
 deuoit adresser & dedier à la plus renommée d'é-
 tre elles. Iuge donc le Lecteur , du reste du corps de
 cet auorton, si les parties vitales, qui gisent au tiltre,
 sont māquées & deffectueuses: Et quel sera le basti-
 ment si le frontispice est imparfaict : Mais passons

outré sans nous tant arrester sur le seuil de la porte.

Il commence l'esplanade de son discours, par vne admiration pleine d'ëthousiasme. *Nous sommes estonnez, dit-il, comme il y a des gens si temeraires que d'ozer offencer les femmes, &c.*

Et moy ie m'estonne ; comme il est possible qu'il y ait des gens si fots , & perclus de iugement , de se laisser deceuoir à leur passion, & aux vaines impressions que leur imagination depraüée ; leur presente deuant les yeux ; Tu te picques mal à propos, pauvre Soldat esceruelé, sans qu'on t'aye donné sujet de t'offencer ; Tu abbayes aux ombres de la Lune, comme ses Chiens timides & craintifs. Mais en bonne foy à qui parle-tu, à quel but visent les traicts de ton discours, quel est dy-moy, ce mal-heureux Autheur qui a tant escrit & offensé les Dames, quel est cet impudent qui a voulu brescher sa reputation, d'un acte tant indigne ? Si c'est de moy & de ma Satyre que tu entends parler, tu te trompes : car ie n'ay iamais escrit que contre les filles de ioye, qui se font seruir à couuert par les Bordeaux, ou à ces femmes impudiques qui methamorphosent la teste de leurs maris en Acteon, & les font naistre sous les signes infortunez de Taurus, ou de Capricorne ; Quelle terreur Paniquete broüille donc le cerueau ! quel Demon t'esmeut ; quel Taon imaginaire te picque les flancs, pour te faire courir, comme vn Thoreau eschauffé contre ma Satyre, qu'elle humeur Linatique te trouble la teste, & desmonte tous les ressorts
de ta

de ta ceruelle, & te travaille des mesmes symptomes dont sont tourmentez & agitez les melancoliques maniaques, desquels la faculté imaginative est tellement depraüée, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas, ils se paissent d'ombrages, & se figurent dans les bouüllats & espais nuages de leur imagination mille chimeres & fantasque Idées.

Je viens à la seconde desmarche de ton discours, ou tu dis, pour raualler ma reputation, que mon stile est pedantesque: tu dis vray, il semble tel à des ignorans in folio, asnes graduez, & de haute-fustaye comme roy, ce que tu ne peux comprendre, & où ton iugement grossier & stupide ne peut attaindre, tu l'appelles pedenterye: Ton stile de Contre-satyre, n'a garde d'auoir l'air pedantesque, car tu ne fus iamais à l'Escolle, ayant esté toute ta vie nourry d'as vn Bordeaux, où tu n'as appris qu'à desbaucher en dariolet quelque Dame ou Damoiselle, chasser de haut nez (en limier maquereliste) quelque pucelle, ou façonner & dresser quelque garce au mestier de Cypris, & à pratiquer les ruses & subtilitez dont se seruent auourd'huy les plus fines en cet art, ou bien à attraper dans tes rhets quelque ieune Haubreau nouvellement sorty de l'aëre, pour tirer la quint'-essence de sa bourse. Ce sont tes plus sublimes leçons, & plus ordinaires estudes, où tu es passé docteur, dès il y a long temps. Tu iuges donc de mon style en ignorant bouffon, ou comme vn homme qui a l'entendement renuersé, sans dessus dessous. Je me
conten

contente que les plus galans, & releuez esprits de la Cour, trouuent mon stile autant mignard que docte, & à la verité i'ay l'humeur trop galante, la boutade trop prompte, & la veine trop brusque, pour sentir le stile graue & songeard de la pedanterie. Tu dis en apres que ie fais du citeur, & que ie rapporte des exemples pour authoriser mon dire; les vns mal appliquez, les autres mal entendus; qui te la dict; tu en iuge comme les Iuifz de la loy, les sourds de la musique, & les auengles des couleurs; mais est-ce pas vne chose ridicule, de voir vn Sauetier, donner son iugement sur l'ouurage d'un peintre: Toy qui n'as point estudié, & qui confesses par les rimes que tu as inserées, au troisieme feüillet de ton Imprimé, que ta profession est de manier plustot l'espée que la plume, comment es-tu donc si effronté de iuger si les exemples que i'ay mis en auant en ma Satyre sont bié ou mal citez, mesle-toy d'oc desormais, cherif mortepaye, puisque tu tranches tant du guerrier, de discourir d'un champ de bataille, du moyen de dresser embusches, tramer surprises, donner escalades, escarmouches, camifades & autres ruzes & subtilitez de guerre, ou bien plustot en maquignon d'amour; (qui est ton vray mestier) parler du modelle de la cheuelure à trois estages, parsemée de poudre de Cypre ou de violette, de fards, d'onguens, de bains, de parfums, d'eaux alābiquées, & autres telles danrées & marchandises, ou iettant sur les habits, cajoller des grands vertugadins (autrement ditz cache

cachebastards:) de culz branflans, culz fraizez, culz releuez, d'estomacz ouuers, & tetins descouuers, qui somment les galans à conquerir & à combattre, & mille autres drogeries qui sont des appannages ordinaires du Bordeau.

Examinons les autres poincts sur lesquels ce maquereau c'est fondé pour persuader que i'ay offensé les Dames, il se flatte pour se faire rire, & lasche la bride à sō imagination troublée, il se figure vn blāc pour y descocher les flesches de sa passion. Il s'escri-me avec les ombres de son ignorance, & pour faire du bon valet, & se monstrier zelé à la deffence des Dames, il met en auant vne longue enfilée d'exemples de femmes vertueuses, qu'il a frippées & regratées dans vn liure intitulé, *La loüange des femmes vertueuses*, composé par vn Aduocat du Parlement de Paris: Mais à quel sujet tant d'exemples, à qu'elle fin tant de preuues, pour autoriser leur deffence? & n'est-ce pas se fâtasier des sujets à plaisir pour y faire apres iotier sa plume, veu comme i'ay desia predict: que ie n'ay iamais blasiné en mes escrits, les Dames & Damoiselles qui ont l'honneur & la pudicité grauez sur le front? est-ce donc pas m'imposer aussi faussemēt, que temerairement, sans raison, sans preuue, & sans honte? Le suis tout estōné de la haute resuerie de cet Escriuain, & qui songea iamais à escrire contre les chastes Dames, est-ce le fait d'un Gentilhomme comme il se tiltre, de forger telles impostures, & donner telles impressions? Non, c'est l'humour

meur d'un cœur lasche, poltron, & effeminé, tel que celui d'un Maquereau. Efface donc, pauvre incensé, ces fantasques opinions; reprès un peu tes esprits, durât les tréues, & la relasche des fascheux excez de ta melancholie; r'entre un peu en toy-mesme, ouvre les yeux, que ta passion & ton ignorance ont fillez, pour voir ce que chante ma Muse, tout au commencement de ma seconde Satyre, & lors tu cognoistras le tort que tu m'as fait, de m'auoir autant indiscretement que fausement accusé au parquet des chastes Dames.

Consideré ie te prie, pauvre miserable Pagnote, en quel abyfme d'erreurs tu t'es plongé, par les exemples que tu as proposés pour authoriser leur deffence, car tu les offences, & leur fais vne grande iniure, ayant esté si osé & temeraire, que de mettre au rang des Dames vertueuses, vne Flore, l'une des plus renommées putains de Rome, & vne Rodope la plus insigne garfe & la plus desbauchée qui ayt point esté en toute l'Egypte, est-ce citer fidèlement & en grand clerc (comme tu te vante) des exemples propres, pour deffendre l'honneur des chastes Dames? va-t'en donc à l'escolle pauvre Asne d'Arcadie, pour y apprendre l'art des Topiques, à fin de trouuer des matieres propres à dresier des deffences. Il faut que ie die franchement pour reprimer un peu ton audace & ta temerité, que tu des-honore grandement les Dames chastes, feignant d'entreprendre leur querelle, les prenant pour pretexte de tes passions,

&

& en les deffendant si laschement comme tu fais; Il seroit necessaire desormais, de t'imposer silence, & te deffendre expressement comme on feist à l'ignorant Cherille, de mettre la main à la statuë d'Alexandre: Ce n'est pas ton mestier que d'entreprendre la deffence des chastes Dames, ou dresser des panegeryques à leur loüange, il faut vn Orateur qui ayt plus de merite, de suffisance, & de doctrine que toy, c'est vne matiere qui surpasse la haulteur de ta teste, & la capacité de ta soldade plume; Voila de quoy i'auois à t'aduertir en passant, à fin que tu n'ayes par cy apres à mesler l'or avec le cuiure, le chaire avec lin, le fleuret avec la soye, & les femmes pudiques & vertueuses, avec les lasciues & desbauchées. Et si i'auois autant offensé les Dames comme tu as faict, quel supplice eust basté pour me punir? quels liures pour dechirer ma reputation? i'estois troussé en malle, cinglé de mauuais vent, & fricassé au beurre noir.

Après auoir mis ces exemples en aduent, il faict de l'estonné, & m'interroge de bruade: *Qui vous m'eut donc beau sire, quelle mouche vous point, &c.* Et ie respōdz qui te meut pauvre insésé, quelle trāchée de saint Mathurin te faict crier sans sujet, & monter sur le traquenal de tes enthousiasmes, qui te meut, dis-je, par vne faillye boufonnesque, à former des presumptions sur la curieuse recherche que tu fais, des occasions qui m'ont peu exciter à escrire contre les femmes. C'est sans doute ta melancholie qui renou-
uelle

uelle ses furieux excez, ou quelque furie infernale
qui te possède. Mais oyons les plaisantes & ridicules
presomptions que ce Maniaque tire des creux ca-
chots de sa ceruelle, *il faut (dit-il) que vous soyez vn ro-
cher insensible, ou bien vn ioly petit Eunuque, ou que vostre
mauvaise mine vous ait occasionné quelque affront, ou croire
qu'elles vous ont enuoyé en Cornuaille sans le cheual de Pa-
colet, ou par delà la Surie proche de Bauieres.* Ausquelles
coniectures & friuolles presomptions, ie respondray
d'ordre & le plus succinctement que ie pourray.

A la premiere ie dis que ie n'ay point sacrifié avec
du fiel à Iunon, & à Cypris, ne m'estimât point d'un
humeur si farouche & reuesche aux femmes, que
pour ce sujet i'aye besoin de sacrifier aux graces,
lesquelles se sont tousiours monstrees fauorables en
mon endroit, & à la verité l'homme seroit du tout
insensible, ou quelque Monstre en nature qui n'o-
beïroit aux loix de l'amour, & penseroit euter ses
traicts: car comme dit le Poëte François:

————— *Il n'y a que les marbres*

*Les pilliers, les cailloux, les roches & les arbres,
Privez de sentiment qui se puissent garder
D'aymer quand vn bel œil les daigne regarder,
Nous qui sommes vestus d'affections humaines,
De muscles & de nerfs, de tendrons & de vaines
Il est bien mal-aysé de ne sentir la flame
Que le gentil Amour nous verse dedans l'Ame.*

En

En vn mot, ie ne suis point du nombre de ceux que l'on confinoit anciennement par ignominie dans la Sacristie d'Hercule Myfogine.

A la seconde ie respond, que si tu auois bien regardé mon pourtraict representé en taille douce au quatriesme feuillet de ma Satyre, tu n'aurois effrontément lasché ceste coniecture boufonesque, ma barbe foisonne trop abondamment à l'entour de mon menton & de mes iouës, & ma moustache est trop mignonnement releuee, pour estre nay soubz l'horoscope infortuné de *Emuchis* participer au tiltre de *frigidis & maleficiatis*. *Eunuchi namque & spadones quibus* ὀλάνδιαν καὶ ἐκτθλιμμόρον καὶ ἐκτομίαν καὶ ἀπεσσασμοδύον *vel contriti, vel tusi, vel secti, ablatique sunt testiculi, barba carent in mento*. Marque tres-euidente de leur impuissance & imperfection, naturelle selon le dire du Poëte.

Quod illis genæ molles & desperatio barbæ.

Mon pourtraict dement donc apertement ceste chimerique presomption, & me pare du foudre de ceste calomnieuse coniecture, laquelle ne peut porter coup au preiudice de ma reputation.

A la troisieme où tu rejettes la cause de l'affront que les femmes m'auroient peu faire sur ma mauuaise mine, ie te renuoye derechef à la visite de mon pourtraict, dont la posture est plus guerriere que Doctoralle, plus martiale que pedentésque, plus Iouiale que Saturnienne, plus amoureuse que Melancholique.

M

A la quatriefme ie responds, que tu deuois t'enquerir premierement si i'estois assubjetty sous les loix d'Hymen, auant que de m'enuoyer indiscrettement en Cornuaille, & mettre en auant vne tant friuolle coniecture, car estant libre & exempt de son seruage, ie suis Dieu mercy hors du dāger d'encourir le nom de Cocu, & porter sur le front les rayons de Moyse. Ceste presumption est donc vne colonne sans baze, ny pie d'estat, sans fermeté de nature, ny proportion de figure pour se soustenir.

A la cinquiesme & derniere ie dis, que c'est chose rare de voir vn Docteur Medecin atteint de la maladie Venerienne, parce qu'estant (comme il est à supposer) extremement bien versé en la Physionomie, il iuge incontinent à l'œil & au visage, qui est le cadran, si vne femme cache au dedans ceste detestable, & pernicieuse maladie, & non content de l'inspection du visage, ayant (comme il a) la congnissance de l'Anatomie, il s'ayde du miroir Matrical, pour luy seruir de Sybille, & descend iusques aux Enfers de la deuore Alibec de Bocace, ou le bō hermite Rustic mettoit son Diable, pour en auoir plus certaine cognoissance. C'est bien plustost à vn maquereau soldatisé, & soldat maquerelisé, comme toy a gaigner la maladie Neapolitaine, qu'à vn docteur en Medecine. C'est le butin, & les gages ordinaires des soldats desbauchez & desesperez comme toy, lesquels sont plus en fureur durās leur ribaudes Amours, que les Corybantes de Cybelle pendant
leurs

leurs sacrifices. Aussi dit-on que Mars ne s'esloigne
iamais de Venus.

Toutes ces presomptions imaginaires sont donc
adulterées, corrompues & de mauuais alloy, ce sont
pieces fausses qu'il faut enuoyer au billon.

Après auoir lasché deux ou trois traicts de bouf-
fonnerie & remply deux pages de ses coniectures, il
se remet sur les exemples, & me cite à pied racour-
cy, & à visage tourné, l'exemple de Tyresias qui fut
aueuglé pour auoir escrit contre la Deesse Iunon,
voulant de la tirer à consequence que ie me repen-
tiray, & receuray quelque chastiment pour auoir
escrit contre les chastes femmes : mais à quel blanc
vise cet exemple? à quelle fin ceste allegation? Iunon
estoit-elle vne putain? estoit-ce vne femme desbau-
chée? c'estoit vne chaste Deesse, qu'on disoit presi-
der aux nopces, à qu'elle occasion me remet-il de-
uant les yeux cet exemple, puis que c'est seulement
aux putains que s'adresse ma Satyre: il mōstre donc
bien qu'il est tombé en vne horrible & deplorable
Manie, plus digne d'estre renuoyé à la diette entre
les mains de quelque Chirurgien pour estre secouru
de la maladie, que d'aucune responce pour refuter
sa refuerie.

*Brusquet n'y faiēt plus rien, Chicot ny Maistre Allain,
Mais que sort-il du sac que ce dont il est plain?*

Et poursuyuant sa poincte avec plus de fougue

M 2

que de prouoyance, il donne l'effort à sa plume, & fait iouer tous les ressorts de sa ceruelle, pour despeindre les singulieres beautez des femmes, parce que son pinceau rencontroit bien à la couche de ceste peinture. Mais deuant qui estalles-tu tes estoffes regrattées? & qui doute que leurs beautez ne soient admirables, & adorables, comme autant de Soleils, de lumieres, & de diuinitez? l'espere en bref mettre au iour mes Amours de Francine, où tu verras les beautez d'une belle & galante maistresse autant mignardement, que doctement despeintes: Alors la France iugera si mon style est autant pudentesque, qu'effrontément tu le publie. Mais pour vn ignorant & esceruelé Maquereau comme toy, qui le raualle, il se trouuera mille beaux esprits qui l'honoreront, & en feront estat.

Venons maintenant à sa conclusion, en laquelle il roidit tous les nerfs de sa foible Rethorique, en tire les plus empénées flesches, & les mieux appointées qu'il peut trouuer en sa trouffe, pour me persuader que le naturel des femmes est doux, courtois, & humain, & que si touché d'une viue repentance ie me iette entre les bras de leur feminine douceur, il s'asseure que ie pourray obtenir pardon, & que ma requeste sera interinée. Voyez vn peu comme il s'escarmouche, & se flatte en ses vaines imaginations! il s'y plaist comme Pygmalion en sa Statuë, & Narcisse en son ombre. Et qui ne sçait que là où il n'y a point de faute, il n'est point requis de pardon? pourquoy

quoy est-il donc si effronté de me persuader de leur
 crier mercy : Comment oze-il remettre en Theatre
 ceste Idolle de calomnie , par cy deuant brizée , &
 tronçonnée , en mille pieces ? Et puis que ie n'ay
 point escrit generallyment contre le sexe , ains seu-
 lement contre les femmes débordées , & lasciuës ,
 pourquoy est-ce que i'imploreray leur misericorde ?
 ce seroit aux putains seulement qu'il faudroit de-
 mander pardon , qui seroit vne chose ridicule : Ce
 pauvre insensé monstre d'oc qu'il a l'esprit merueil-
 leusement esgaré , & la ceruelle plus esuentée que
 les fesses d'un coureur ; non seulement en ce point ,
 mais en toute la suite de son discours , tramé &
 ourdy de mille contradictions , mensonges , impostu-
 res , & absurditez ; Ausquelles i'ay voulu respondre
 de poinct en poinct , pour faire paroistre , parmy les
 espesses tenebres de ses faulses accusations & chi-
 meriques imaginations , le clair flambeau de mon
 innocence : & monstrier à ce Dariolet soldatizé , sol-
 dat Darioletizé , qu'il est meilleur de tenir sa langue ,
 & sa plume en repos , que de mal parler & de mal
 escrire , & que pour son honneur il eust mieux fait
 de prester le silence , sans donner mal à propos du
 bec & de l'aile contre la reputation d'autrui .

*Zoilus hac , credo , lacerabit dente maligno ,
 Concedo , hunc rabies , me inuat alma quies .*



SATYRE DV TEMPS

A THEOPHILE.



*A reputation que ta veine seconde
Par l'aïlle de tes vers a porté par le monde,
Le bruit de ton humeur qui plaist au plus Cen-
seur,*

*Ta conuersation qui n'est rien que douceur,
Ta façon de parler, ta franchise & l'Emphase
Que ton style diuin fait paroistre en sa phrase,
Ton esprit qui de tout parle indifferemment,
Esprit accompagné du plus beau iugement,
Et du sens le plus net dont iamais la nature
Prodigue à t'enrichir orna sa creature,
Esprit hermaphrodite, esprit qui se fait voir
Dans ses doctes escrits, vray Demon du sçauoir,
Ceste discretion qui fait que l'on t'estime
De la faueur des grands possesseur legitime,
Et mille autres vertus dont vn decret fatal,
Força pour toy le Ciel, de t'estre liberal,
En fin m'ont obligé de t'adresser ces lignes,
Encor que de tes yeux, ie les cognoisse indignes,
Et qu'il soit mal seant à moy petit rimeur
De te représenter en ces vers mon humeur.
Mais forcé du despit que i'ay de voir la trace
Qu'un tas de rimasseurs a frayé sur Parnasse,*

Cham

Champignons auortez des humeurs d'une nuit,
Que Mome & l'ignorance accouplez ont produit?
Honteux, dis-je, de voir son onde diaphane,
Assouvir les chaleurs de leur gosier profane,
De remarquer leur pas en sa poudre imprimez,
Qui deçà, qui delà, confusément semez,
J'ay pris l'occasion, & le temps de t'escrire
Contre ces Rimailleurs pour nous donner à rire,
Et bien que ie te sois vn Auteur incognu,
Te faire voir ma vaine par mon esprit à nu,
Te monstrier qu'en mon cœur ie n'ay point de reserve,
Et que ie suis sans plus mon caprice & ma nerue,
Parle à ma fantasie & tasche seulement
Que le sens de mes vers soit pris facilement,
Que mes conceptions de chacun soyent receuës
Comme ie les cognois facilement conceuës:
Et sans rien emprunter de Grec, ny de Latin,
D'Italien, ny d'Espagnol, & moins de Florentin,
Sans desrober d'autrui figure ny methode,
Suiuant mon sens commun ie travaille à la mode:
Ie ne blasme personne & laisse en t'imitant
Chacun libre à parler du sujet qu'il entend:
Non que ie sois si fol surpris de l'apparence
Que ie ne sçache bien discerner l'Ignorance;
Mais comme ie voudrois n'estre iamais repris,
Aussi ne crois ie rien digne de mon mespris,
Ie trouue tout bien fait & seulement i'accuse
Celuy-là qui ne trouue aucun digne d'excuse,
Qui mesdit sans esgard, & croit en mesdisant.

Mesdire estre une Loy qu'il aille authorisant;
Ainsi sa vanité d'un bon vers ne fait conte,
Ainsi les bons esprits rougissent de sa honte,
Et souuent obligez par la discretion,
Sont contraincts de forcer leur indignation,
Dire tout autrement que leur esprit ne pense,
Esclaves du deuoir ou de la recompense.
Mais moy qui ne censure & ne m'attache à rien,
Ennemy des flatteurs, qui ne soit mal ou bien,
Libre ie te diray conseruant ma coustume,
Quel venin maintenant enfle mon apostume,
Et soulageant un peu les maux qu'elle ma fais,
De mon allegement produiray les effets,
Ie te r'appoteray ce qu'on dit de la Muse,
De la veine & du sens où chasque esprit s'amuse,
La gloire ou le mespris qu'un iugement diuers
Donne les yeux fermez aux plus aimables vers;
Et comme ces rimeurs bastards de la fortune
Se rendent odieux à leur voix importune;
Et puis t'ayant fait voir comme ils parlent de tout,
Ie les feray tomber autrement que debout,
I'abhorre leurs escrits & ne puis Theophile
Au stille de la mode accommoder mon stille;
Leur façon me desplaist, leur jargon m'estourdit,
Car de parler François ils n'ont pas le credit,
Ils n'ont iamais succé la mouëlle d'un liure
Pour en orner faconds le papier ou le cuiure;
Bref, ne sçauent sinon de lambeaux ramassez
Faire en quatre ou cinq ans cent vers rappetassez:

S'il

*S'il aduient que quelqu'un leur fasse voir un Ode,
Ils diront ces vers-là ne sont pas à la mode,
Cette phrase est trop lasche, & plus communement
Je n'ay trouué cela propre à mon sentiment:
Ce vers à mauvais son, ceste cacophonie
De sa iuste cadence estouffe l'harmonie,
Et s'en void de ceux-là qui souuent estonnez
Comme des ieunes Ours sont conduits par le nez,
S'en retournent honteux & leur ame confuse,
Maudissant mille fois le mestier de la Muse,
Et sans espelucher qui les aura repris
Applaudissent encor un iniuste mespris,
Leur diront grand mercy des leçons qu'ils apprennent,
Quoy qu'ils en sçachent plus que ceux qui les reprennent
Si qu'en fin vous verreꝫ à leur suasion
Qu'il faudra que nos vers sentent l'occasion:
Imitans les rabbas dont le temps s'accommode,
On crie dans Paris des Chançons à la mode,
Et conclud qu'attendant encore deux hyuers
Les esprits sembleront les rabas & les vers.
Ils disent que MALHERBE empoule trop son stile,
Supplement coustumier d'une vaine infertile,
Et qu'ayant trauaillé deux mois pour un sonnet,
Il en demeure quatre à le remettre au net,
Que ses vers ne sont pleins que des parolles vaines,
Et de la vanité qui boult dedans ses vaines,
Qu'il est plast pour le sens & la conception,
Et pour le faire court pauvre d'inuention.
Ils blasment desgouteꝫ l'Iris de DELINGENDES,*

Disant qu'il estoit bon pour faire des legendes,
 Et que trop familier vulgaire & complaisant.
 Pour se rendre plus doux il parle en paysant,
 Disant que SAINCT AMOVR ressemble le tonnerre,
 Tantost voysin du Ciel, & tantost de la terre,
 Que les vers de HARDY n'ont point d'esgalité,
 Que le nombre luy plaist plus que la qualité,
 Qu'il est capricieux en Diable, & que L'ESTOILLE
 Prend un peu trop de vent, qu'il enfle trop son voile,
 Qu'il se hazarde trop & que mauuais nocher
 Il ne cognoit en mer ny coste, ny rocher,
 Ils disent quant à moy que ie n'ay point d'estude,
 Que tantost ie suis doux, & tantost ie suis rude,
 Que RONSARD est Pedant, & que tous les Autheurs
 Qui furent de son temps n'estoient qu'Imitateurs,
 Qu'ils ont tout desrobé d'Homere & de Virgile,
 Et n'ont pas seulement espargné l'Euangile.
 Mesme ils disent de toy, que ton esprit mal sein
 S'extranague souuent au cours de son dessein
 Que GARNIER sent le grain reclus, & que PORCHERE
 Mercenaire au profit met sa Muse à l'enchere,
 Que SIGONNE, REGNIER, & L'ABBE' DE TYRON
 Firent à leur trespas comme le bon Larron,
 Ils se sont repentis ne pouuant plus mal faire
 Impuissans aux effects de l'amoureux affaire,
 Semblables à celuy qui sur un eschaffaut
 Avec un cœur contrit lene les yeux en haut,
 Et promet que s'il peut eschapper du supplice,
 De sa vertu premiere il reprendra la lice,

Fera

Fera mieux que iamais, visitera l'Autel
Du bien-heureux S. Iaques honneur de Compestel.
Bref, ils glosent sur tout, disant qu'un secretaire
Doit faire sa missive, & du surplus se taire,
Ne parler point de Vers, & sa plume au talon
Causeur suivre pluſtoſt Mercure qu'Apollon;
Disent que MALEVILLE avecque sa Clythie
Diuin Metamorphose vne rose en orthie,
Iapent apres RACAN enuient son renom,
Trouuant son Vers barbare autant comme son nom,
Que COMBAULT embrassant la façon d'Italie,
Pour son Enclimion a delaiſſé Thalie,
Que NASSE est un censeur, & qu'il n'est satisfait,
Tant il est plein de vent, que de ce qu'il a fait,
Vit comme un Philosophe, & ſçauant se repoute,
Capable de resoudre vne docte dispute,
Rien n'esuite leurs coups, ils disent que BARTAS
La terre avec le Ciel emmoncelle en un tas,
Qu'il veut parler de tout, & que sa Poësie
Est aujourd'huy sans plus toute rance & moisie.
Bref, que diray-je plus, il faut dire il allét
Ie cré, Francés, Anglès, il disét, il parlét,
Qu'un vers soit bien tourné, qu'il soit double en sa rime,
Autrement aupres deax vous n'aurez point d'estime,
Ils inuentent des mots, des regles, des leçons,
Et ne font que bauer comme des limaçens,
Si quelqu'un tant soit peu s'esgare de cet ordre
Il est un ignorant, ils trouuent où le mordre,
Et fut-il tout esprit, tout feu, tout eloquent,

S'il

*S'il ne fait ainsi qu'eux il est pris quant & quant,
On s'en iouë, on s'en rit, & comme vne pelote
Il est leur passe-temps, & leur sert de marote:
Ils veulent qu'un bregu s'explique ainsi qu'un Roy,
En termes bien conceus maximes de leur Loy,
Qu'on ne change iamais la fureur de leur stille
Qu'on parle d'un grand feu comme d'une scintille,
Et sans considerer le sens, ny le project,
Qu'on suive un mesme ton de sujet en sujet.
En mon particulier ie ris de ce qu'ils disent,
Reprouuant cette Loy que les sots authorisent,
Chasque sorte de vers demande un stille à part,
Selon la grauité qu'un sujet luy depart,
Sot le musicien dont la note est pareille,
Puis qu'un son varié contente mieux l'oreille
Tantost la flutte est propre, & tantost le haut-bois:
Le cerf du premier coup ne rend pas les abois,
Il court, il se repose: Ainsi la Poësie
Diuerse, esgaye plus l'humaine fantasie.
Se contraindre par trop s'est trahir le mestier,
Et pour plaire à des fols sortir du bon sentier,
Emmailloter ses vers leur donner des entraues,
Enchaisner nos esprits avecq'eux comme Esclaues,
Estropier le sens d'une conception,
Et croistre à nos despens leur reputation,
Iamais un bon esprit ne suiura leur manie,
Et ne tendra le col desous leur tyrannie.
Voilà ce qu'il m'en semble, & voilà les propos
Dont ces corbeaux parlans troublent nostre repos.*

*Ie scay qu'ils blasmeront ma loüable entreprinse,
Mais ie me riray d'eux si quelque autre la prise:
Et puis ayant parlé de Matheobe, & de toy,
Dois ie trouuer mauuais s'ils mesdisent de moy,
Non, non ie les attends cet où ie les demande,
Certain que de leur faute ils payeront l'amende,
Et qu'auant que le ieu se puisse despartir
Par armes ils n'auront que le seul repentir.
I'ay parlé de la sorte à fin que tu descouure
Que tous les bons esprits ne sont pas dans le Louure,
Que s'il se treuve icy quelque mot repeté,
Pardonne ie te prie à la necessité,
Embrasse ma deffence, espouse ma querelle,
Faillir legerement c'est chose naturelle,
Reçois discrettement les fruiçts de mon pouuoir,
Et ne m'accuse point auant que de me voir,
Reçois les Theophile attendant que ma plume
D'un plus noble traual enrichisse un Volume.*

F I N.

